Norbert et les Pirates

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Table des matières

Chapitre I : Comment l'on devient flibustier 1
Chapitre II : Comment user du chaud effroi 5
Chapitre III : De l'art d'accommoder le pigeon 10
Chapitre IV : Au large de Nieuport 15
Chapitre V : La mort lamentable de Norbert Lachassaigne 20
Chapitre VI : Morts et renaissances 25
Chapitre VII : Vie et mort à Nieuport 30
Chapitre VIII : La fête de la crevette n'aura pas lieu 35
Chapitre IX : Sans mémoire mais non sans présent 41
Chapitre X : La cerise et la myrtille 46
RÉSUMÉ DES 10 PREMIERS CHAPITRES 51
Chapitre XI : Lazare et le pendu 56
Chapitre XII : Quand soudain... 62
Chapitre XIII : Mourir en pleine action 68
Chapitre XIV : À l'enseigne de la XIII° penne 74
Chapitre XV : La prise de Campêche 80
Chapitre XVI : Chevaux et roses 86
Chapitre XVII : Au nom du père 93
Chapitre XVIII : La fourmi vorace et les anthropophages 100
Chapitre XIX : Trois louis d'or 106
Chapitre XX : Au rendez-vous de la marquise 112
RÉSUMÉ DES DIX DERNIERS CHAPITRES 118
Chapitre XXI : Au sommet du Grand Morne 121
Chapitre XXII : Comme on entre dans un moulin 128
Chapitre XXIII : L'arrivée à La Haye 132
Chapitre XXIV : Voici votre fils, Marquise 138
Chapitre XXV : Une molaire n'arrive jamais seule 145
Chapitre XXVI : Le clerc, le médecin et le bourreau malade 150
Chapitre XXVII : De la fausseté de toutes les religions 155
Chapitre XXVIII : L'expiation 161
Chapitre XXIX : Le fils du moutardier 166
Chapitre XXX : Sous le soleil exactement 172

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XXXI : Pas de miracle pour les pélerins..... *179*
Chapitre XXXII : Pas de miracle pour les pèlerins..... *185*
EN RÉSUMÉ, LA FIN DU LIVRE PREMIER..... 193

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre I : Comment l'on devient flibustier

À y regarder de plus près, qu'y a-t-il de plus désespérément ennuyeux que la vie de pirate ? Ce sont des heures à s'embusquer, dans l'inconfort propre au bandit de grand chemin, l'œil aux aguets, les doigts serrés sur la poignée du couteau, prêt à bondir. Le plus souvent, on attend très longtemps des choses qui vont se passer mal ; en somme, c'est aussi monotone que dangereux, le tout pour des satisfactions que l'on eût atteint beaucoup plus facilement par la vantardise, la rêverie ou la littérature.

Oui, vraiment, cela aurait été beaucoup plus palpitant d'être assis à quelque table, à écluser des flacons en bonne compagnie, de bonimenter tout son saoul au grand soleil du Midi. Mieux qu'avoir devant soi une Flamande rustaude et massive, aux cheveux clairs et aux yeux si pâles qu'on les dirait privés de regard. Mieux qu'ouïr ce patois rugueux comme une planche d'épave colonisée par les balanes. Mieux que de se voir jeter sur la table une bolée remplie d'un brouet brunâtre, fade s'il n'était trop salé. Être en présence de l'une de ces beautés félines, peau mate et crinière noire, seins arrogants sous la chemise blanche, qui serait venue vous proposer le pain frotté à l'ail et à l'huile d'olive. Quand elle s'affaire autour de la table, on peut ne pas bouger, et l'on sent sur les épaules le frôlement des tétons pointés sous l'étoffe translucide. Vrai, il y a des visions évidentes !

Maudite peste ! Et te voilà, pauvre Norbert, jeté à tous les vents comme la feuille racornie du platane, porté jusqu'ici comme par malheur par le souffle du Midi ; échoué, Dieu sait pourquoi, sur cette dune stérile et friable, dans cette masure sans étage, une fermette humide et privée d'animaux, mussée au bord de ce qui n'est qu'une sorte de flaque grisâtre et écumante, striée de bandes verdâtres, dans laquelle le soleil ne se reflète pas. La mer, disent-ils. Ha ! Dire que l'on est au mois de juin ! Maudite peste ! Vers quarante ans, on aurait pris femme, on aurait vieilli comme un sage, avec une pointe de

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

nostalgie, les pieds chauffés aux flambées des sarments. Ah, les longues heures auprès du feu, où il n'aurait pas été interdit de s'inventer une jeunesse trépidante. Au lieu de cela, une fuite éperdue, un pays de misère, une pluie venteuse, une attente sans but !

Alors franchement, l'aventure, les mousquets qui craquent, les sabres au clair, merci bien ! C'est un miroir aux alouettes. Vrai, cela fait trois mois qu'on attend on ne sait quoi on ne sait qui sur ce littoral de désolation, où tout, même les mouettes, semble vous moquer et vous inciter à l'exil. Des gens entrent et sortent, avec des regards sournois et des manières de naufrageur. Ils font semblant de ne pas vous comprendre, posent vingt fois les mêmes questions, à laquelle l'espèce de garde-chiourme finit par répondre.

On entend dans la réponse le nom de Marius Veyrand, avec des r qui roulent et s'écrasent comme les rouleaux de la mer et des v mués en f qui postillonnent et sifflent comme le vent du nord-ouest, mais on ne comprend rien de plus. À deux ou trois reprises, la maritorne a semblé s'affoler. À coups de grands gestes et de son peu de français, elle a précipitamment prié Norbert de rejoindre la réserve et de s'y tenir coi. Tremblant, le jeune homme n'a pas bougé. Maudite peste ! Que n'est-il monté sur le bateau ? Il accosterait sans doute à la même heure sur une plage, à Mobile, où de paisibles sauvages l'instruirait de leurs manières aimables.

En place de cela, plus de deux mois à se cacher dans une petite bicoque à une bonne demi-lieue à l'est de Dunkerque. Marius Veyrand prend ses grands airs. Il débarque soudainement, annoncé par le coup de botte qu'il plante au bas de la porte, ne répond à aucune question, sans plus de considération pour Norbert que la parfaite indifférence qu'il a affichée à la mort de Bertrand, emporté par une fièvre subite et enterré aussi prestement. En somme, comme un chien, à cent pas dans la dune mouvante.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Norbert se remet mal de cette disparition. C'était Bertrand qui l'avait convaincu de les suivre. Le jeune homme avait le goût de l'aventure. Vingt-cinq ans de témérité bien bâtie, pour ne rien gâcher, un joueur de tric-trac de première force, un érudit. Et puis qu'est-ce que nous sommes entre les mains de Dieu ou du destin ? Rien. Un matin, la tête lui tourne, Bertrand s'alite. Il ne se relèvera plus. L'agonie prend quelques jours durant lesquels Norbert se met à la pipe pour se donner une contenance. Avoir échappé à l'épidémie pour ça. Des heures à entendre son ami râler, au point qu'il prend le moribond en grippe ! Et personne pour lui tendre un pichet d'eau fraîche : on se contente de vous le saigner. Après trois jours, Bertrand est blanc comme de la craie. Quand le carabin lui prend le bras, il retombe inerte.

Et voici les premiers mots de flamand dont Norbert se souviendra. « Hij is doed ». Il est mort. Tout est fini. Pour lui, du moins.

Maudite peste. Maudit pays. L'enterrement est ridicule. Il y a un vent à décorner les bœufs, une pluie glaçante vous fouette le visage, et ce curé inconnu qui grasseye son latin de kermesse, un sabir incompréhensible aux consonances masticatoires. Enveloppé dans un linceul gris, on ne devine plus de Bertrand que ses pieds, mais comment le saluer avec le nécessaire de contenance, avec cette pluie, cette bourrasque, ce tricorne qui s'envole et les deux sbires pressés d'achever leur besogne ? Le curé s'en va, l'étole au vent, son devoir bâclé.

À ce stade de l'histoire, on pourrait s'imaginer Norbert faire la promesse du retour. Ce serait d'un pirate ! La scène héroïque ! Main tendue devant la fosse, jurer à son ami défunt qu'il viendra l'exhumer en un temps meilleur, et le faire. Mais cela ne sera même pas de l'ordre du possible : dans une heure ou deux, trois ou quatre jours si la pluie ne cesse pas tout de suite, le vent aura arasé le petit relief qui marquait l'emplacement de la tombe de fortune. Norbert aura perdu la trace, il le sait d'instinct ; donc pas de

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

serment dessus la tombe. Norbert s'en retourne piteusement à la maisonnette de la dune.

Norbert attend. Tous les trois à quatre jours, Marius Veyrand apparaît. Coup de botte (toujours le béjaune sursaute, en dépit du prêt-à-bondir), coup d'œil à Norbert (qui l'a vu sursauter et s'en amuse), apostrophe en patois à la tenancière : il donne ses instructions comme un coup de fouet et s'en repart dans la pluie (ou le crachin, ou la bruine, plus exceptionnellement entre deux averses et même deux fois sous le soleil). Ô si la Bonne Mère, sainte patronne des Marseillais, pouvait en donner la force… On s'en irait. D'ailleurs c'est décidé : Norbert s'en va. Il en est sûr. Qu'importent les risques et les dangers liés au retour, qu'importe le renoncement à l'aventure, Norbert veut retourner à Marseille. La ville lui manque ; le soleil, les cris, les odeurs, la Provence. Il va le dire à Veyrand. Il lui fera face, il le toisera et il le lui dira. Devant une telle détermination, Veyrand lui fournira un cheval sellé, deux mousquets chargés, une poignée de pistoles.

Le chemin du retour ? Longer la côte jusque Boulogne-sur-Mer. Y vendre le canasson, embarquer pour Nantes, d'où il entamerait la remontée du fleuve royal. La Loire, les bancs de sable rose et les châteaux blancs, il s'y voit déjà, trépignant à l'avant de la gabarre ; il débarque à Nevers et son alternative : piquer sur Lyon via les monts du Beaujolais ou poursuivre en direction de Clermont. Ce serait cela, oui, remonter l'Allier, puisque son itinéraire se dessine plus précisément par le chemin des vieux massifs – Issoire, Brioude, Langeac, puis Langogne… À Langogne, il ne s'attarde pas – à quoi bon d'ailleurs ? Et enfin, par le boulevard du Vivarais, il entame la descente vers Villefort, Alès, Nîmes, Avignon. Il est sur le bateau pour Marseille dérivant paresseusement sur le Rhône. C'est décidé. Il s'en va.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Et ceci décidé, Norbert sent une vigueur nouvelle l'envahir. Il sent le buste qui se gonfle, les épaules qui remontent. C'est un signe : il a cessé de pleuvoir. Sur sa résolution, il monte jusqu'à sa couche, fourre ses quelques affaires dans un grand sac, empoigne sa redingote et son tricorne, qu'il se fiche sur la tête. Il redescend. D'après ses calculs, Veyrand ne devrait pas traîner : son dernier coup de botte date de mardi et nous sommes vendredi soir. Une heure à y penser, à calculer, à se convaincre. On voit la scène. Ne pas le laisser parler, se lever dès qu'il entre.

Et le voilà. Il a sursauté au coup de botte, évidemment. Veyrand s'est encadré dans la porte. Dans ses yeux luisent des ports en flamme, des abordages sanglants, des tonnelets de contrebande, des pièces d'or qui tintent. L'homme est grand, fulminant, terrible. On dirait tout un équipage à sa traîne, à genoux, implorant le pardon, et lui, superbe, les dents pointues de la convoitise, l'anneau d'or à l'oreille, sourit enfin. Il lui dit : Rassemble tes affaires. Nous partons.

Norbert n'a rien trouvé à lui redire.

Chapitre II : Comment user du chaud effroi

Une demi-heure ne s'était pas écoulée depuis le départ de Norbert et Veyrand qu'on frappa violemment à la porte de la petite maison au creux des dunes. Trois coups, pan ! pan ! pan ! puis, comme on jugeait sans doute qu'il n'était pas nécessaire d'attendre plus longtemps, on fit un signe à l'homme, un géant qui tenait dans ses mains une hache d'abordage d'un format inhabituel (c'est-à-dire que l'outil était beaucoup plus grand qu'à l'ordinaire : une cognée large de deux paumes, à laquelle s'opposait une pointe effilée de la longueur d'une dague, le tout fiché sur un manche qui avoisinait les quatre pieds).
Cependant, dans les paluches immenses de La Pogne, l'objet semblait revenu à des dimensions normales. La Pogne fit tourner son arme gigantesque

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

comme si c'était un fétu et, de bas en haut, lâcha son premier coup. Au cinquième, la porte, définitivement disloquée, vola en éclats. La Pogne y enfonça la botte pour finir le travail, puis, à la main, finit sans effort apparent d'arracher les planches des pentures. Son travail achevé, il fit un signe du bras et céda le passage à qui l'accompagnait.

On entra dans la masure d'un pas félin, un pistolet à chaque main, suivi par le gorille. On était de taille moyenne, vêtu de sombre, chaussé de longues cuissardes de cuir noir enfilées sur un pantalon serrant, la taille fine serrée par une solide ceinture apparaissant par l'entrebâillement de la veste ; on était ganté et enveloppé dans une immense cape. Toutefois, ce qui marquait au premier regard, c'était le chapeau à larges bords, orné de quatre plumes d'autruche teintes en rouge (à vrai dire, le seul élément coloré du costume), qui coiffait un masque de carton noir, lequel figurait une tête de mort. Avec cela, une allure générale qui ne laissait pas place au doute : nous dirons donc qu'on était une femme et – puisque notre intention est de ne rien celer – une femme de l'espèce la plus dangereuse, celle que tout le restant de sa vie, que ce laps se compte en minutes ou en lustres, nous regrettons d'avoir croisé la route, sciemment ou non.

De sorte que, quelques minutes avant le début de la petite séance de torture où elle dévoilera son identité, nous pouvons dévoiler qu'on s'appelle en général Ninon la Mort. Cela en dit déjà suffisamment long pour se faire une idée du personnage, mais déplorons un instant le manque d'imagination des flibustiers : Ninon Dure-Mort, Ninon sans Pitié, Ninon la Sanglante, Ninon la Cruelle ou Ninon sans Merci eussent sans doute été tout aussi parlants (c'est à croire que l'engeance pirate se soucie peu des surnoms qui claquent et de la postérité).

« Je veux savoir où il est, dit Ninon. Ne nous embarrasse pas de détails. Trouve les occupants, fais-les parler et partons : chaque instant est précieux. J'attends. »

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Puis elle alla s'asseoir à la table où, quelques heures plus tôt, Norbert Lacassagne échafaudait ses projets de retour à Marseille, mais se ravisant, elle lança à son complice qui s'éloignait en direction d'une échelle : « Je vais raviver le feu, c'est toujours utile. »

« Ici ! gueula La Pogne. Ils sont deux, mussés dans la soupente.
- Homme, femme ?
- Un homme et une femme.
- Bien. Amène la bonne femme, c'est sûrement elle qui en sait le plus. » Et quelques instants plus tard, la taulière déconfite, tremblant de la tête au pied, se retrouvait ligotée, assise face à la dame en noir.

Toute la peur du monde se lisait dans ses yeux : cachée derrière son mari, elle avait vu La Pogne agripper celui-ci, l'arracher de terre et lui cogner violemment la tête sur la poutre de la soupente. Son homme s'était écroulé. Du sang s'écoula de son nez et de ses oreilles, ses yeux se révulsèrent. Le cœur battait encore mais c'était par habitude : son cerveau ne répondait déjà plus. Bientôt, après quelques soubresauts, il était resté définitivement inerte, assommé pour l'éternité.

Zulma n'était pas précisément ce qu'on peut appeler une mauviette. Depuis des années, elle tenait tête à tout ce que le littoral flamand comptait d'ivrognes et de mauvais garçons. Robuste et massive, elle dépassait d'une demi-tête la moitié de ses clients. Et la plupart d'entre eux, si on leur avait fait part de l'état de sidération dans laquelle elle se trouvait maintenant, n'y auraient pas cru. Mais c'était bien ça : Zulma était tout simplement incapable d'émettre le moindre son, d'articuler le moindre mot, de pousser le moindre cri. Elle était comme figée face à la dame en noir. Et de répéter in petto ces trois mots, « Ninon la Mort », avait fini d'emporter le souvenir de son flegme légendaire. Ninon la Mort ! Personne ne l'avait jamais vue. Quand on en parlait, aux veillées, cela se finissait dans des grands éclats de rire. Ninon la Mort, des fables ! Le grand méchant loup était bien plus réel. Tu

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

entends, Zulma, Ninon la Mort ! Et chacun de rire en se tenant les côtes plutôt que trembler – car si c'était vrai, malgré tout ? Et les gros poumons de la grande Zulma de tressaillir dans son corsage ! Ha, ha, ha, sornettes, balivernes et affabulations !

Mais maintenant, Zulma, tu vas mourir ! Pauvre Zulma ! *Arme Zulleke !* Tu connais ton destin, la mort est proche ; comment la préfères-tu ? Rapide et sans douleur ? Ou l'inverse ? Un conseil, respire un grand coup, reprend ton calme et concentre-toi sur ce que te dit Ninon. Oublie La Pogne qui trifouille je ne sais quoi dans l'âtre (enfin si, tu sais : il chauffe le tisonnier), concentre-toi sur la question, réponds vite : où est Veyrand ?

Rien à faire, ça ne sort pas. Alors il faut lui retirer ses sandales, ôter ses chausses, lui coller une énorme baffe pour qu'elle arrête de gigoter, resserrer les liens qui l'entravent, lui fourrer dans la gueule son mouchoir de tissu à carreaux… Cela ne sert même à rien de préciser que La Pogne fait au plus vite : rien ne va jamais assez vite aux yeux de Ninon la Mort.

De toute façon, le fer n'est pas encore assez chaud : il faut qu'il soit plus rouge. La Pogne connaît son affaire. Si le tison n'a pas atteint une température suffisante, le sujet s'habitue. En l'occurrence, la brûlure en elle-même, ce n'est pas grand-chose, c'est principalement l'odeur de la chair grillée qui fournit de l'effet et libère la mémoire. Et pour cela, il n'y a pas à tortiller, il faut que le fer soit porté impeccablement au rouge afin que la plante commence déjà à grésiller à distance d'un pouce. Car l'effroi vient avec l'odeur. Et ne pas retirer le mouchoir tout de suite, en raison du hurlement prime. En effet, il y a d'abord un cri. S'il n'est pas arrêté dans l'étoffe, il prend de l'ampleur, accompagne l'effroi, bientôt s'envole et ne cesse plus. La crise de nerfs n'étant pas l'effet recherché, il faut attendre la fin du cri, que l'on entend – comment dire ? – que l'on entend en regardant les yeux. D'abord ils se plissent. Puis ils se dilatent. Puis ils reprennent une taille normale. Voilà, c'est bon. Le fer est au rouge. On peut commencer.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Sur ces entrefaites, Zulma se souvint de tout. Elle se mit à parler le plus vite possible. « Moins vite, sacrebleu ! lui intima Ninon la-Mort. Je n'entends rien à ton charabia ! Un bateau ? Nieuport ? Nieuport, c'est ça ?

- *Ja, ja !* Wi, wi, fit Zulma. *Nieuwpoort. Een boot,* un bateau, avec un petit, *een manneke*. Un enfant. Petit enfant. Marius Veyrand. *Ja, ja*, c'est ça. Nieuport avec un petit bateau. *Weg*. Partis.

- On en sait assez, dit Ninon la Mort. Déguerpissons !

- Et elle, qu'est-ce qu'on en fait ? répondit La Pogne en regardant d'un air désolé le tisonnier qu'il tenait à l'aide d'un chiffon et qui n'avait même pas servi.

- La mort, dit Ninon. La Mort. Mais fais prestement. »

Alors La Pogne, d'un mouvement brusque, fourra à nouveau le mouchoir dans la bouche de Zulma. Puis il enfonça la pièce de métal incandescente dans le ventre de l'infortunée. Une odeur épouvantable emplit immédiatement les narines des deux assassins. « Faudra-t-il donc que toujours tu te divertisses ! » tança Ninon. Elle sortit un poignard du revers de sa veste, trancha la carotide de Zulma et essuya son arme sur la jupe de celle-ci. « Ne traînons pas, dit-elle. Nous avons une marée de retard. »

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre III : De l'art d'accommoder le pigeon

Marius Veyrand n'était pas du genre à s'embarrasser de scrupules. Enfant, il avait été formé par les Jésuites, mais un sophiste de n'importe quelle autre obédience aurait reconnu en lui un sujet doué. Avec son don du déguisement et de la mise en scène, il était vite devenu un génie du bobard et de la manigance.

Veyrand avait toujours opiné qu'un petit mensonge valait mieux que de longues explications. C'était un maître ès sornettes de première force, capable, à l'instar des plus grands, de mentir non pas par affabulation, non pas par omission, mais plus subtilement par approbation. À la manière des diseurs de bonne aventure, des vendeurs de camelote, des fieffés démagogues ou des plus grands mystiques, il ne disait jamais que ce que son interlocuteur voulait entendre, si bien que celui-ci lui dictait en quelque sorte les mensonges attendus ; il suffisait au maître d'écouter et de répéter en amplifiant. N'importe qui lui disait n'importe quoi ? Il opinait. Et bientôt, en bonimenteur discret, il alimentait le délire de son interlocuteur de l'un ou l'autre détail, faux bien sûr, mais qui correspondait exactement à ce que celui-ci avait envie d'entendre. Pour ce dernier point, il se fiait à son instinct, à sa longue expérience dans le domaine de la mystification et à un culot de tous les diables ; on conçoit que cela relevait du très grand art.

Cela ne ratait avec personne : dès lors qu'il avait aperçu chez sa victime la pointe de la sottise, il investissait l'universelle fêlure avec une sûreté qui relevait du prodige, flattant çà l'orgueil mal placé, feignant là l'empathie, attisant plus loin le tantinet de testostérone, ou encore révélant ici à son auditeur son prétendu désir le plus enfoui.

Cette subtilité florentine suscitait parfois de la méfiance chez les plus obtus, mais, chose prodigieuse, produisait ses plus grands effets auprès des gens intelligents ou gentils. En somme, moins le gars était stupide ou méchant, plus ça marchait. Comme de bien entendu, lorsque le sujet présentait ces

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

deux particularités, il n'est pas exagéré d'écrire que le pigeon fournissait également le fond de sauce et les petits pois…

Nous en tenons pour preuve l'hallucinante crédulité de Norbert Lachassaigne. Le gars, cela fait deux mois ou plus qu'il croupit dans une petite bicoque puante, il y perd son meilleur ami, s'abîme dans la réflexion, bouffe de la merde. Et il n'a pas compris ! Bon, nous ne disons pas qu'à un moment, le gaillard n'a pas voulu mettre les bouts et s'en revenir à l'ombre de la Vieille Major mais il a suffi que Veyrand fasse le spectacle minimal pour le recaler sur son tabouret.

Voyons la scène. Veyrand vient de pénétrer dans la petite salle. Il est revêtu de son beau déguisement de pirate, ayant enfilé son anneau d'or. Il a fait très attention à la manière dont il a flanqué son coup de botte dans la porte. (La dernière fois, il s'est presque ruiné un orteil.) Il a jeté un œil à Sterke Zulleke, l'une de ses vieilles maîtresses, et s'est avancé vers l'innocent. Il s'agit pour lui de mettre le gosse à l'abri. De le bien planquer : sans lui, pas moyen de faire chanter Ninon. Et aucune chance de récupérer la carte et le magot qui l'accompagne.

Le Veyrand connaît la Ninon comme le fond de sa poche. Il sait qu'elle est aussi résolue que belle et aussi maligne qu'obstinée ; elle ne va pas lâcher son mouflet ; elle va le suivre à la trace avec ses chiens de garde, dont ce La Pogne à la réputation de férocité stupide. Tant qu'elle sera en France, il ne pourra pas faire grand-chose contre eux, mais à l'étranger, en Hollande ou en Angleterre, là, ce sera différent, ils joueront à armes égales. Veyrand a imaginé une très belle chèvre pour la jolie tigresse. Norbert lui glissera entre les griffes sans qu'elle s'en rende compte.

« Rassemble tes affaires, nous partons ! lance-t-il à Norbert.
- Nous partons, mais vers où ? répond le naïf. Veyrand lève les yeux vers le plafond, prend une respiration profonde et déclare sentencieusement : Seul

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

l'Éternel sait où il nous envoie, dans Son infinie sagesse. En réalité, nous ne partons pas : nous fuyons.

- Mais sacrebleu, tente Norbert, nous fuyons qui et quoi ? Et quel est ce marmouset dans les bras de cet homme ?

- Je ne puis hélas le dire ! coupe Veyrand.

- Aurait-il un rapport avec vos affaires secrètes ? »

Veyrand opine du chef. Il semble tout à coup à Norbert qu'il est touché par une sorte de grâce, qu'il comprend tout. Son brave visage s'illumine. V »ous n'êtes pas seulement un flibustier, n'est-ce pas ? Nous voguerions depuis bien longtemps vers quelque aventure océane !

- Que savez-vous de moi ? fait Veyrand.

- Je crois qu'il y a autre chose, je le pressens, continue Norbert. Vous êtes trop droit pour être un pirate, vous fûtes corsaire certes, mais ce n'est pas pour la raison d'avoir servi les affaires du pays que l'on vous pourchasse et que vous vous cachez !

-Vous semblez effectivement avoir compris beaucoup de choses ! Je vous ai sans nul doute sous-estimé. Laissez-moi vous révéler mon secret, mais faisons vite, le temps presse et j'ai besoin de vous ! »

Quelques instants plus tard, Lachassaigne, gonflé comme une baudruche, persuadé que le sort du monde repose sur ses épaules, sort de la baraque avec les grands airs d'un important. Veyrand lui a fourgué la garde d'un enfant, une liasse de faux documents et la responsabilité de convoyer ces deux trésors jusqu'à La Haye. Comme le vieux gredin s'y attendait, Norbert a plongé droit dans le piège.

« Je ne serai jamais loin. Nous naviguerons de concert, à portée de vue de la côte. En cas de problème, vous vous réfugiez dans le port le plus proche et vous attendez. Protégez l'enfant et les documents du Synode, je saurai où

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

vous retrouver. Surtout, quoi qu'il advienne, ne bougez pas. Même s'il faut attendre des années, nous viendrons ! Fondez-vous dans la population, vivez normalement, si faire se peut. Notre réseau est puissant, ne craignez rien ! Puis-je compter sur votre loyauté et votre sens de l'honneur ?

- Je peux vous l'affirmer ! acquiesce Norbert, solennel. »

À la manière dont le niais plante un franc regard dans ses pupilles matoises, Veyrand a l'absolue certitude que l'imbécile, en quelque sorte investi d'une mission divine, ne dérogera à aucun de ses engagements, dût-il y perdre la vie.

Ils partent à cheval. Norbert n'est pas très bon cavalier. Les voilà tous deux dévalant la dune. Sur la plage, deux autres cavaliers les attendent à proximité d'une sorte de petite barque pontée, qui semble léviter juste avant la brisure de la première vague.

« C'est presque un sloop, dit Veyrand ; léger et maniable, il permet d'aller partout et de se moquer des basses eaux. » L'unique mât oscille au gré des ondulations.

« Comment est le vent ? questionne le forban.

- Contraire, répond celui qui se tient à la barre.

- Parfait ! Cela donnera largement l'occasion aux hommes du Roy de nous prendre en chasse. Et le vaisseau ? dit-il en désignant du regard un plus gros navire qui se trouve à quelques encablures.

- *L'Impénitente* est parée, capitaine, les hommes ont fait le nécessaire.

La petite troupe monte dans le petit sloop. Ils sont maintenant cinq : l'homme à la barre, les deux cavaliers, Norbert et Veyrand. « Voici

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

L'Impénitente, dit-il en désignant le plus gros bateau. Beau navire, n'est-ce pas ? »

Pour sûr : c'est un magnifique brick de quinze toises de long, armé de deux canons à chaque bord. La ligne générale du bateau est soulignée par une structure peinte en noir mais le fond de coque est d'un rouge écarlate délavé par la mer, ce qui donne au bateau une teinte presque rose. Assez basse sur l'eau, *L'Impénitente* n'a pas de dunette saillante : l'espace couvrant la poupe est seulement occupé par la roue du gouvernail et un petit canon. Une longue bôme, sur laquelle bat une brigantine, dépasse cette plate-forme de deux toises et rappelle à l'arrière la pointe formée en devant de la proue par le beaupré. Ajoutez à cela une légère inclinaison vers l'arrière des deux mâts, qui contraste avec la verticalité du bastingage, et c'est un sentiment de légèreté et de vitesse qui s'impose à vos yeux. (Bien qu'à leurs trognes défoncées, leurs bouts de membres manquants et leurs sabres d'abordage, Norbert se dise que les quinze gaillards qui forment l'équipage n'ont pas l'air d'être là pour le plaisir du vent dans les voiles…)

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre IV : Au large de Nieuport

Au nord de Leffrincoucke, par-dessus les bancs de sable qui tapissent le bout de la Manche, un petit bateau tire des bordées avec des grâces de jeune fille décoiffée par un vent mutin. Une brise légère souffle depuis la terre. On navigue au largue et des nuages blancs en forme d'enclume moutonnent du côté où se trouve la désormais invisible côte anglaise. Dans le regard portant au loin – comme il sied à l'aventurier ou au pirate – se lit chez Norbert une mâle assurance. Tout bien pesé, l'homme ne regrette pas de s'être montré diplomate. L'expérience lui a apporté tant de choses. Il connaît sa tendance à dramatiser. Finalement, c'est une satisfaction d'avoir gardé son calme et d'avoir muselé son tempérament méridional. Et peut-être était-ce pour Veyrand une manière de le mettre à l'épreuve, un biais par lequel il voulait le juger ? Bien sûr, il n'a rien dit dans l'auberge, mais son regard a parlé pour lui. Et Veyrand a enfin compris, compris qu'il était de confiance, lui, Norbert, compris et admis comme une évidence longtemps dissimulée par la paresse, l'habitude ou le préjugé. Maintenant, le coude négligemment appuyé sur le plat-bord, écoutant le clapotis des vaguelettes que la petite brise forme sans trop se fatiguer, Norbert Lachassaigne, ci-avant clerc de notaire embusqué, jeté sur les chemins par une épidémie de peste, toise la grande jaunasse comme un dompteur son tigre maté. Pour l'instant passager, il sera timonier dans l'heure et capitaine dans la quinzaine, telle qu'était Perrette avec son pot au lait.

À quelques petites centaines de nœuds derrière le bateau croise *L'Impénitent*, le brick de Veyrand. Sur son petit bateau, Lachassaigne a pour mission d'ouvrir la route à celui-ci, qui craint d'être arraisonné par le bateau de La Buse, dont Veyrand vient soi-disant d'enlever le fils. (Nous y reviendrons, mais pas trop vite : on vogue à six nœuds et nous avons donc le temps d'une petite mise en perspective.)

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

La Buse n'est pas n'importe qui. Natif de Calais, il s'appelle en réalité Olivier Levavasseur. C'est le plus célèbre des pirates en activité, le primus inter pares, même si sa notoriété n'en fait malgré tout pas quelqu'un de familier, hors les gens de mer. Forban sans foi ni loi, La Buse s'était allié avec tout ce que la Grande et la Petite Caraïbe comptaient de crapules. Il avait fait de très juteuses affaires, spécialement durant les guerres, périodes bénies pour le commerce, temps propices à l'assassinat couvert et au pillage légal. Là, dans les mers chaudes et saphir, où voguaient les vaisseaux chargés d'or, les conflits commençaient toujours un peu plus tôt et finissaient toujours un peu plus tard que dans l'Ancien Monde. Les occasions n'avaient donc pas été rares d'amasser un joli pactole.

Cependant, les vaches grasses n'eurent qu'un temps : il se fait qu'à un certain moment (en 1720 pour ce qui concerne la Buse et ses petits copains), les puissances européennes, ayant maintenant suffisamment d'arrogance pour justifier de plein droit leurs appétits coloniaux face à l'Espagne, prièrent définitivement leurs ressortissants flibustiers de se muer en colons, fermiers, négociants, marchands d'esclaves, juges ou gouverneurs. En somme forbans ayant pignon sur rue, selon une logique de régularisation assez classique des écorcheurs de tout poil. D'ordinaire d'ailleurs, la plupart des gredins en profitent très sagement pour faire souche bien à l'aise, jouissant avec cynisme et discrétion de leur sécurité garantie et de leur nouvelle respectabilité. Les voilà notables, rêvant pour leurs fils de ces charges coûteuses à l'achat mais d'un bon rapport. Cependant, il reste toujours quelques irréductibles romantiques pour refuser de rentrer dans le système et d'intégrer les sphères du plus haut brigandage, celui des puissants de ce monde…

La Buse était l'un de ces rétifs, un artisan en somme, un adepte du travail bien fait, des petits coups de main hardis, des yeux dans les yeux et du code de l'honneur ; un réactionnaire, dirait-on de nos jours, qui avait préféré l'aventure à la notabilité. Il n'était pas le seul : ceux de son espèce s'étaient réunis un soir, sur une île des Bahamas, autour d'un énorme feu de camp. Là, pendant que le cochon rôtissait à la broche et que des gourgandines

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

dépoitraillées faisaient jaillir leurs mamelons dans le clair-obscur d'une pénombre orangée, les forbans, groupés en farandole autour du brasier, s'étaient fait le serment solennel de ne jamais abandonner la flibuste. Il y avait là outre La Buse, bien sûr, toute la fine fleur de la truanderie maritime, gredins sanguinaires aux blases devenus légendaires : Sam Bellamy, Black Bart, Pierre le Patachon, John Taylor, Thomas Cocklyn, Joris Dikkenek, Barbe-Noire, Marc dit le Saint, Jos Tenoote, Balthazar le Balbuzard, Marcel Kloot dit le Chafouin et tant d'autres encore à peine moins fameux !

Tout ce petit monde était convenu que l'Océan indien offrait dorénavant plus d'attraits pour les pirates que la zone historique, centrée autour de Saint-Domingue. On avait peu à peu vidé les environs, emportant qui son équipage, qui son trésor, qui sa famille. C'est ce qu'avait fait triplement La Buse. Il avait convaincu son équipage de le suivre sur la route des Épices ; il avait planqué une partie de son magot dans un endroit connu de lui seul ; enfin il avait mis son fils en sécurité à Calais, d'où il était originaire.

Voilà ce qu'avait dit Veyrand à Norbert. C'était faux, évidemment, mais c'est ce que Norbert avait bien voulu imaginer. D'ailleurs, on peut penser, à ce point de l'histoire, que nous n'entendrons plus jamais parler de La Buse. (Certes, le terrible pirate a quitté les Antilles pour les Mascareignes, mais il est loin de Leffrincoucke : à l'heure où Lachassaigne craint d'apercevoir son navire, il croise au large de l'embouchure du fleuve Congo, gueule jaune et boueuse du continent noir ! Bientôt, il mettra pied à terre et, accompagné seulement de trois hommes de confiance, il s'enfoncera dans la forêt tropicale, d'où il ressortira seul, quelques heures plus tard, délesté des trois caisses rectangulaires que portaient ceux qui l'accompagnaient...)

Trêve de balivernes ! L'enfant dans le canot, mouflet morveux et vociférant, assez joliet malgré tout, n'est pas le fils de La Buse ! le bateau qui vient d'apparaître dans un repli de la côte n'est pas *La Reine Indienne,* son légendaire navire ! Ce que t'a raconté Veyrand ? Du pipeau, Norbert ! Du

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

boniment ! Du mensonge ! Des calembredaines ! Veyrand est un filou, Norbert, et toi, un naïf : tu serres contre toi les documents du synode du Désert ? C'est une liasse de feuillets sans intérêt, que personne n'attend à La Haye ! Ta mission ? Du vent ! Ton destin tel qu'il est écrit, Norbert ? Le voici, sot. Mais d'abord, avant ta mort prévue dans quelques courtes heures, précisons ces détails, tandis que tu viens effectivement d'apercevoir un second navire, qui semble surgir tout à coup d'un petit fleuve côtier. L'enfant que tu transportes n'est point le fils de La Buse : c'est le fils de Ninon la Mort.

Voilà deux mois que Veyrand attend patiemment le retour de ses hommes de main, qui avaient été chargés de l'enlever. Disons que le vieux pirate a un compte à régler avec la belle diablesse. Ce n'est pas ton affaire mais, étant donné ta mort annoncée, nous pouvons te dévoiler ceci, Norbert : cet enfant est ce qu'elle a de plus cher au monde. Veyrand le sait et compte en jouer pour récupérer un document que Ninon La Mort a en sa possession. Un parchemin, si tu vois ce que je veux dire, une peau presque cartonnée, constellée de signes étranges, à la signification confuse, un chiffon jauni qui indique l'emplacement du plus fabuleux trésor qui soit ! Et toi, tu es là, à t'émerveiller du friselis des vagues sur la coque sans savoir que tu ne sers que de convoyeur discret. Veyrand attend Ninon la Mort, avec ses cinq canons chargés jusqu'à la gueule. Il va l'attirer au large, distancer son rafiot et ensuite, changera de cap et mettra les voiles sur Middelbourg, où l'homme qui conduit ton navire a ordre de se rendre et d'attendre ton retour. Connais-tu les eaux saumâtres du Verse Meer, Norbert ? C'est là que tu finiras, dans un jour ou deux, la gorge tranchée en deux, lesté de plomb, entre mer et Escaut…

Alors profite, Norbert, profite de cette brise printanière, goûte le pincement que fait l'eau de mer en séchant sur la joue, respire l'iode, vole avec les goélands ! Profites-en, Norbert, tu es vivant ! Cesse ces signes d'agacement, ce bambin ne t'a rien fait, Norbert ! Que gagnerais-tu à calmer sa terreur avec cette idée de gifle ? Non, Norbert, tu vas résister à la tentation de la cruauté, tu es un pirate responsable : tu ne le jetteras pas par-dessus bord !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Tu te mets à sa place, on a beau être le fils de La Buse, on n'en reste pas moins un petit garçon d'une quinzaine de mois, un nourrisson terrifié par les odeurs, le roulis, les cris qui proviennent du second navire. Car que se passe-t-il, Norbert ? Foutredieu, mais c'est La Buse ! C'est le bateau de La Buse ! Il faut prévenir Veyrand !

Tu t'es levé, Norbert, tu gesticules. À ta place, je me ferais tout petit : les premiers boulets ne vont pas tarder à encadrer ta petite chaloupe. Ça va barder, Norbert, je te le promets solennellement.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre V : La mort lamentable de Norbert Lachassaigne

Dans la manière dont le vaisseau était mené, Veyrand reconnut tout de suite la patte de Ninon-la-Mort. La garce naviguait comme elle vivait : avec un instinct supérieur, naturellement audacieux. À l'instar de certains rapaces, elle était toujours là au bon moment et au bon endroit pour fondre sur sa proie avec une évidence mathématique qui laissait ses victimes pantoises, terrifiées, si elles n'étaient pas restées inconscientes du danger. Toutes voiles au vent, la *Sémiramis* avait surgi d'un repli du littoral, à l'embouchure d'un petit fleuve qui jaunissait la mer grise.

C'était une goélette conçue pour la manœuvre et la vitesse, très faiblement armée et de taille maniable. Elle semblait voler sur les flots. À première vue, le bateau n'avait rien d'effrayant ; il ne possédait que deux petits canons, deux couleuvrines disposées en parallèle à la proue du vaisseau. Mais la vingtaine de forbans armés jusqu'aux dents composait une équipe d'abordage amplement suffisante à la capture de vaisseaux beaucoup plus lourds et lents, et dont les canons étaient inefficaces contre une cible aussi basse sur l'eau.

Ninon la Mort avait parfaitement repéré *L'Impénitente* et le second bateau. Elle se souvenait à présent de ce que lui avait dit l'aubergiste : un petit bateau. Lequel était-ce ? Le brick de Veyrand ou cette curieuse chaloupe, qui tirait des bordées plein nord, alors que Veyrand s'éloignait vers le levant ? Elle ajusta sa longue vue. Ce qu'elle voyait ? Un homme – c'était Norbert Lachassaigne - gesticulant dans la chaloupe. Il semblait faire de grands signes au pilote - Jean-Baptiste - qui restait pour sa part presque impassible. Quant à *L'Impénitente*, elle semblait se diriger le plus vite possible vers la haute mer. Il n'y avait pas de doute.

« Suivez le gros, dit-elle. Il me faut Veyrand.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- Et la chaloupe ? demanda la Pogne.

- Ce sont sans doute deux pêcheurs qui n'ont rien à voir dans cette affaire, répondit Ninon la Mort, mais je ne veux nul témoin. Canonnez l'esquif, à défaut de le couler, nous lui passerons le goût de s'intéresser à notre commerce. »

Et c'est ainsi que La Pogne, en trois bonds, gagna l'avant de la “Sémiramis”. En quelques secondes, les deux couleuvrines furent chargées et firent feu sur la chaloupe de Lachassaigne. Le premier boulet de fer s'abîma à quelques encablures. Un second vint frapper exactement le mat, qu'il brisa presque en deux, par un coup de chance extraordinaire. Un moment, le mat sembla vaciller puis, dans une saute de vent, il s'abattit dans un grand fracas dans la chaloupe même, assommant Jean-Baptiste, qui poussait la barre dans l'espoir d'un lof salvateur. Lachassaigne eut plus de chance : empêtré sous la voile, il était aveuglé, mais parfaitement indemne, tout comme le petit enfant, qui hurlait de terreur.

Cependant, dès qu'il se fut dégagé de l’enchevêtrement de la voile et des cordages, Lachassaigne entendit à nouveau la double détonation des couleuvrines. Tournant son regard vers la *Sémiramis*, il eut parfaitement loisir d'observer le panache de fumée consécutifs aux deux explosions, puis, très distinctement, il vit foncer sur lui une sorte de globe noirâtre, qu'il ne comprit pas tout de suite être un autre boulet de canon. Hébété, il vit comme au ralenti la trajectoire tendue du boulet, qui passa à quelques centimètres de son visage.

Ce danger passé, le jeune homme se jeta dans le fond de la chaloupe. C'est alors qu'il comprit que l'autre boulet, volant plus bas, avait fracassé la coque avant de la chaloupe : des flots d'eau s'infiltraient dans le navire par les éclisses disjointes du franc-bord. Norbert se retourna et, dans le fond du bateau, il aperçut, à un pas du corps disloqué du pilote, le cadavre sans tête du petit enfant : celle-ci avait été emportée pour moitié par le boulet de neuf livres qui était passé à deux doigts de sa propre figure.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

La première pensée qui passa par la tête de Norbert fut celle-ci : Voilà pourquoi je n'oyais plus rien de ses hurlements. Presque dans le même temps, c'est à dire dans une durée qui n'excédait pas le temps nécessaire à la recharge des couleuvrines sur la *Sémiramis* (La Pogne, aux commandes, était un maître dans cette affaire), il comprit qu'il venait de se pisser dessus, et plus odorant encore. Puis, stupidement sans doute, tandis qu'il sentait une sueur glacée lui couler le long de la raie du dos, il se précipita vers le corps de l'enfant. Peut-être n'est-il pas mort, se dit-il. (Ce qui prouve au lecteur que non content d'être candide, Norbert était encore à ce moment de l'histoire un carabin très médiocre, puisqu'une des premières choses qu'on apprend de l'expérience médicale ou de la fréquentation des facultés est précisément que le temps de survie d'un être humain privé de cerveau – à moins qu'il soit militaire galonné ou *Chief economist* dans une institution bancaire – est très largement inférieur à celui qu'il vous a fallu pour parcourir cette interminable phrase.)

Hélas, donc, pas de miracle. L'enfant était bel et bien trépassé, inerte, silencieux, dégouttant de sang et de cervelle. Mais peut-on encore appeler enfant ce petit corps réduit en bouillie ? Ce pantin sanglant coiffé d'une mâchoire grimaçante ? Certes, quelques minutes auparavant, on en eut bien fait du fromage de tête, du jambon persillé ou de l'andouillette, de ce petit être beuglant, mais on n'y pensait pas vraiment, Seigneur ! Alors si Vous pouviez le ramener à la vie… En somme, plonger une main invisible dans l'eau de mer, étendre Vos doigts secourables, récupérer le chapeau crânien, ramasser les deux trois morceaux qui commencent déjà à se désagréger dans le flot, disputer ce morceau de cervelle aux crabes s'attablant… après Vous faites comme Vous voulez, Seigneur, mais Vous remettez tout ça bien en place, une petite étincelle et on fait comme avant, semblant de rien. Il pourra gueuler comme il le veut, ce petit braillard, c'est promis, et même s'il en reste un peu abruti, ce n'est vraiment pas grave, que du contraire, c'est

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

même souvent un atout de se fondre dans le grand corps de la populace grouillante.

Hélas, point de miracle, point de doigt divin raccommodant ce que les lois de la balistique avaient ordonné. Considérant maintenant la scène dans toute son horreur, Norbert prend soudainement conscience de son imbécillité : les morts ne renaissent pas, à moins d'être le fils de Dieu, et il est temps de se bouger les fesses s'il ne veut pas subir le même sort que Jean-Baptiste et l'enfant. C'est comme une décharge de vie qui le ramène soudainement à la raison. Il considère la tête à moitié arrachée du petit garçon. Une irrépressible envie de vomir parvient de ses entrailles. Les reliefs de son repas viennent maculer le petit corps martyrisé d'une bouillie grumeleuse. Une ultime profanation qui ne lui fait pas d'effet. Il est maintenant debout. Se défiler de là ! se carapater ! vider ses grègues ! décaniller ! foutre le camp !

Norbert court vers l'avant du bateau. Il a maintenant de l'eau qui lui arrive jusqu'aux chevilles. Norbert court vers l'arrière du bateau. Toujours autant d'eau. On coule !

Deux autres détonations se succèdent. Norbert se jette à nouveau dans le fond. Norbert voit un boulet passer, tressaute avec la chaloupe lorsqu'il sent que le second vient d'enfoncer le bordage. Norbert a toujours sur lui les papiers du Synode. Mais qu'est-ce qu'il a fait au Bon Dieu ?

Norbert jette un œil. Il voit distinctement cette énorme brute de La Pogne qui fait recharger les deux couleuvrines, le boutefeu à la main. Il n'y a rien à attendre de ce côté-là, il va tirer !

Tout-à-coup, il entend une explosion, dont le bruit vient de derrière son épaule. C'est Veyrand, c'est *L'Impénitente* qui, ayant brusquement viré sur son erre, revient lui porter secours. Sauvé ! Norbert se jette dans le fond de la chaloupe et cesse enfin de faire le ressort.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Ensuite, ce sont quelques minutes d'un duel dont il ne voit rien. *L'Impénitente* crache de toutes ses bouches à feu en direction de la *Sémiramis*. Ninon la Mort ne risque pas grand-chose de cette canonnade, mais l'une de ses voiles est déchirée et la *Sémiramis* perd de la vitesse. Il lui faut virer. Les deux bateaux se croisent en limite de portée. C'est un splendide ballet, dans lequel les deux équipages donnent tout leur talent. Mais Norbert de voit rien de tout cela. L'eau continue à monter dans la chaloupe. Couché dans l'eau verte, il entend comme assourdi le bruit d'une ultime détonation. Un craquement l'avertit que la chaloupe est touchée pour la troisième fois.

Tout va vite. Le boulet a défoncé le bordage. Norbert est touché à la tempe par un éclat de bois. La dernière sensation ? Un magma d'eau verte brouillé par des bulles, comme un goût d'huître en bouche, la vision d'un platane. Des feuilles vertes nimbées d'une lumière jaune, une voix de petite fille, des rires, peut-être un chant d'oiseau – c'est l'enfance qui enfin revient, bouclant la boucle, la vie qui s'en va par là où elle a commencé. La mort résout tous les mystères, résume tous les instants, vous attire comme une sirène aux yeux prometteurs. La mort. La voilà.

Telles furent les dernières pensées de Norbert Lachassaigne, coulé au large de Nieuport. (Il était sans doute écrit qu'il ne ferait pas un bon pirate.) Adieu, Norbert. Salut aux morues qui pullulent en ces eaux poissonneuses, bonjour aux soles et aux turbots qui en tapissent le fond, attention aux crevettes graciles qui accomplissent ce miracle que tu voulais voir sur le garçonnet : elles avancent en reculant. Mais tu le sais, désormais : seule la mort te fait revenir au point de départ. Après, mais qu'y a-t-il, après ?

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre VI : Morts et renaissances

Il y a paraît-il cinquante manières de se débarrasser d'une femme, mais la plus efficace consiste certainement à foutre le camp le plus loin possible en lui faisant croire qu'on est à l'endroit exactement opposé à celui où l'on se trouve.

Après avoir tout essayé pour se dépatouiller de son pot de glu, n'en obtenant rien d'autre qu'un sentiment redoublé, Lazare Van Scheilbroeck avait opté pour cette solution. Quelques mois avant sa subite disparition, il avait commencé à se laisser aller à des confidences. Et de dépeindre à Margriet des rêves d'Orient, de cargaisons d'épices, de comptoirs aux Indes. Et s'il allait là-bas ? S'il s'engageait pour quelques courses, un an ou deux, le temps de faire fortune ? Au retour, la route serait toute tracée : un magasin d'épices à Middelbourg, un négoce lucratif, des affaires juteuses.

Margriet n'y avait pas prêté attention. Elle considérait que son Lazare était un grand nigaud, parfaitement incapable de courir l'aventure sur la route des Indes ou sur tout autre chemin moins exotique. Mais elle adorait l'entendre parler des heures de ses projets mirifiques, pour le simple plaisir d'écouter les inflexions de sa voix chaude. Elle se levait brusquement, tournait autour du dossier de la chaise où il était assis et fondait sur sa nuque comme une possédée, lui mordillant la base des oreilles avec un appétit de veuve au couvent. Lazare s'efforçait de rester placide ; en réalité, il était au supplice. Amoureuse, vibrante jusqu'au dernier point de sa coiffe en dentelle, l'ardente putative Scaldéenne vivait sur son petit nuage. Elle était parfaitement incapable de concevoir le profond sentiment qu'elle inspirait à Lazare, quelque chose qui se situait entre le dégoût physique et l'ébahissement face à ce que ce puritain jugeait comme la dernière des indécences.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Margriet voulait tout le temps l'embrasser ; un jour, sans préavis, elle lui avait pris la main et l'avait placée dans son corsage ; cela avait provoqué une telle émotion en elle qu'elle avait senti une lente vague la décoller du sol et l'amener à un délice dont elle n'avait jamais entendu parler dans la Bible de son père. Le soir même, découvrant les joies du plaisir solitaire, elle s'était envoyée en l'air à plusieurs reprises. Bien vite, elle s'en était ouverte à Lazare, qui en était resté comme deux ronds de flan, lui qui se tapait le chibre sur le bord de son lit pour calmer ses ardeurs. Margriet lui apparaissait désormais comme un succube.

Cependant, lorsqu'il avait relaté cet épisode au pasteur d'une communauté voisine – après tout, Margriet était la fille du pasteur local –, omettant toutefois le bord du lit dans son récit, le serviteur de Dieu s'était contenté de sourire, félicitant Lazare de sa future bonne fortune. « Je n'ai qu'un conseil à vous donner, avait-il dit, épousez-la au plus vite ! » Cela n'avait eu pour effet que de renforcer la résolution du jeune homme : se carapater sans tarder.

Il partit un jour en soirée, sans prévenir. Le dernier à l'avoir vu était son ami Balthazar, avec lequel il avait vidé un cruchon de bière avant de s'embarquer sur le *Marinus*, en partance pour Batavia. Celui-ci avait reçu pour mission de prévenir Margriet de son départ.

La réalité était tout autre. Lazare détestait la mer. Il en avait une peur bleue. Il avait décidé de filer à l'anglaise et de s'engager dans l'armée. Dieu sait comment, il avait fini par atterrir dans les rangs d'un régiment français de l'armée de Berwick. On l'envoya en Espagne vers 1719, où il mourut d'un coup d'escopette non loin d'Urgell, pour une cause à laquelle il n'avait jamais rien compris. Il paraît qu'il mourut sur une demi-molle, en regrettant de ne pas avoir cédé aux avances de son ardente promise, mais ceci nous semble témoigner d'un amendement comme on en voit peu. On le jeta dans un trou creusé à la va-vite dans le renflement d'un chemin creux, luxe auquel beaucoup de ses camarades d'infortune, étendus sur les champs de bataille, ne pouvaient même pas prétendre, attendant les corbeaux, les rats, les loups et les renards précédant les vers.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Margriet n'en sut rien. Elle était aussi dupe qu'inconsolable. Car au lendemain du départ du *Marinus*, une terrible tempête était accourue du fond de l'horizon, poussant devant elle des murs de vagues. Conscient du danger, le capitaine avait tenté de rebrousser chemin mais le mascaret de l'Yser lui avait été fatal. Le bateau s'était retrouvé coincé entre les vagues de la tempête et le pas du fleuve, pris comme dans un hachoir. Les quelques passants épouvantés qui assistaient à la scène avaient aperçu le bateau, jeté sans ancre au gré des flots déchaînés et démâté par la foudre, drossé vers le rivage, puis rejeté vers le large, enfin brusquement arrêté par son échouage sur un banc de sable. Agonisant, le *Marinus* y était resté quelques instants puis, dans un craquement effrayant qui était son dernier soupir, il s'était disloqué sous l'effet des forces contraires, entraînant dans la mort son malheureux équipage. On n'avait retrouvé aucun corps. L'affaire avait fait grand bruit. On racontait que jamais crabes et crevettes ne furent meilleurs et plus nombreux que cette année-là.

Margriet avait accueilli la nouvelle du naufrage dans la sidération, qui s'était vite transformée en déni. Si elle ne doutait pas que Lazare avait bien pris pied à bord du *Marinus*, elle ne pouvait concevoir qu'il fût au nombre des victimes. Elle se mit à croire à son retour. Margriet perdit dans l'aventure sa joie de vivre, son appétit, son tempérament, ses joues rouges et quelque peu des rondeurs qui lui donnaient l'air potelé et appétissant d'une saucisse de campagne. Bientôt, elle se transforma en un grand fantôme amaigri ; son sexe, jadis d'humeur primesautière, ne lui servait plus qu'à la miction ; sa bouche, faite pour les baisers et le rire, s'était figée en une moue triste ; son odeur, jadis fraîche et fleurie, délicatement musquée, était devenue aigrelette. Hantée par son idée fixe, elle escaladait quotidiennement les dunes, les yeux fixés sur la plage, à la recherche d'indices. Elle était persuadée qu'un jour ou l'autre, elle apercevrait un corps inanimé rejeté par les flots, comme elle était également sûre que ce corps serait celui de son Lazare. Ah, le gredin, comme elle avait souffert ! Elle aurait deux mots à lui

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

dire, à cette fripouille, ce petit inconséquent, ce va-nu-pieds qui lui avait promis l'amour éternel, ce gredin qui lui avait volé sa jeunesse ! Ses genoux fléchissaient en s'enfonçant dans le sable. Elle commencerait par lui balancer un sacré coup de pied dans le flanc. Ça le réveillerait autant que cela lui ferait du bien, tiens ! Il ne l'aurait pas volé. Ou alors non, le pauvre petit, comme elle avait tort de s'emporter, comme elle était excessive, il était parti pour elle, pour l'argent, il lui aurait été fidèle, il serait revenu et ils auraient été heureux. Elle s'arrêtait de marcher quelques instants, étendait les bras parallèlement à l'horizon, Dieu tout puissant ! Plutôt, il valait mieux qu'elle pense qu'il avait besoin d'aide, le couvrir de baisers, l'embrasser encore, juste derrière l'oreille, et le sentir frissonner comme avant ! On ne savait plus, finalement, on était loin ; la raison avait appareillé vers des cieux inconnus.

Il y avait eu un grand cri. Quelques minutes auparavant, Bart et Jeroen, qui allaient aux crevettes pour la marée basse, avaient croisé cette foldingue de Margriet. Dans la ville, certains plaisantins l'appelaient « Pince de Crabe » et ils s'étaient souvenus du bon mot à son passage. C'est vrai qu'elle faisait peur, avec son idée fixe, ses yeux bleus fonçant sous la force de sa folie, son front se fronçant puis se plissant et surtout ses manies de veuve éplorée. Les bonnes âmes avaient de la peine en la voyant mais Bart et Jeroen n'étaient pas du nombre. On se souvenait qu'elle avait été plus que jolie mais qu'elle n'avait jamais eu d'yeux que pour son Lazare, expédiant sa main en représailles à tout qui avaient tenté un peu rondement sa conquête ; on constatait à présent que sa lugubre transformation avait de quoi alimenter deux cents ans de blagues cruelles sur les revanches du destin et sur l'avenir de celles qui écartaient les jeunes gens tentés de goûter avant l'heure aux joies de l'amour avec une créature aussi resplendissante.

Au cri, Bart et Jeroen avaient tourné la tête. Ils avaient vu Pince de Crabe agenouillée à quelques pas du bout de l'estran, secouant une longue forme, que les deux hommes n'avaient pas tardé à identifier comme un corps

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

humain. Ils avaient cavalé sans se poser de questions. Margriet hurlait comme un goret qu'on égorge. Lazare, Lazare, Lazare est revenu ! Hystérique, elle faisait de grands bonds en tournant autour du corps. Il respire, dit Jeroen, il est vivant !

Il est vivant ! Lazare est vivant ! Et Margriet, éperdue de bonheur, hésitant entre ses deux extrêmes, de se ruer sur la forme gisante, de l'embrasser et l'insulter, de l'éteindre et le griffer. Une vraie furie qu'il fallut calmer. On imagine la stupeur des badauds croisant cet étrange équipage : Bart qui tenait le cheval au mors, cheval qui portait sur la croupe le corps inerte d'un naufragé, le lourd animal suivi par Jeroen, qui entravait Pince de Crabe. Laquelle répétait, les yeux ronds et l'air hagard, il est vivant, il est vivant ! Jeroen faisait attention à ne pas lui faire de mal, c'était la fille du pasteur, tout de même.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre VII : Vie et mort à Nieuport

À l'époque où cette histoire nous ramène, Nieuport n'était rien d'autre qu'un petit port fortifié sur l'Yser, à une demi-lieue de la mer, fier de son statut de ville mais qui en réalité, ressemblait à une bourgade misérable et puante. Véritable nid d'infections pour le dire crûment, les déchets de toutes sortes, y compris les parures des poissons pêchés, nimbaient de leurs effluves immondes des Flamands matraqués depuis deux siècles par les maniaques de l'Inquisition d'abord, par les excités de la Réforme et de la Contre-Réforme par la suite. On avait changé de maître quelquefois, essayé plus encore : pas mal de sang avait coulé sur les marches du perron de la ville et aux alentours, notamment en 1600, quand la plage avait vu s'affronter les insurgés néerlandais et les régiments espagnols (lesquels étaient étonnamment sortis défaits de l'inutile boucherie) ; bref, lassés des empoignades, les Nieuportois n'aspiraient qu'à une vie paisible, sans guerre, sans famine et sans épidémie.

Sur ce dernier point, la présence d'un médecin constituait une garantie essentielle, tant il est vrai que les médecins ont de tout temps formé une barrière infranchissable contre les maladies, grâce à leurs remèdes éprouvés et leurs méthodes de pointe comme l'usage de leurs lancettes, renforcés par une foi inébranlable dans les ressources de leur pratique. En l'affaire les vaillants Nieuportois pouvaient s'appuyer sur un des plus éminents représentants de la caste, puisqu'ils avaient la chance d'abriter dans leurs murs l'irremplaçable Julius Negraprikus, lequel maîtrisait les humeurs et le latin, et qui en réalité portait le patronyme de Julius Swarteprick. Ainsi que le déclarait le bon docteur : “Sans moi, les vivants mourraient plus vite et les morts auraient vécu moins longtemps”. Il adorait le répéter en latin, que jadis seul le curé et lui comprenaient ; les nombreux protestants, plus ou moins dissimulés durant le siècle précédent mais à présent tolérés, disaient le service en flamand et n'entravaient que pouic (puicus, aurait dit le docteur) au latin.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Le verbe rare, le sourcil broussailleux et le geste assuré, Swarteprick représentait Esculape sur l'assemblée des bouseux et des pêcheurs de crevettes, propageant son unique et incontestable bonne parole. Il portait un avis sur tout et ne professait qu'une seule méthode : la saignée. Il en usait et abusait avec tant de zèle que certains esprits rétifs à ses assertions savantes le considéraient avec justesse comme le principal pourvoyeur de la fosse commune.

On comptait parmi ces incrédules le sieur Augustin Léonce Ghislain Joseph Marie Cronfestu, lequel était apothicaire et goûtait assez peu que Swarteprick n'orientât pas plus souvent les malades vers sa boutique. À la suite d'un revers de fortune, causé disait-on par l'administration mal dosée d'un extrait de digitale pourpre sur le neveu d'un échevin qui lui avait fait la vie dure et le commerce impossible, Cronfestu avait dû quitter sa bonne ville de Mons pour venir se fixer à Nieuport, nul ne sut jamais pourquoi là plutôt qu'ailleurs. Il y avait installé quelques années auparavant une boutique flambant neuve, dans laquelle il n'avait pas tardé à décrépir, tant les affaires étaient rares. Cronfestu avait sans doute commis l'erreur de débarquer dans la bourgade en conquérant, maniant, en plus de la langue latine, un élégant français à la perfection.

Cette preuve d'élévation intellectuelle avait été insupportable à Swarteprick, qui usait depuis lors de tout son entregent pour le discréditer. Bref, pour le dire en peu de mots, les deux hommes se détestaient et là où ils vont d'ordinaire de conserve vers la fortune, le carabin et l'herboriste s'en éloignaient, chacun boitant de son côté.

Cependant, il valait mieux à l'infortuné malade tomber sur Cronfestu plutôt que sur Swarteprick : dans le premier cas, le remède imbuvable ou l'intrusif clystère, mais parfois utile ; dans le second, la mortelle saignée.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Dans le cas qui nous occupe, on peut raisonnablement écrire que Jeroen et Bart avaient été bien inspirés de trouver Cronfestu sur leur route, tandis qu'ils cheminaient de la plage à la ville, longeant l'Yser. Encombrés par leur humain fardeau, accompagnés par Margriet, qui hurlait toujours : Lazare est vivant, Lazare est revenu ! comme un goret qu'on égorge, ils furent hélés par l'apothicaire qui entendait assez le flamand pour s'interroger sur ce retour. Il n'avait qu'à peine connu Lazare mais il avait tout de suite conçu que Margriet était en pleine confusion. Il ne s'agissait pas de son bonhomme : celui-ci qu'on lui apportait était un jeune homme aux cheveux noirs, alors que Lazare était roux. De plus, dans les quelques râles qui s'échappaient de sa poitrine, il avait reconnu l'inflexion vocale des gens de langue latine, un Français peut-être, plus probablement un Italien ou un Espagnol, ou alors un Provençal ou un Occitan.

Comme Cronfestu voulait opérer dans le calme et la rapidité, il pria les deux hommes de déposer les deux malades dans son arrière-boutique. Ce qui fut fait sur le champ, avant que les deux hommes ne se retirent, les poches lestées de quelques piécettes destinées à acheter leur silence. L'apothicaire fit boire à la jeune femme une puissante décoction somnifère, à base de graines de pavot, de coquelicot, de tilleul, de mélisse et de mélasse. Puis la fit raccompagner chez elle. Là, Margriet sombra aussitôt dans un sommeil profond, dont elle n'émergea véritablement que le lendemain, toujours aussi délirante.

Quant au mystérieux naufragé, il était assez mal en point. Installez-le dans un bon lit, dit Cronfestu à sa servante, c'est tout ce dont il a besoin. À son réveil, donnez-lui du bouillon et si possible, quelque aliment solide, nous verrons alors ce qu'il convient de faire.

À ce régime, deux jours plus tard, Lazare était ressuscité. Hélas pour lui, Jeroen et Bart avaient un peu trop fêté la générosité de Cronfestu. Sitôt leur silence acheté, les deux bonshommes étaient entrés dans l'estaminet où ils

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

avaient leurs habitudes, “*In de soete inval*” à l'enseigne éloquente d'un client qui choit dans un tonneau, non loin de la grande halle qui faisait la fierté de la bourgade. À la quinzième chopine, tout Nieuport était au courant de l'existence d'un mystérieux naufragé dans la boutique de Cronfestu.

Ceci ne tarda pas à arriver aux oreilles de Swarteprick. Outragé, le bon médecin fit le siège du gouverneur, fit valoir ses droits et obtint la responsabilité de s'occuper du naufragé. Et l'on manda la maréchaussée pour faire diligence.

Lazare était installé dans son lit à manger un plat de fèves lorsque les sergents de ville vinrent frapper à la porte pour l'emmener de vive force auprès de Swarteprick. Pris en faute, Cronfestu ne put s'y opposer et vit partir son jeune patient vers la mort dans un soupir résigné. Puis il se ravisa et prit la direction de la maison du pasteur.

- Il faut que je vous entretienne d'un sujet important, c'est à propos de Margriet et de Lazare, dit-il dans un flamand hésitant. Et Cronfestu de déballer toute l'histoire au pasteur. Le malheureux père, confronté depuis une éternité à la mélancolie de sa fille chérie, vit tout de suite le rapport qu'il pouvait tirer de l'affaire. Les deux hommes s'entendirent : Lazare était bien Lazare et, si quelqu'un venait à en douter, on lui bonimenterait que le changement de couleur de cheveux était dû à l'effroi consécutif au naufrage, et pareillement, l'amnésie dont il souffrait. Bon sang, il fallait que le jeune homme vive pour que Margriet revive ! Et c'est ainsi que deux heures plus tard, le pasteur, accompagné de sa fille Margriet, se présenta au domicile de Swarteprick. Lequel était déjà en train, tel un vampire assoiffé, de ponctionner une dose généreuse de fluide vital à son patient évanoui.

Tout à son affaire, le carabin fit à peine attention à ses deux visiteurs. Il leur tournait le dos et s'affairait à taillader une autre veine de l'avant-bras de son malade. Swarteprick était d'exécrable humeur car son patient semblait prendre un malin plaisir à contrecarrer la marche de la médecine : sa lancette s'enfonçait sans succès dans la chair molle, roulant sur les

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

vaisseaux sanguins sans parvenir à en entailler le moindre d'importance. “Cessez donc de bouger !” maugréait-il à Lazare, qui n'y entendait rien.

Finalement, lassé de ses échecs, Swarteprick enfonça franchement son instrument dans le pli du coude de Lazare. Réveillé par la douleur, celui-ci ne put réprimer un faible cri. Cri fatal, hélas, car il provoqua un grand émoi dans le petit cabinet ! En effet, dès qu'elle eut ouï le cri de son bien-aimé, le sang de Margriet, lui, ne fit rien d'autre qu'un tour. La jeune femme, pourtant affaiblie par les épreuves, bondit sur le médecin telle la vérole sur le bas-clergé flamand. Elle voulait sans doute l'étrangler mais cela ne fut pas nécessaire : dans un grand fracas, le médecin fut entraîné dans la chute, sa tête heurta le petit coin du meuble sur lequel il avait posé ses instruments et Swarteprick resta inerte, râlant à peine.

Arrivé sur les lieux une heure plus tard, Cronfestu ne put que constater qu'il n'y avait plus rien à faire. Swarteprick était entré en agonie, comme en témoignait le filet de sang qui s'écoulait de son oreille gauche. La tempe était enfoncée, il fallait se résoudre à lui prodiguer les derniers réconforts de la religion. Ainsi mourut Swarteprick, muni des sacrements : dans un coin de la pièce, un pasteur agenouillé marmottait des prières inaudibles, surplombé d'un apothicaire hilare ; dans le lit, Margriet tenait son cher Lazare enlacé. Elle lui répétait avec tendresse que rien ne pouvait plus lui arriver. Elle était là, comme toujours, et elle le protégerait. Lazare s'accrochait aux bras de son sauveur comme quelques jours plus tôt il s'était accroché à sa planche de salut. Il serait toujours temps, quelques jours plus tard, de commencer à s'interroger sur qui il était et par quelle incroyable fortune le sort s'apprêtait à le mettre à la place de Swarteprick.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre VIII : La fête de la crevette n'aura pas lieu

– Cet accident n'aurait pu arriver à un pire moment : les bruits courent que l'épidémie de peste remonte vers nos contrées. Ce médecin était la meilleure garantie pour prémunir mes concitoyens de ses effets terrifiants. On dit qu'un seul malade peut en contaminer dix autres par la simple action du regard. Et en ces temps, je vois mal comment nous pourrions inciter un autre médecin à prendre la charge de Negraprikus ! »

Ayant dit ces mots, le *burgmeester* se retourna vers Cronfestu l'apothicaire et le pasteur, leur demandant s'ils avaient la moindre idée de ce qu'il convenait de faire.

« J'ai une solution, effectivement, dit Cronfestu, avec la roublardise du marchand de remèdes qui sait combien la conviction de guérir est la meilleure médication. Un de mes parents éloignés est venu me rendre visite. Il a fait des études de médecine et il s'appelle Lazare. Il aurait pu faire l'affaire. Malheureusement, je l'ai retrouvé dans un état tel que je me suis vu obligé de recourir aux services de feu notre estimé médecin. Je l'attendais par bateau et Margriet l'a retrouvé sur la plage, inanimé. Votre pauvre fille, dit-il en se retournant vers le pasteur, l'a pris pour son amour disparu ! Bref, je ne sais pas ce qui est advenu à mon petit cousin. A-t-il été attaqué ? J'en suis aux conjectures, car figurez-vous qu'il a perdu la mémoire ! Je suis vraiment très inquiet. Et c'est en le soignant que Negraprikus a fait son malaise fatal ! A-t-il été malade ? J'ai comme vous entendu parler de la propagation du fléau et je ne suis pas sûr qu'il ne soit vecteur de la peste. Ceci pourrait expliquer son amnésie et ce terrible drame, car on dit qu'un regard porté par un malade sur un personne saine peut occasionner une perte de connaissance. Peut-être sont-ce les vapeurs qu'il exhale qui ont occasionné la chute dont est mort Negraprikus ? J'ai donc jugé prudent de le mettre à l'écart en vous faisant appeler. Et je recommande pour lui une

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

stricte quarantaine, chez moi. S'il est encore vivant dans cinq jours, nous pourrons lui demander son secours en cas d'épidémie avérée. »

Le *burgmeester* se tourna vers le pasteur, qui ne put lui offrir qu'un regard navré. Poussant son avantage, Cronfestu reprit sa harangue :

« Je ne sais pas si je peux, monsieur le *burgmeester*, mais je me vois obligé, en qualité de premier apothicaire de Sa Majesté l'Archiduc – charge que j'exerçai durant de longues années en son château de Mariemont –, de vous recommander la plus extrême prudence. Il faut avant toute chose faire appel aux candidatures auprès de la faculté de médecine de Louvain et, dans l'intervalle, interdire l'accès à la ville à tous les impétrants. La possibilité de voir l'épidémie se propager dans une ville privée de médecin aurait des conséquences effroyables sur le devenir de vos concitoyens. Vous serez jugé par eux sur votre capacité à les en prémunir et donc, dans votre intérêt le plus évident, nulle âme ne doit rentrer ou sortir de la ville, sous peine de mort !

- C'est de la folie, rétorqua l'édile. Dans une semaine, c'est la *Garnaalfeest*. Tous les maîtres-cuisiniers sont attendus ici pour juger de la meilleure croquette aux crevettes des environs, de Boulogne à Zierikzee. Sans compter les femmes qui ont passé l'hiver à coudre les costumes de leurs hommes pour le cortège des fruits de mer ! Vous rendez-vous compte de que ce l'annulation d'une telle festivité suppose comme conséquence ? C'est toute la prospérité de la cité qui s'en trouvera ébranlée !

- Ne vaut-il pas mieux être privé de ces délicieuses croquettes durant un an plutôt que de voir périr le tiers ou le quart de la population ? Il ne s'agit que d'un report ! Savez-vous qu'à Marseille, d'où l'épidémie est partie, on n'avait plus le temps de brûler les morts ? Pensez-vous qu'ils avaient le temps de se préoccuper de leur bouillabaisse ? Allons, monsieur le *burgmeester*, vous êtes un homme réputé pour sa sagesse et son courage, prenez vos responsabilités ! Agissez ! »

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Convaincu par les arguments et la flatterie de l'apothicaire, le *burgmeester* fit prestement les choses. On enterra Negraprikus en petit comité; on fit afficher en ville et sur l'extérieur des portes des placards à destination des Nieuportois et des éventuels arrivants; le crieur public fut enjoint de prévenir la population que toute entrée ou sortie de la ville était interdite sur le champ et était passible de pendaison ou de mousquetade; enfin on plaça, à tous les postes de garde et sur les remparts, des garde-ville chargé de tirer à vue sur toute personne qui tenterait, par la force ou par la ruse, de s'introduire dans la cité.

Dix jours étaient passés lorsqu'un incident fâcheux vint conforter le bourgmestre que la décision qu'il avait prise était la bonne, alors que ses concitoyens commençaient à gronder quant à ces précautions jugées excessives. Un matin, il vit surgir dans l'hôtel de ville le sergent en charge du guet. Celui-ci l'informa qu'une personne avait tenté de rejoindre la ville et que, nonobstant les sommations, il n'avait pas obtempéré. Par conséquent, il avait fallu tirer. La victime était tombée d'un coup de mousquet et se trouvait au-devant de la porte principale, dans un état qui requérait visiblement des soins urgents.

« Qu'on fasse mander l'apothicaire et son petit cousin. Qu'ils aillent soigner cet imbécile ! Ils sauront quoi faire. En attendant, pas un mot sur ce qui est arrivé ! »

Lorsque l'ordre d'aller soigner le malade parvint à Cronfestu, cela lui fit l'effet d'un poignard en plein ventre. D'un naturel impressionnable, il s'était lui-même convaincu du danger que la communauté nieuportoise courait et, depuis qu'il en avait parlé au *burgmeester*, il reniflait partout les miasmes de la terrible maladie. Il avait effectivement cloîtré Lazare durant dix jours, aux bons soins de Margriet qui s'en était trouvée ravie. Elle avait accepté de passer les jours de quarantaine avec le malade, au péril de sa vie mais au profit de son cœur : elle le veillait, le nourrissait et, sans vergogne, avait

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

abusé dès qu'elle le pouvait du moindre des signes de sa vigueur. Ahuri dans un premier temps, Lazare s'était rallié au pragmatisme et s'était contenté de se laisser faire.

Margriet revivait ! Elle bouffait comme quatre et baisait comme une enragée. Comme on se réveille apaisé de sortir d'un mauvais rêve, elle avait tourné le dos à la mélancolie délirante sitôt qu'elle s'était plantée sur le sexe érigé du supposé malade. Cet homme lui plaisait. Qu'il s'appelât Lazare ou Martin, peu lui chalait. Il le lui fallait et c'était tout : Dieu et toutes ses créatures n'y pourraient rien changer. Même son père capitulerait.

Elle s'empalait sur son amant comme une furie, parce qu'elle y prenait plaisir mais également pour provoquer l'irrémédiable, qui ne pourrait conduire qu'au mariage… Mentir ? Dissimuler ? Cela n'était pas nécessaire : elle disait tout à Lazare, qui n'y comprenait rien et découvrait avec son succube les délices de la fantaisie sexuelle, dans une symphonie d'aveux en flamand. « Vas-y, plus fort ! Baise-moi, fais-moi un enfant ! Je te veux jusqu'à la fin de mes jours. Oui, c'est délicieux ! J'aimerais que tu me manges ! Je veux te sentir bander ! Baise-moi, fais-moi un enfant, tu dois m'épouser ! ». (Et pendant ce temps, Lazare, enhardi par les exhortations de sa partenaire, dont il ne comprenait pas les mots mais devinait le sens, bourriquait de plus belle…)

Ces deux âmes pures étaient en train d'expérimenter les mille avantages de la posture inspirée dit-on par la femelle du lévrier lorsque Cronfestu frappa à leur porte et entra sans désemparer dans la pièce. Margriet était aux anges, Lazare un peu moins. Il n'opposa aucune résistance verbale lorsque Cronfestu lui intima l'ordre de le suivre "toutes affaires cessantes". Tout de go, il descendit de sa belle en aplatissant sa chemise sur l'étendard de sa virilité et interrogea le visiteur sur la raison de son intempestive irruption.

Cronfestu lui brossa un rapide point de la situation. Elle était grave. Ils n'avaient pas de salut hors d'obéir aux ordres du magistrat. Les deux hommes se caparaçonnèrent dans un costume improbable. Habillés d'une

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

longue cape de feutre sombre abondamment aspergée de vinaigre et surmontée d'une capuche qui leur revenait aux yeux, le nez couvert par une sorte de long bec de carton blanchi que l'apothicaire avait truffé de plantes médicinales, ils ressemblaient maintenant à un couple de cigognes noires, l'élégance en moins.

Pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, Lazare ne craignait pas la maladie et voyait ces simagrées comme un luxe inutile. Cependant, il obtempéra aux injonctions de l'apothicaire car le costume lui assurait de ne pas dévoiler son visage. En effet, le jeune homme était hanté par une peur sourde, celle d'être reconnu. Il ne se souvenait de rien et vivait dans l'angoisse, convaincu d'avoir été victime d'un attentat et redoutait d'être poursuivi par un meurtrier qu'il ne pourrait pas identifier. À choisir, il serait resté pour l'éternité sous l'étreinte passionnée de sa bienfaitrice. Mais tel Ulysse abandonnant l'immortalité pour son devoir, il avait quitté sa Calypso en lui faisant de grands signes de la main, accompagnant la promesse faite en français d'être de retour dans les plus brefs délais et de reprendre leur conversation gestuelle là où ils l'avaient laissée. C'est ainsi qu'il crut deviner le sens du mot *terug*, qui s'ajouta à la traduction de *nog,* qui devait vouloir dire encore. Lazare pensa in petto qu'à ce rythme, il comprendrait le flamand dans un mois ou deux… ce en quoi il ne se fourvoyait pas, mais n'anticipons pas les péripéties qui l'attendent ; là, nous suivons les deux cigognes quittant Nieuport par la porte principale sise au sud-ouest de la ville.

À deux pas était une petite masure en planches dans lequel le blessé gisait. Son odeur était infecte ; il ne bougeait presque plus. Les deux hommes l'examinèrent. La blessure faite par le mousquet l'avait fait abondamment saigner à l'épaule. Son pourpoint était maculé de sang mais, visiblement, aucune partie vitale n'avait été touchée.

« Ce n'est rien du tout, dit Cronfestu en français. Il faut le panser et dans deux jours, il n'y paraîtra plus. »

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Toutefois Lazare, qui s'était penché attentivement sur la victime, rectifia le diagnostic : « Cet homme est en train de mourir, sortons d'ici sans délai ! »

Et il entraîna brusquement Cronfestu au dehors. « Je ne vous préjugeais pas aussi impressionnable, dit ce dernier. Ce n'est qu'un coup d'escopette…

- N'avez-vous pas remarqué certains détails troublants ? Ce teint noirâtre, cette odeur fétide, ces tremblements irrépressibles ? Cet homme baigne dans une flaque de vomissure. Il porte un bubon à l'aisselle gauche. Il présente tous les signes de la peste !

- Comment cela ? fit Cronfestu, mais dans ce cas, vous êtes véritablement médecin !

- Je l'ignore, fit Lazare, mais je puis vous certifier que cet homme est malade de la peste et que d'ici une heure ou même moins, il sera passé de vie à trépas ! »

Une heure plus tard, de fait, le gisant n'était plus de ce bas monde. Cronfestu et Lazare, restés à proximité, l'avaient entendu râler quelques minutes puis cela s'était arrêté brusquement.

« Vous aviez raison, dit Cronfestu, c'est la peste ! Tudieu ! Ne restons pas ici. »

Les deux hommes frappèrent à la porte ouest de la cité. On leur ouvrit. Ce furent les deux dernières personnes qui pénétrèrent dans la ville en cette fin d'année 1720. Le soir même, après qu'il eut pris le temps de se laver précautionneusement, surtout les mains, qui avaient touché le pestiféré, et de s'exposer à de savantes fumigations et de changer ses habits, Cronfestu fit parvenir une lettre au *burgmeester*. Plus que jamais, personne ne devait entrer en ville.

Les habitants de Nieuport vivraient désormais confinés.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre IX : Sans mémoire mais non sans présent

Qui sommes-nous, cependant, pour nous imaginer avoir le temps nécessaire à la réflexion ? En ce sens, les philosophes furent-ils jamais rien d'autre que de vaniteux jean-foutre ? Les choses vont toujours trop vite : seuls les plus riches croient bénéficier du privilège de décider du cours de leur vie. Quant aux autres, ils font ce qu'ils peuvent avec les cartes que le sort injuste et malicieux leur réserve, tentant autant que possible d'améliorer leur ordinaire en dissimulant aux autres comme à eux-mêmes la tragique réalité de leur incapacité ou de leur imposture.

Sans mémoire, la vie est plus encore une ineffable méprise. C'est du moins ce qu'opinait Lazare, qui n'avait trouvé que cette hypothèse pour s'accommoder de ce que la fortune lui avait réservé. Sorti du néant à l'âge adulte, il avait composé avec ce qu'on lui avait mis en main : une femme, un foyer et une charge de médecin.

Il n'avait pas eu le choix et cela n'avait pas été facile. Dans les premiers mois, quand il croyait encore, il avait pris ce qui lui arrivait pour une épreuve divine; puis, à bien considérer les choses, il en était arrivé à penser qu'il valait mieux que Dieu n'existât point, plutôt que tolérer sa cruauté et son insensibilité face aux drames qu'Il provoquait et qui accablaient Ses innocentes créatures; opinion blasphématoire qui trahissait son manque de formation religieuse et qui était d'ailleurs, lui avait dit le curé, sans doute inspirée par le Créateur lui-même. La réponse du ratichon sophiste n'avait pas satisfait Lazare, qui s'était depuis désintéressé de la question (car il sentait dans son for intérieur que l'examen des desseins du Seigneur provoquerait plus facilement sa révolte que sa soumission, ce qui était dangereux pour sa vie); ce pas sauté, il avait définitivement franchi le palier qui sépare la religion de la philosophie et s'était accommodé de son destin en

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

s'efforçant de vivre le mieux possible selon ce qui lui semblait juste et beau de faire.

Mais que faire ? Au début, il s'était imaginé dans la peau d'un animal exotique. Il se disait que l'honneur lui aurait commandé d'avoir la fierté des singes, qui nous montrent leur cul quand nous allons les admirer au passage d'un montreur. Cependant Lazare n'avait pas cette grandeur dans l'action et il n'était pas de tempérament mélancolique. Prisonnier de l'oubli, il était maintenant affranchi de son passé. Il ne s'agissait en somme que d'accepter son destin et d'aimer son cauchemar. De fait, très vite, il avait repris pied, même si son amnésie le tourmentait encore de temps à autre, le plongeant dans une angoisse qu'il taisait à son entourage, Cronfestu parfois mis à part.

On frappait à sa porte, les malades se succédaient, les affaires allaient bon train. Lazare les soignait sans distinction, selon ce que lui avait enseigné son ami apothicaire, en prenant bien soin de privilégier l'écoute. Lazare étant naturellement doué pour l'apprentissage, la barrière de la langue n'avait pas été longtemps un problème. Il adorait les grasseyements rugueux de ses clients et, bientôt, il avait maîtrisé leur idiome et était capable de distinguer, à l'accent, qui dans ses malades venait de la rive droite ou gauche de l'Yser.

Pour ses concitoyens, l'épidémie de peste n'avait été qu'un épisode vite effacé. Grâce à la prudence de Cronfestu, la maladie s'était arrêtée à la porte du petit port. Personne n'était entré dans les murs durant plus de trois mois et aucun cas n'avait été détecté dans la ville. En somme, on avait vu mourir les gens de loin, dans le petit dispensaire qui avait été installé dans la maison située près de la porte principale. Chacun l'appelait le lazaret, non en raison de l'adoption du mot français, mais bien parce que seul Lazare y avait officié.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Cinq hommes avaient été désignés à son service : deux condamnés de droit commun, encroués pour des peccadilles, deux indigents et un vagabond. Lazare les avait découverts au premier matin du confinement, morts de peur. Les avait-il pris en pitié par grandeur d'âme ou parce qu'il n'aurait de toute façon pas eu le courage d'endosser la responsabilité de leur mort ? Nul le sait, mais le brave homme n'avait pas voulu exposer ses commettants aux effets de la contagion. Il les avait affectés à des opérations périphériques : préparations diverses, entretien du potager, livraison de fournitures, creusement des fosses. Pour le reste, ils étaient barricadés dans une petite maison du faubourg, non loin du lazaret. Personne d'autre que lui n'avait plus approché un malade.

Lazare prodigua des soins gratuits à une quinzaine de personnes. Sans trop de succès, hélas. Les choses allaient généralement vite : en quelques heures, l'affaire était close et le mort enterré. Dans l'intervalle : consolation du malade, soins sommaires n'empêchant pas une rapide agonie, mort, désespoir, sentiment de colère et d'impuissance, questionnement métaphysique, sortie du temps ; enfin Lazare sort de sa prostration, il prépare un grand linceul de toile écrue, traîne péniblement le cadavre dans le jardin du lazaret, bascule le corps dans la fosse, le recouvre de chaux vive et de terre, puis il se rend au bord de la mer ; là, nu comme au premier jour, il prend un bain comme on est baptisé ou qu'on se lave de ses péchés.

En ces moments terribles, il y pensait, à cette foi qu'il n'avait plus mais qui revenait le chatouiller. Dieu tout puissant, quel péché dois-je expier pour endurer une telle épreuve ? Qu'ai-je commis de si terrible ? Et ces hommes et ces femmes que Vous m'envoyez mourants, se pressant déjà aux portes de Votre royaume, qu'ont-ils fait pour mériter un tel sort ? Pourquoi les faire mourir de la sorte, seuls, abandonnés, loin du réconfort et de la religion ? Pourquoi ne suis-je pas frappé à mon tour ? Seigneur, donnez-moi la force !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Mais même dans les plus profonds moments de son désespoir, même lorsqu'il sortait dans la nuit noire et qu'il vociférait comme un damné, même lorsqu'il crachait sa haine et son incompréhension aux étoiles scintillantes, même lorsque brisé, il tombait à genoux, les bras en croix et les joues baignées de larmes, même lorsqu'il était redevenu un petit enfant effaré par la révélation de l'absurdité de notre condition, même lorsqu'il n'était plus rien qu'une bête fourbue, même lorsqu'il était le cerf résigné face au regard du loup, même lorsque, même lorsque, même lorsque, Lazare n'obtint jamais la moindre réponse.

Toutefois, si le Seigneur ne l'avait pas entendu, comment expliquer ce fait surprenant : l'un de ses malades avait bien guéri ! C'était le dernier qui lui était arrivé, dans le courant de février 1721. Un homme patibulaire, parlant le français, qui sitôt remis sur pied, avait tiré sa révérence sans plus jamais réapparaître. L'homme lui avait laissé, en guise de cadeau d'adieu, un curieux petit médaillon de bronze, une sorte d'obole, que Lazare avait fait monter en médaillon et qui ne le quittait plus. Cette guérison fut aussitôt sue, le joaillier étant bavard, et contribua, en mai 1721, lorsqu'il fut bien acquis que l'épisode de la peste était clos, à ce que Lazare fut reçu en héros dans la cité et proposé par Cronfestu comme médecin. Personne ne discuta le fait que le poste jadis occupé par cette baderne de Swarteprick lui revenait de droit.

Disons-le franchement, cette promotion arrangeait l'apothicaire. En peu de temps, il avait fait fortune, à la façon des marchands d'armes par temps de guerre. Ses affaires précédemment moroses lui avaient valu de constituer des stocks de remède quasiment inépuisables, qui s'étaient avérés indispensables lorsque l'épidémie avait effleuré la cité marine de son haleine fétide. Dès les premiers jours du danger, il avait convaincu le *burgmeester* de faire procéder à des fumigations publiques. Dans les étuves de Nieuport, qui se trouvaient non loin de la halle aux marchands, les habitants s'étaient succédé par paquets de vingt. Quel que soit leur âge ou leur condition, bien

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

qu'on veillât à ce que les convenances fussent respectées, chacun se devait de se dénuder, de se baigner, de se laver et de passer dans une pièce annexe. Là, un énorme chaudron avait été installé, dans lequel cuisaient de savantes décoctions, dont les effets étaient censés prémunir les habitants de la contagion. Cronfestu y fourrait tout ce qui lui passait sous la main, y compris certaines herbes ramenées des Indes. C'étaient des sommités florales dont on lui avait vanté les vertus vulnéraires et somnifères. Les tisanes répandaient une odeur délicieuse, mais leurs effets étaient aussi stupéfiants qu'incontrôlés. On narre qu'il y eut des dérapages cocasses – tel l'épisode où la femme du *burgmeester*, les yeux rougis par l'effet des fumigations, s'était égarée dans les couloirs de la halle, poursuivie par son important et bedonnant époux, et avait surgi nue et hilare devant un groupe de marins de la plus basse extraction. (Cependant, notre propos n'était pas de faire l'apologie des différentes formes de l'ivresse et de dénoncer ses désastreux effets sur les bonnes mœurs, nous nous bornerons pudiquement à clore ce chapitre et à refermer cette parenthèse.)

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre X : La cerise et la myrtille

À quoi passons-nous notre temps, tout de même ? Chacun voit midi à sa porte : les rois ont leurs préoccupations de roi, les courtisans leurs préoccupations de courtisan, les philosophes celles du philosophe ; Icare accomplit son destin, pendant ce temps, les laboureurs labourent et la machine ronde poursuit sa course au milieu des étoiles. Nous ne sommes en somme que des fluides éphémères, tels que jaillis de La Fontaine. Ce qui fait qu'à l'instant précis où tu lis ces quelques lignes qui ne t'apprennent rien, cher lecteur, quelqu'un est probablement en train de manigancer ta perte, d'ourdir une sournoise machination, d'espérer ta mort.

Divertis-toi ! Si par bonheur, tu avais eu la sagesse de te tenir éloigné de la marche du monde, des affaires humaines et du cortège des malfaisants, sache que la cerise qui fit ton déjeuner et dont tu as avalé le noyau par inadvertance poursuit à l'heure actuelle sa course fatale dans tes boyaux fétides; elle a franchi le détroit du gosier, plongé vers l'estomac, surnagé dans la bile avant de s'engouffrer dans l'étroit passage qui marque le début des intestins, là, elle va résister aux assauts répétés des acides puis, décapée, elle ira se perdre dans le cul-de-sac de l'appendice; quelques jours d'immobilité et ce serait l'infection. Tu es sous la menace d'une péritonite aiguë, tu fais des plans sur la comète et tu t'imagines pirate !

Croque un bonbon, la carie guette ! Tu ne vaux guère mieux que Lazare, à la vérité. Lazare ? C'est un bon exemple : ce foutriquet passe sa vie à philosopher – enfin c'est de cette manière qu'il justifie sa tendance à pontifier. Il essorille autant qu'il captive son entourage par ses réflexions désabusées, soulignant sans cesse la vanité de toutes nos entreprises. Il croit sans doute que cela lui donne de l'assurance ? Eh bien voici la cerise, voici les malfaisants : Marius Veyrand est à ses trousses, sur le point de le localiser, et ceci fait, il va le livrer à Ninon-la-Mort !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Et pendant ce temps, Lazare, médecin des corps et des âmes, un brin fatigué des bras de Dame Margriet, sert son premier carpe diem à Flora, la femme de Dikke Bart, le *burgmeester* de Nieuport, qu'on ne présente plus et qui gonflé par son importance aurait tendance à négliger quelque peu son devoir conjugal. Sujette aux migraines, Cronfestu la dit désœuvrée, Flora, délaissée et déprimée ; l'oreille de Lazare se tend. Cronfestu dit aussi qu'elle professe une inclination pour les accents étrangers – de quoi faire bisquer son mari, qui tient sa popularité de la méfiance qu'il professe envers tout ce qui ne parle pas son flamand ; la pupille de Lazare s'écarquille. Moi-même, dit Cronfestu avec trois points de suspension, moi-même si j'avais voulu mais je n'ai plus vingt ans et mes goûts me portent vers d'autres aventures. À l'ouïe de cette confidence, l'anus de Lazare se contracte mais la double information est cruciale : si c'est vrai, la triste couille molle se rangera dans la longue cohorte des cocus et Cronfestu ne sera jamais un rival.

Et le médecin de s'empresser auprès de la belle languide. Chaque semaine, Flora consulte. D'abord chez Lazare, mais les céphalées sont telles que la présence du carabin est requise à domicile. Et ce jour de conseil, Bart à peine parti vers ses fonctions avec l'air d'importance et de puissance qu'il prend volontiers en cette occasion, la citadelle ouvre les portes au conquérant choisi. Voilà la belle qui s'affale sous le dernier sous-entendu, qui déplie la nuque à son premier baiser, qui fait semblant d'être patiente et maudit son vertugadin.
Ces deux-là sont murs pour une longue et délicieuse liaison adultère. Mais quittons ce petit cabinet à l'air iodé, laissons nos deux amants profiter quelques temps des délices de l'amour : de grands changements s'annoncent à la cour de France.

Nous sommes asteure en 1723. C'est la fin du temps béni de la Régence, cet interrègne heureux, presque paisible, où les principales préoccupations des

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

puissants tenaient à la douceur du drap de lit et aux règles du jacquet. Louis XV monte officiellement sur le trône…

Bien sûr, dans la sinistre galerie des rois de France, on ne fera jamais pire que Louis XIV, ce tyran mégalomane, cette boursouflure à l'ego démesuré, cet infâme névrosé – oui, celui-là est de très loin le pire et le moindre de ses jours de règne justifie à lui seul cent ans de révolution populaire, mais le Capet quinzième de son prénom passé de Clovis à Louis ne sera pas mal non plus – on peut même affirmer qu'il va tenir la dragée haute aux plus fieffés fécalomes de ses pairs, le roi si mal dit le Bien Aimé. Ce n'est pas qu'il ne soit pas sympathique, notez-bien, on nous le décrit éduqué, jouisseur, aimant la fesse ronde et le cotillon plat, mais n'est pas Diderot qui veut. L'astre de Versailles n'étincelle pas autant que le soleil de Langres. Vous m'objecterez que c'est un peu normal : les souris blanches ne font pas de vieux os dans un nid de vipères… alors s'il n'y a pas de raisons que les puissants soient meilleurs que nous, ils ont en revanche beaucoup plus d'excuses d'être sournois, hypocrites, maniaques, arrogants et pingres. Et c'est peut-être pour ça que notre jeune souverain est un obsédé du complot, un tisseur de toiles, un Louis XI à la puissance triple. Contrôler, fabriquer, répandre l'information, voilà la grande affaire du Versaillais en chef. Louis XV est un potentat moderne, un précurseur : sa première préoccupation va consister à mettre sur pied un réseau d'espions et d'indicateurs dans toutes les cours et les villes d'Europe.

« Ah, tu es mon pirate, Lazare ! Tu as pris mon cœur et mon corps ! À l'abordage ! À l'assaut ! Viens me polir la myrtille ! »

L'homme éclate de rire à cette tirade commencée mezzo voce et terminée crescendo. Il est toute la jeunesse du monde. Molto vivace, il escalade le lit, nu comme au premier jour, se tortille vers son amante qui l'accueille dans un gloussement de plaisir annoncé. Andante maestoso, il plonge sa tête vers le nombril de la belle, qu'il couvre de baisers affamés ; une main obéissante a plongé vers l'entrejambe, à la découverte aveugle de son mont de Vénus

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

mais sa progression est entravée car la femme vient d'agripper son membre, qu'elle serre à la folie. Délices ! c'est comme un coup de fouet ! Oh, si c'est comme ça, il lui offre volontiers la plénitude majestueuse de son érection mais de l'autre main, il s'arroge le droit de lui saisir ce sein, qu'il lèche avec délectation. Il voit le ventre qui palpite, qui se soulève. Démesure, frénésie ! Se parfumant de leurs muqueuses, les deux amants s'enroulent dans une danse de serpents. Caresse des peaux, des étoffes soyeuses, rires dans la nuque (on prendrait bien leur place, passons).
Soudain, à la faveur d'une roulade sur le côté, la femme passe une jambe sur le torse de son partenaire, appose les mains au thorax et d'un coup, s'assied sur lui, offrant au regard enfiévré de son partenaire le merveilleux spectacle de son ventre tendu vers le plafond du baldaquin… Il me semble qu'un œil invisible les observe. Qui est-ce ? Dikke Bart, le mari trompé ? Margriet, la femme bafouée ? Que non pas ! C'est une image : pour l'instant, ils sont seuls et rien ne vient troubler la séance de leurs voluptés.

Toutefois, exactement au même moment, à la seconde près, Marius Veyrand met le point final au premier des rapports qu'il enverra à Sa Majesté, le tout-puissant roi de France par la grâce de Dieu.

Ces documents sont maintenant publics et disponibles aux Archives nationales. Une copie, que j'ai consultée, se trouve même égarée parmi les trésors innombrables de la Très Grande Bibliothèque de France. On peut y aller pour l'architecture mais en ce qui concerne les documents relatifs à Veyrand, on sera déçu : c'est un piètre littérateur à l'orthographe incertaine et à la grammaire cahotante. Vous ne trouverez dans sa prose rien d'autre que des banalités dessinées à l'arabesque, de mesquines élégances, de tristes justifications de l'espionnage… Nous résumons : Sire, vos anciens sujets réformés forment à Amsterdam et à La Haye une petite communauté autonome et prospère / en lien avec toute la diaspora protestante, ils intriguent en permanence contre l'intérêt du Royaume / voici des noms (suit une liste) / je manque de moyens, Sire !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Marius Veyrand s'est appliqué au rapport. Les nouvelles responsabilités qu'il a obtenues lui donnent une chance inespérée de se refaire. Il était temps. C'est peu dire que les choses n'ont pas tourné rond depuis quelques temps. D'abord, l'enlèvement de l'enfant de Ninon a été un fiasco. Le marmouset a disparu avec cet imbécile de Norbert et cet incapable de Jean-Baptiste, ils se sont probablement noyés tous les trois et, avec eux, la possibilité de faire chanter Ninon a pris l'eau. Adieu fortune, adieu la carte du trésor des Frères de la Flibuste, la belle est disparue elle aussi, en allée sur les flots gris de la mer du Nord ; personne apparemment n'entend plus parler d'elle. Pour ne rien arranger, le bateau de Veyrand, son *Impénitente*, un magnifique brick taillé pour la course, a été arraisonné par les autorités anglaises au port de Southampton. Maudits Godons : ils n'étaient pas dupes de son passé de navire corsaire. Le bateau a été vendu au bénéfice de la couronne, au prétexte que Veyrand ne pouvait payer les droits de douane, ridicules, et les frais du procès, gigantesques ! Le vieux forban s'est juré de faire payer très cher le goût de leurs procédures à ces maudits Anglais ; en attendant, il y a perdu toute sa fortune et, plus gênant, tout son crédit. Par conséquent, son équipage s'est dispersé dans les tavernes de Southampton.

Marius Veyrand, alors, a traîné une vie de misère durant quelques longs mois, jusqu'à son arrivée à Londres. Là, à force d'intrigue, il est parvenu à obtenir un entretien avec l'ambassadeur du Régent, qui l'a fait rapatrier en France, en guenilles. S'ensuivirent d'autres longs mois d'errance et de mensonges, puis un exil à La Haye, au milieu des calvinistes. Veyrand s'y est installé sous son propre nom, en austère gentilhomme protestant. D'après la rumeur, presque ruiné par l'effondrement du système de Law, quelques années auparavant, il vit chichement à crédit. Les bonnes gens lui sourient dans les travées du temple, il a bien du courage ! Dans leurs prières, les plus zélés dévots ne l'oublient pas : si seulement ce bon vieillard pouvait voir ses entreprises couronnées de succès, ce serait une illustration éclatante de la miséricorde divine !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

RÉSUMÉ DES 10 PREMIERS CHAPITRES

(à destination des voyageurs pressés qui veulent s'embarquer en marche
ou qui se seraient endormis au passage,
voire qui auraient sauté un épisode,
à moins qu'il ne s'agisse que de rafraîchir des mémoires défaillantes)

Norbert Lachassaigne, clerc de notaire marseillais chassé par la peste de 1720, s'est laissé convaincre par son meilleur ami de partir à l'aventure, ce qui signifie entrer dans la piraterie. Presque sitôt fait, l'ami en question est emporté par une fièvre maligne : voilà l'aventure sérieusement compromise. Sur ces entrefaites, nous rejoignons Norbert dans une cahute flahute à quelques lieues de Dunkerque…

La résolution de Norbert est sur le point de vaciller ; les jours se suivent, mornes, ennuyeux comme la pluie ; Marseille lui manque. Le seul contact que le jeune homme possède s'appelle Marius Veyrand, un fulminant capitaine pirate qui, de temps à autres, entre en seigneur dans la baraque. Celui-ci lui dit un jour : "Viens, nous partons". Le bêjaune obéit.

Ils sont à peine partis que l'horreur envahit la cabane dans les dunes (et ton imagination également, gentil lecteur, belle lectrice) sous les traits d'une superbe femme, dite Ninon-la-Mort, légendaire flibustière. Ninon-la-Mort est comme toujours flanquée de son exécuteur des hautes et basses œuvres, un géant nommé La Pogne. Le principal divertissement du sicaire semble être de tuer sadiquement les gens qui se trouvent en travers de la route de Ninon. Pour résumer, disons que cela chauffe un peu.

Avant de rejoindre les fuyards, nous en apprendrons un peu plus sur Marius Veyrand, marin sûrement, pirate sans doute, corsaire probablement, escroc à tous les coups et doué d'une fine psychologie qui lui permet d'entourlouper à qui mieux mieux, surtout ceux qui rêvent d'aventure. Il a débarqué avec un môme qui se trouve être le fils de Ninon-la-Mort (raison pour laquelle celle-ci est à la poursuite du faquin)

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

mais qu'il fait passer pour un enfant mystérieux qu'il faut protéger, de même que des documents d'un synode secret qui s'est tenu dans le désert (les Cévennes, non pas le Sahara).

L'enfant mystérieux, révèle Marius à Norbert, est le fils d'un pirate terrible, nommé La Buse, qui les pourchasse. Comme de coutume, Norbert, dépourvu de toute malice, gobe tout ce qu'on lui dit, son imagination débordante l'incitant à remplir les blancs par lui-même. Le début de la fuite, pourtant, est plutôt calme ; Norbert dans son sloop avec Jean-Baptiste (qui tient la barre) longe la côte flamande en direction du nord-est tandis que le marmouset, malade et apeuré, n'arrête pas de tympaniser les deux hommes ; derrière, à distance de vue, vogue le brick de Veyrand ; quand soudain surgit un bateau au loin…

Norbert, évidemment, essaie d'alerter Veyrand et gesticule comme un moulin dans la frêle embarcation : c'est La Buse, à n'en point douter. Nenni : c'est la goélette de Ninon, en fait, mais Norbert n'en saura rien. Une somptueuse bataille navale s'engage entre les deux bateaux, manœuvrés de main de maître, dont les principales victimes seront l'enfant, décapité par un boulet, Jean-Baptiste et Norbert, lequel perd connaissance et, sous l'œil intéressé des crabes et des crevettes, est englouti par les flots glauques de la mer du Nord…

À Nieuport, il y a parmi les bourgeois une pucelle chaude comme le soleil. Elle est prénommée Margriet et était précédemment prête à fondre (dans les bras) de son promis, un certain Lazare, trop pieux (si, il y a un x) pour céder à ses avances. Margriet est persuadée que le prude Lazare a fini par s'embarquer dans un navire avec en théorie l'ambition de faire fortune dans les comptoirs de l'Inde. En pratique il n'en est rien (c'était bien pour la fuir) et le couillon est mort ailleurs (cependant, comme cela n'a aucune incidence sur la suite du récit, ce détail n'a pas sa place dans un résumé).

Le jour de la disparition de Lazare, une tempête soudaine a littéralement haché le navire sur lequel elle le pensait embarqué. Depuis lors, la pauvre, à moitié folle, se

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

promène dès que possible sur les dunes et guette la plage et la mer, dépérissant à vue d'œil. Jusqu'au jour où elle pousse un cri : "Lazare est vivant !", car elle a trouvé un naufragé sur la plage et que celui-ci, inanimé, ne peut la contredire immédiatement. Parti roux et flamandophone, ledit ressuscité est maintenant un noiraud qui semble parler un français assez étrange (du catalan, de l'oc, ? on ne sait) Mais peu importe, Margriet a décrété qu'il s'agissait de son Lazare et l'aime déjà en conséquence, et même plus que cela puisqu'elle s'empale sur le naïf presque immédiatement.

Parmi les notables de Nieuport (outre un vertueux pasteur dont Margriet est la fille) on compte un médecin et un apothicaire antagonistes. Le carabin Swarteprick, qui a (mal) latinisé son nom en Negraprikus, est une baderne qui ne connaît qu'un remède, la saignée. Quant à l'apothicaire, qui a dû partir un peu précipitamment du Hainaut et qui porte le joli nom de Cronfestu, il a ouvert une boutique dans le petit port fortifié, mais il vivote faute de pratique. Ayant intercepté les deux jeunes gens qui ramenaient en ville Margriet et Lazare, Cronfestu décide de secourir le naufragé. Exercice illégal de la médecine ? Pour s'en disculper, il raconte une fable au bourgmestre à propos d'un lointain cousin, médecin, qui devait venir le visiter et qui est, assure-t-il, le moribond sauvé des eaux mais frappé d'une profonde amnésie ; ce faisant, il lui sauve la vie.

Quand Swarteprick apprend l'histoire, il exige qu'on lui transfère le malade et alors que celui-ci semblait reprendre force et vigueur, s'apprête à le saigner. Margriet, éperdue, des braises sous le vertugadin, se rue sur l'esculape pour l'en empêcher. S'ensuit une chute malencontreuse qui envoie Swarteprick rejoindre la partie importante de ses patients qui n'ont pas survécu à ses pratiques surannées.

Ce ne serait une catastrophe si la peste ne guettait. Que faire sans spécialiste en un tel cas ? Sur qui le sagace politicien pourrait-il faire faire retomber la responsabilité de l'exercice de ses encombrantes prérogatives ? Dikke Bart, bourgmestre de

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Nieuport, est bien embarrassé. Aussi accepte-t-il la proposition de Cronfestu : voici Lazare, toujours amnésique, réputé médecin.

La peste ! Le bourgmestre, au départ réticent, écoute le conseil de l'apothicaire : il faut annuler la fête de la crevette et clore les murs de la ville, le confinement s'impose. Pendant un temps, installés chez Cronfestu, Margriet et Lazare se livrent sans vergogne au péché de chair (il y a des actes que même la perte de la mémoire ne peut faire oublier). Mais de la levrette, Lazare passe à la cigogne : l'apothicaire et lui, vêtus en médecins de la peste, sont mandés pour examiner le mystérieux intrus qui a essayé de forcer les portes du port. Lazare aussitôt comprend qu'il s'agit d'un pestiféré. Bigre se dit Cronfestu, serait-il vraiment médecin ?

Va savoir ! Mais c'est un homme courageux et intègre, qui se dévoue sans compter, risquant sa vie pour sauver des inconnus. Tandis que la population nieuportoise, retranchée derrière ses remparts, attend la fin de l'épidémie à l'aide de médications nébuleuses, seuls Lazare et une poignée de clampins contraints et forcés assument la part de grandeur nécessaire à la définition de ce qui fonde notre humanité.

À son grand désespoir, le courage et le dévouement ne suffiront pas. Les malades sont soignés sans succès par Lazare. Ils meurent tous sauf le tout dernier, un géant qui, guéri de la peste, offre avant de s'en aller au vent mauvais un médaillon à celui qui l'a sauvé. Cette guérison inattendue contribue à la gloire de Lazare, adoubé médecin malgré lui. Notre héros devient sur-le-champ un notable nieuportois, ce qui assure par ricochet la prospérité de Cronfestu, devenu son ami et conseiller. Toute cette réussite apparente hélas ne peut empêcher Lazare de se poser son lot de questions existentielles et métaphysiques.

Le temps passe. (A-t-il jamais rien fait d'autre ?)

Nous voici en 1723. Louis XV met fin à la Régence et s'empare d'un pouvoir qui durera longtemps. Si le nouveau capétien n'égale pas Louis XIV, son arrière-grand-père, au rang de monarque le plus infâme de l'histoire de France, il n'en est pas moins assez réussi dans le genre et, moderne potentat, entend tout savoir

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

sur tout. Le despote obscurci met donc sur pied son secret, c'est-à-dire ses services secrets, au service duquel nous allons retrouver une vieille connaissance, Marius Veyrand.

Réfugié d'abord à Londres, ruiné, Veyrand intrigue tant et si bien qu'il s'introduit en Hollande dans le milieu des réfugiés huguenots qu'on appelle là wallons. Asteure (comme on disait couramment au dix-huitième siècle et toujours asteure en Wallonie), il est donc à La Haye, tentant de s'y refaire.

Et Ninon la Mort, direz-vous ? Excellente question. Plus personne n'entend parler d'elle. Et où est la carte du trésor ?

Visiblement, cette question intéresse plus le narrateur que notre bon Lazare, ce qui se conçoit d'autant plus qu'il n'a jamais compris que sa naïveté le rattachait au volatile du type pigeon…

Sacré Lazare, heureusement qu'il semble bien faire la chose ! L'inconstant médecin est en effet plus fidèle à ses valeurs qu'à sa chère épouse, qui se révèle avec le temps une emmerdeuse de première. Et se renfrognant perd du coup son intérêt pour la gaudriole. Sic transit gloria cunni… Autrement dit : Lazare plus n'éjacule dedans son vestibule. C'est maintenant Flora, l'épouse de Dikke Bart, qui va jouir des érections du beau médecin…

Mais brisons-là de ces considérations gymnastiques, lecteur farceur, complice lectrice, et entends l'aventure se rapprocher, dans un grand fracas de pages qui se tournent…

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XI : Lazare et le pendu

Lazare quitta son fauteuil et vint se poster à la fenêtre de son cabinet. Par la fenêtre ouverte, le vent qui soufflait du large lui apportait des parfums entêtants. Cela faisait déjà quelques jours que notre héros était plongé en pleine réflexion. Il pressentait qu'une idée faisait son chemin en lui, qu'il ne parvenait pas à saisir. Hormis que plutôt que d'une idée, il eût mieux valu parler d'une gêne constante, un sentiment de danger, quelque chose qui l'entravait sans l'oppresser, comme le poids d'une corde autour du cou ou la pointe d'un couteau dans le dos. Tout à coup et comme toujours lorsqu'il était sujet à des humeurs tangentielles, il eut envie de jouer avec son fils.

Lazare connaissait cet état. Depuis son amnésie, son cerveau était de temps à autre celui d'une bête traquée. Dans les débuts, ses angoisses n'étaient à vrai dire que des interrogations, pénibles, certes, mais supportables. Il en était quitte pour quelques heures de gamberge, pour le même examen minutieux de ce qui lui était resté de sa vie antérieure, c'est-à-dire les quelques effets qu'il portait sur lui au moment où il avait été retrouvé sur la plage et le ressassement de ce qu'il savait de lui : Français probablement, venu par la mer, ayant des connaissances en latin, donc ayant étudié. Il en sortait par une grande balade sur la plage, du temps passé avec son petit garçon, une discussion avec Cronfestu, une étreinte avec quelqu'une, une lecture philosophique : il y avait toujours quelque chose ou quelqu'un pour le divertir.

Cependant les choses avaient peu à peu empiré. Lazare savait maintenant que ce qu'il ressentait n'était sans doute que les prémisses d'une nouvelle crise d'angoisse, qui culminerait dans une série d'épisodes d'épouvante, avant de s'étioler dans une phase de prostration. Lazare s'accrochait à cette certitude : il y aurait une phase de régénération. Mais il était terrorisé à l'idée de qui l'attendait avant.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Il avait connu sa première crise sérieuse presque quatre ans auparavant, dans le courant du printemps 1725, le vingt-cinq du mois de mai pour être précis, à l'occasion d'une fête populaire. Il s'était ce jour-là agi de pendre un étranger convaincu du crime de brigandage de grand chemin, lequel avait été perpétré contre un notaire qui voyageait incognito et qui s'était trouvé dépouillé de tout ce qu'il possédait sur lui (à l'exception notable de sa cravate, on ne sait trop pourquoi). On n'avait pas eu de mal à confondre le malfaisant, un vagabond qui parlait un dialecte presque incompréhensible, que Cronfestu avait défini être le patois des pays d'Outre-Meuse, l'Ardenne ou la Lorraine, sans plus de précision.

Tandis qu'il se trouvait englué dans une interminable conversation avec le *burgmeester*, lequel s'interrogeait sur le savoir-faire du bourreau, Lazare avait ressenti une étrange sensation.

De ses aveux obtenus rapidement par les moyens traditionnels (dire que vingt à trente litres d'eau suffisaient !), on avait compris que l'homme avait quitté sa région natale pour s'engager aux Colonies. Il avait sans doute perpétré son odieuse agression afin de garnir sa bourse en prévision du long voyage qui l'attendait. Pour preuve supplémentaire, il portait sur lui une lettre de recommandation, plutôt une sorte de vade-mecum de l'exil volontaire qui lui indiquait la marche à suivre : rallier Dunkerque, s'y embarquer pour Lorient. Là, dans le port neuf du Nouveau Monde, signer un contrat au bénéfice d'un planteur des Caraïbes. Ensuite, reprendre la mer pour le grand saut vers la fortune. Arrivé à destination, le volontaire aurait été au service de son patron durant trois ans, avant de recouvrer la liberté. En plus d'être logé, nourri, blanchi, l'homme aurait remboursé de la sorte le prix de son voyage.

L'affaire n'était-elle pas avantageuse ? À espérer que le commettant n'allât pas se compromettre avec l'une ou l'autre négresse (ce pourquoi on venait judicieusement d'inventer le racisme d'état et d'interdire les mariages

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

interraciaux) ou rallier une troupe de pirates, c'était en quelque sorte du gagnant-gagnant, dans la plus noble tradition de l'exploitation de la misère et de l'esclavage volontaire. Un procédé aussi astucieux qu'intemporel (il est paraît-il toujours répandu de nos jours), qui valorisait la débrouillardise et l'esprit d'entreprise, réduisait la verrue salariale, stimulait la navigation et fournissait l'Occident en produits de première nécessité (l'honnêteté nous pousse cependant à prévenir le lecteur désargenté que, dans le cas où quelque force insoupçonnée le pousserait, lisant ces lignes révélatrices, à fuir la misère pour entreprendre le grand voyage vers Cocagne, il est judicieux de savoir nager - aucune bouée n'étant fournie par les armateurs- et d'emporter un petit chandail pour le cazoù - vu qu'il fait froid sous nos ponts, en dépit du réchauffement climatique).

L'affaire avait été rondement menée et le criminel pendu au gibet à l'entrée de la ville. Cela avait été l'occasion de belles réjouissances, car l'avancée du droit et la diffusion des idées de progrès faisaient à l'époque beaucoup de mal à la pratique de l'assassinat légal, qui se faisait par conséquent plus rare. Heureusement en l'occurrence, pour peu que l'on ne se fût pas trop inquiété des incohérences du récit du notaire et des initiales protestations d'innocence – au demeurant fort peu dignes – de l'accusé, toutes les conditions avaient été respectées et il avait été possible de rendre une belle et exemplaire justice.

À dire vrai, Lazare était peu friand de ce genre de spectacle. Toutefois, la place qu'il commençait d'occuper dans la bonne société nieuportoise lui commandait en quelque sorte d'assister aux exécutions. Son hypocrisie l'écœurait un peu mais d'ordinaire, cela passait vite : Lazare fermait les yeux pour ne point trop en voir et s'efforçait par la suite d'éviter la vue du cadavre, en saisissant prestement toutes les occasions de s'esbigner. Or cette fois-là, quelques minutes après l'affaire, tandis qu'il se trouvait englué dans une interminable conversation avec le *burgmeester*, lequel s'interrogeait sur le savoir-faire du bourreau, il avait ressenti une étrange sensation.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

C'était comme si son estomac s'était violemment retourné en même temps qu'il se crevait, comme si tout ce que ses boyaux contenaient de fluide s'était répandu dans son corps et avait incontinent corrompu ses chairs, précédé par une vague de haut-le-cœur et une remontée de bile dans le fond de la gorge. Courte et étrange convulsion ! Lazare avait pressenti que quelque chose de plus grave se préparait. Il avait pris congé précipitamment et avait fait retraite à grand-peine jusqu'à son domicile, poursuivi par la vision du pendu.

Les quelques souvenirs qui lui étaient restés de sa fuite tournaient autour d'un sentiment de perte de contrôle, d'agression permanente, de danger confus, d'oppression par la foule, d'effroi et de frisson. La foule ! c'était ce grand corps, cette hydre, ce nuage d'étourneaux dans le crépuscule, qui allait et venait au gré de sinistres embrassades, une nappe de brouillard de laquelle surgirait la lame de l'assassin ! Haletant, Lazare avait fermé le verrou et s'était affalé dans le corridor.

Les choses ne s'étaient pas arrangées dans cet espace clos ; une sueur froide inondait tous ses membres ; il entendait au dehors les cris étouffés de la fête. De temps à autre, des voix plus proches, celles des piétons qui conversaient en passant devant chez lui, le mettaient au supplice. Il était persuadé que chacune de ces voix était celle de la mort, que le toc-toc-toc des semelles de cuir et des sabots sur le pavé dur allait s'arrêter devant sa maison et qu'il entendrait bientôt d'autres coups répétés, celui d'une hache qui entaillait le chêne de sa porte. Comment fuir ? Prostré dans un recoin du vestibule, Lazare n'était pas capable de marcher ; même ramper hors de son corridor lui était impossible, il était tétanisé.

Combien de temps était-il resté ainsi, nul ne savait. Margriet l'avait retrouvé gisant, presque inanimé, et avait fait appeler Cronfestu. Pareil à lui-même, l'apothicaire avait fait administrer à son ami une décoction de son invention. Des jours durant, Lazare en avait gardé l'âcreté en bouche. Cet épisode avait

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

débouché sur une période de nuits courtes et de cauchemars. La même vision lui revenait toujours, d'autant plus effrayante qu'il la savait correspondre exactement à la réalité. Lazare revoyait les lamentables minutes qui avait précédé l'exécution : le criminel qu'on extrayait de la prison, le premier cri de haine de la foule, les efforts des sergents d'armes pour contenir celle-ci, les pas heurtés du condamné, qu'il fallait littéralement pousser vers son destin, ses cris étouffés dans l'infernale cohue, la lente progression vers l'échafaud…

À la décharge de Lazare, il faut préciser que le gredin n'avait pas donné un meilleur spectacle que la veille, lors de son interrogatoire et de son procès ! Les épaules fléchies, l'allure piteuse, la mine renfrognée, il jetait des coups d'œil sournois à droite à gauche. Ah, pour sûr, celui-là n'aurait pas fait un engagé honnête : il était du bois dont on fait les fuyards et les malandrins, un lâche qui vous plante un couteau dans le dos à la moindre inattention, un futur pirate, sans doute ! D'ailleurs, n'avait-il pas, profitant de la maladresse du bourreau, tenté de fuir lâchement ? On l'avait vu plonger, les mains liées dans le dos, dans la foule compacte. Vociférant comme une bête enragée, le malfaisant s'était précipité droit devant lui, distribuant coups de tête et d'épaule aux honnêtes gens qui s'agglutinaient près de la potence. L'affaire aurait mal tourné et le misérable courrait sans doute encore s'il ne s'était trouvé quelques solides et courageux gaillards pour l'intercepter ! Et encore, avait-il encore fallu par la suite force coups de poing et de pied pour le ramener à bon port et le remettre tout pantelant entre les mains du bourreau.

« Ce bourreau est un incapable et ce misérable valait bien son sort ! » avait conclu le *burgmeester*, tandis que le criminel commençait sa rapide ascension vers les cieux.

Depuis ce jour funeste, à une fréquence de deux à trois crises par an, Lazare était condamné à revivre cette scène. Et lorsque, finalement, il fut bien établi

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

que le notaire était un fripon et le criminel un innocent, les tourments de Lazare s'accrurent encore. Certains jours, la vision de ses concitoyens lui était insupportable. Il aurait donné cher pour les fuir, ce qu'il aurait probablement fait sans la présence de son fils, qu'il idolâtrait. Mais pour aller où ?

Lazare referma sa fenêtre. Aller où ? C'était une bonne question. En attendant, notre héros se dit que la meilleure chose à faire était sans doute d'aller rendre une courte visite à Flora. Il n'avait à vrai dire plus grand-chose à lui dire depuis un certain temps mais, si le sentiment s'était étiolé, l'attirance physique était toujours là, rendue plus confortable encore par l'habitude qu'il avait de son corps.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XII : Quand soudain…

Dans le fond, il n'a peut-être pas tout à fait tort, s'était dit Lazare en reposant le livre qu'il venait d'achever, mais je n'ai peut-être pas tout compris. C'était un petit traité sur la fugacité des sentiments amoureux écrit par Friedrich von Beck-Beyeder, un obscur moraliste allemand qui professait que la durée du sentiment amoureux n'excédait pas les trois ans. Lazare l'avait plus lu pour la forme que pour le fond (il s'était mis à l'allemand sur un coup de tête) mais il ne pouvait s'empêcher de faire des parallèles avec sa propre vie amoureuse.

Au fond, avait-il jamais ressenti le moindre sentiment pour Margriet ? C'était difficile à dire et si c'était le cas, cette pensée lui déplaisait fortement. La fringante cavalière de ses nuits enfiévrées était en effet assez vite retournée à son état de maritorne. Le seul fantasme que la mégère suscitait encore chez notre héros était celui d'un rapide veuvage. Ah, pour ça, il en rêvait la nuit, le jour et en couleurs.

Lazare était parfaitement incapable de faire du mal à une mouche mais il comprenait mieux la fuite de son prédécesseur. Sacrebleu : Margriet était une querelleuse de classe mondiale juchée sur une bible ! Où avait-elle été chercher ce fichu caractère, et ces certitudes qu'il fallait faire comme ceci et non comme cela, qui fallait penser ci, qu'on ne pouvait dire ça, et patati, et patata. Et en prime de cette étroitesse d'esprit, un goût pour l'insatisfaction qui relevait du prodige et qui était la source inépuisable d'interminables bouderies. Incroyable ! Dire qu'elle avait été belle, souriante, heureuse ! Il y a des gens à qui le sort ne rend pas service en les gardant en vie ! Par pitié, Seigneur, abrégez leurs souffrances, ce faisant, vous réduirez les nôtres !

Mais (Lazare y voyait une preuve supplémentaire de Son inexistence), Dieu n'avait pas exaucé ses souhaits. Margriet se portait comme le Pont Neuf, promenant nuit et jour son regard désespéré et ses soupirs à fendre l'âme.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

De temps à autre, Lazare lui rendait les hommages, heurtant en cadence son bas-ventre à ses hanches saillantes. Il la troussait à l'impromptu, dans le couloir parfois, avec hâte et sans conviction, feignant la lubricité, profitant du fait qu'il pensait à d'autres et que son système hormonal lui garantissait une vigueur qui faisait illusion sur son désir. Toutefois, Margriet n'était pas dupe de ces retours de vaillance, elle comprenait exactement le sens de cette provocation. Cependant, comme elle en tirait la satisfaction de pouvoir se plaindre de la sexualité déviante de son époux, elle ne l'en empêchait pas. En bref, il n'y avait plus rien qui tenait droit entre ces deux-là. Quant à l'enfant, il avait également, à sa manière, contribué au naufrage sentimental puisque les deux époux n'étaient d'accord sur rien, sinon sur le fait que l'autre parent exerçait une influence néfaste sur lui.

L'adorable petit garçon, qui atteignait maintenant sa huitième année, était arrivé vite. D'après les savants calculs de Cronfestu, il n'était pas impossible qu'il eût été conçu à la première étreinte. C'était un solide bambin, bien nourri, dont la vigueur et la taille lui donnaient l'air d'avoir deux ans de plus (ce détail, insignifiant en temps normal, devrait lui valoir des aventures que le bambin ne méritait pas).

Antoon était un charmant garçonnet, blond comme dans un rêve, qui tenait son caractère et son apparence de son père. Curieux de tout, affable, souriant, il charmait son entourage par sa gentillesse et ses câlineries. Tout jeune, il était le seul à pouvoir dérider sa mère, mais, au fur et à mesure que la ressemblance avec son père se fit jour, il eut moins de grâce à ses yeux. Bientôt, elle lui battit froid également. On ne l'appela plus qu'Antoine.

Antoine n'avait qu'un rêve, celui de devenir corsaire, ou pirate, ou médecin comme son père. Cependant, certains jours, il se serait bien vu sergent d'armes. Ou alors Roi de France. En somme, c'était un garçon très ordinaire, éveillé et joueur. Lazare en était fou et l'emmenait avec lui dès qu'il le pouvait. Parfois d'ailleurs, les raisons du père n'étaient pas celles qu'il

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

mettait en avant : franchement, Lazare allait-il rendre visite à Flora pour son propre plaisir ou pour donner l'occasion à Antoine de jouer avec le fils que cette dernière avait eu avec son *burgmeester* de mari ?

Flora ! Dieu que sont compliqués les sentiments amoureux ! Trois ans avait écrit le Teuton, non, cela avait été plus long ! Mais quelle tristesse de considérer que la liaison entre Flora et Lazare prenait l'eau de partout, pour ne pas dire qu'elle ne se poursuivait plus que par habitude.

Flora était aussi gentille, sensuelle et dévergondée que cette gourgandine de Margriet était un tue-l'amour. C'était son exact inverse et il n'avait strictement rien à lui reprocher. Lazare et elle s'étaient aimés profondément, avec infiniment de respect et de tendresse, sans jamais perdre de vue le plaisir ou le bien-être de l'autre. Ils étaient naturellement compatibles : leurs conversations étaient pleines de verve et d'esprit, leurs centres d'intérêt étaient les mêmes, leurs envies convergeaient, joyeuses et sans fausse pudeur. Un jour, tandis que l'amour les avait laissés tous deux nus sur le lit, ils s'étaient imaginé partir et ils avaient rêvé d'une vie ailleurs. Mais il leur avait bien semblé que c'était un miroir aux alouettes, qu'ils ne seraient véritablement jamais dans de meilleures conditions que celles qu'ils trouvaient à Nieuport, pour peu qu'ils fissent attention à ne pas étaler leur liaison au grand jour. De concert, ils avaient regretté que le sort ne les eût pas mis en relation plus tôt. Mais bon, c'était la vie ! (« Un dernier baiser et je prends la poudre d'escampette, Margriet va rentrer »).

L'amour et l'humour ont ceci en commun que les explications qu'on en donne les assèchent. Depuis ce jour, Lazare se demandait si ce n'était pas cette conversation qui avait mis tout à bas. Oh, cela n'avait pas été un écroulement, il n'y avait pas eu de dispute. En réalité, ce fut tendre comme la caresse de la vague sur un château de sable, insidieux comme le vent qui descend des collines, sans pitié comme le temps qui passe.

Où en étaient les deux amants aujourd'hui ? Ils s'aimaient par habitude, baisaient par paresse, ne rêvaient plus que du passé.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Ce jour-là, Lazare était arrivé avec Antoine. Il n'avait pas jugé bon de fournir des explications sur son énervement extrême, que Flora avait tempéré par quelques bécots bien mis et les caresses qu'il aimait dans sa chambre où fièrement était exposé un Rubens que le *burgmeester* n'avait acheté que pour montrer sa prospérité.

Les relations houleuses entre Lazare et sa femme lassaient Flora au plus haut point. Elle supportait avec vaillance un mariage raté avec un imbécile et elle comprenait le tourment de Lazare, mais les mésaventures de son amant lui rappelaient trop sa propre infortune. Peut-être qu'ils s'en étaient trop dit, qu'ils s'étaient trop aimés ? Aucun d'eux ne voulait rompre mais les deux s'en voulaient pareillement de ne pas avoir le courage d'en finir. Le silence s'installait.

« Je vais partir, dit Lazare, tu entends, je vais partir !

- Comme d'habitude, non ? Tu restes de moins en moins longtemps… Tu t'es lassé, Lazare.

- Ce n'est pas ça que je voulais dire. Non, je vais vraiment partir. (Lazare fit une pause. Il se leva du lit et se rapprocha de la fenêtre.) J'étouffe dans cette ville. Je n'en puis plus. J'ai l'impression que je vais perdre la raison si je reste ici. Cela fait quelques jours que je ressens à nouveau l'approche de mon mal. J'ai l'impression d'avoir des hallucinations… j'ai l'impression qu'il se passe des choses bizarres.

- Qu'est-ce que tu veux me dire, mon chéri ? Tu me quittes, c'est cela ?

- Pardonne-moi, il faut que je m'en aille ! Je ne supporte plus Margriet et ses humeurs, j'en ai assez de ne pas savoir qui je suis, j'ai l'impression de gaspiller ma vie ici, que tous les gens savent qui je suis, et pas moi ! Tout le monde me regarde, c'est insupportable et cela me fait peur. Je suis décidé. Je pars quelques temps. J'ai l'intention de franchir la frontière et de me

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

rendre à Paris. Et je prends Antoine avec moi, je ne veux pas le laisser entre les griffes de Margriet !

- Lazare, tu n'es pas sérieux, fit doucement Flora. Est-ce nécessaire de mettre tout cela en scène ? Que veux-tu me dire exactement ? Que tout est fini entre nous ? Mais je l'ai bien compris et je l'accepte, ne le vois-tu pas ? Nous resterons amis, voilà tout. »

Flora croisa le regard désolé de Lazare. Elle comprit alors qu'elle s'était trompée sur le sens de ses mots. Elle se rhabilla prestement. « Je comprends. Et tu me demandes de l'aide, n'est-ce pas ? Tu n'as pas besoin d'argent… C'est Bart qui t'inquiète ? Tu pars seul ? Je veux dire, tu pars avec quelqu'un d'autre que ton fils ? Cronfestu, peut-être ? »

Lazare fit non de la tête : « Je pars seul. Je ne me fais aucune illusion sur la réaction de Margriet. Elle va me haïr. Elle ne me laissera pas disparaître comme cela. Dans les deux heures suivant l'annonce de mon départ, j'aurais les sergents d'armes à mes trousses… Et ton mari sera au courant de notre liaison. Il faut que tu te protèges !

- Me protéger ? Mais de quoi ? Et que veux-tu que je fasse ? Je ne vais tout de même pas la tuer pour garantir son silence ? Et depuis quand sait-elle ?

- Je ne sais pas. Nous nous sommes disputés. Je te l'ai dit, je ne me sens pas très bien depuis quelques jours. J'ai l'impression de courir un grave danger. Bref, j'ai parlé à Margriet d'effectuer un voyage, elle n'a pas été dupe. Elle a hurlé, elle a menacé, et je suis sûr qu'elle est au courant de notre liaison !

- Tu as pensé à la battre ?

- Oui, bien sûr, mais cela n'y changera rien. C'est la fille du pasteur, les gens seront contents de ses commérages. Je ne peux passer ma vie avec une femme recluse que je battrais au moindre doute, cela n'est pas même envisageable !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- Mais pourquoi ? Il est normal qu'un mari batte sa femme tout de même ! D'autant plus si elle lui déplaît ! Moi-même, je ne fais pas un mois sans recevoir une gifle. Au bas mot.

- Et tu hais ton mari, et il est cocu ! La belle affaire, si je commence à taper dessus, je ne suis pas sorti de l'auberge... En outre, cela ne va pas régler mon problème.

- J'ai peut-être une idée, reprit Flora. Écoute, tu te rends masqué au port, tu te portes acquéreur de quelques tonnelets de poudre noire, au minimum une dizaine, tu les fourres sous son lit avec une longue mèche. Le soir, lorsqu'elle va se coucher, tu y mets le feu, badaboum, tout saute. Adieu Margriet, les ennuis, le chantage. Te voilà veuf, tranquille.

- Ha ha, ricana Lazare, à la vérité, c'est une très bonne idée ! Mais je vais me faire repérer. Et si c'était toi qui préparais la bombe ? »

Flora vint se blottir dans ses bras. Les deux complices étaient maintenant à la fenêtre. De là où ils étaient, ils pouvaient voir, à une centaine de mètre, la robuste silhouette de la maison de Lazare, l'une des plus riches de Nieuport.

« Et qui te dit que je ne l'ai pas fait ? ajouta Flora. Ah, Lazare, nous nous sommes tant aimés ! J'aimerais tant pouvoir t'aider. Maintenant viens, s'il te plait ! »

Flora attira Lazare vers le lit, dans un dessein qui ne nécessite pas d'en faire un. Mais à peine les deux amants étaient-ils enlacés lorsqu'une assourdissante explosion se fit entendre, soufflant des morceaux de verre dans toute la pièce. En deux bonds, Flora fut à la fenêtre et hurla : « Lazare, ta maison ! Elle a explosé ! »

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XIII : Mourir en pleine action

Ostende !

"Y entres mais n'en sors", cette éclairante maxime, que l'on peut encore de nos jours deviner gravée dans un cabochon de pierre au-dessus de la porte du plus vieil estaminet de la ville, était assez révélatrice de l'exécrable réputation qu'avait la cité portuaire au début du XVIIIème. Léopold II, roi congolesque, pillard pré-hipster, premier manucure de l'Afrique centrale, n'y avait pas encore posé ses valises et levé ses maîtresses. Il y faisait alors sale, puant, crasseux ; Ostende était l'anus du monde ; c'était aussi le rendez-vous des pirates.

La ville était un coupe-gorge et le port un cloaque. À toute heure, on croisait des filles faciles, enlaidies par la misère, chahutées par des marins venus de tous les horizons et ayant dompté les éléphants gris vert que la Mer du Nord avait en vain placés sous leurs coques. On voyait les chevaux de la mer qui ramenaient des navires ventrus comme des otaries. Parfois, un marin imbibé chutait dans l'eau glauque, suriné par une lame anonyme ; on le retrouverait à l'ombre des digues, caché dans les rouleaux – flottez hippocampes, droits comme des i ! - et personne ne s'en préoccuperait. Avec ça une pluie permanente, têtue, obstinée, une pluie de partout en somme, mais pourtant d'Ostende, une pluie drue qui vous cloue le regard au sol tant et si bien qu'on finit par se demander si ça vaut le coup de vivre sa vie… Bref, on était très loin du séjour enchanteur de la future reine des plages !

Et donc, sous l'enseigne de la "Dertiende penne" (que l'on pourrait traduire par "la treizième plume"), au croisement de la rue du Sépulchre et de la rue du Cimetière, se trouvait le plus immonde bouge de la cité maritime. Jefke Grootmeester y régnait sans partage sur une assemblée hétéroclite d'assassins faussement repentis, de flibustiers en goguette, de putains borgnes, de voleurs, trafiquants et contrebandiers de tout acabit. Qui n'était

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

de la bande était en danger de mort : celui-là était un futur macchabée et son sort funeste servirait de leçon aux imprudents.

C'est là, dans ce bas-fond sordide, que Cronfestu attendait Veyrand. Il avait laissé Antoon et Lazare à l'entrée de la ville. Par précaution, l'apothicaire serrait une lame sous son pourpoint. On n'est jamais trop prudent et Cronfestu avait des raisons de se méfier de son vieil ami.

(Toutefois, ce n'est pas lui qui, treize minutes plus tard, lorsque l'horloge sonnerait minuit, planterait son couteau dans le cœur du vieux Jefke, mais n'anticipons pas.)

Les deux hommes et l'enfant étaient partis le plus vite possible. On n'avait pas traîné. Cinq minutes après l'explosion, Cronfestu tambourinait déjà à la porte de Flora. On ne prit même pas la précaution de dissimuler la nudité de Lazare à la chambrière.

« Lazare ? Il a pris un morceau du lit sur la tête et il est inanimé, avait dit Flora, il faut m'aider. Tu ne diras rien à mon mari, n'est-ce pas ? Fais entrer Cronfestu, fais vite ! »

Quelques instants plus tard, les trois complices s'animaient autour de l'inanimé, lequel, à force d'être palpé, revint à lui. « Où suis-je ? avait dit Lazare. Il me semble que la maison m'est tombée sur le crâne.

- Ce n'est pas tout à fait faux, avait répondu Cronfestu, mais c'était seulement un morceau du baldaquin. Le souffle de l'explosion a soufflé tout le quartier, il n'y a plus une vitre qui tienne, quant aux plafonds, certains éléments se sont retrouvés sur la tête d'habitants endormis, comme vous. Rhabillez-vous vite, mon cher : nous devons causer, de surcroît, dans cet état, vous donneriez des idées lubriques à quiconque est privé de caresses depuis trop longtemps » (sur ce, Cronfestu avait adressé un clin d'œil

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

égrillard à la dame d'atours de Flora, qui avait rougi, convaincue que ses regards en coin sur l'anatomie du viril carabin avaient été repérés).

Un quart d'heure plus tard, Lazare était sur pied. Les trois amis étaient attablés dans la chambre de Flora, en grand conseil de guerre.

« Je ne vais pas y aller par quatre chemins, Lazare, tu n'as plus de maison. Et pour faire bref, tu n'as plus de femme non plus. À l'heure qu'il est, Margriet doit se présenter devant le Seigneur, éparpillée en petits morceaux. Ta maison a explosé, Dieu sait comment et pourquoi, et tu dois filer. Tes impressions étaient bonnes. Tant que chacun doit te croire réduit à l'état de cadavre, il faut en profiter. Tu es en danger, il faut décamper et au plus vite !

« Je ne parviens pas à concevoir que mon mari ait fait une chose pareille, dit Flora. Mon Dikke Bart a toujours été cocu et avant, il n'en faisait pas tout une affaire ! Il m'avait habitué à tout autre chose.
- Mais qui vous dit que c'est lui, très chère ? Non, je ne le pense pas. Je vous dois des explications… »

Une heure plus tard, Lazare et son fils, accompagnés de Cronfestu, quittaient subrepticement la ville, en direction d'Ostende, prétextant au garde une recherche de plantes médicinales. Obséquieux, le garde, tellement bête que même ses collègues s'en étaient rendu compte, ouvrit grand la porte aux deux notables sans trouver suspecte une cueillette survenue moins d'une heure après l'explosion qui avait ébranlé la ville.

À deux lieues de Nieuport, à un relais de poste, les fuyards trouvèrent des chevaux, ce qui accrut leur allure. L'humeur de Lazare oscillait sans cesse entre la sidération, l'angoisse et l'allégresse. Enfin de l'aventure ! Enfin débarrassé de Margriet ! Mais pourquoi ? Et que dire à Antoine ? Les mots de Cronfestu lui restaient à l'esprit, tournaient et retournaient dans son

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

cerveau. Il lui semblait les entendre en boucle : Non, je ne sais pas qui vous êtes, mais je sais qui vous cherche, et je sais qui pourra vous protéger, vous et votre fils.

De son côté, Cronfestu était en proie à de tout autres pensées. Il avait vu périr suffisamment d'innocents ou de héros au long de sa carrière de flibustier pour ne pas s'embarrasser de certains scrupules, de sorte qu'il lui était presque indifférent d'avoir envoyé Margriet ad patres – pour ça, il était bien sûr d'avoir rendu service à l'humanité entière – mais il concevait que ses mensonges et son silence l'avaient une fois de plus conduit à une impasse. Il se sentait las.

Il pensait à cette grue, sur le port de Nieuport, qu'il avait passé des heures à contempler, tant pour l'ingéniosité de sa conception et de sa facture que pour le spectacle qu'elle offrait. La grue, certes, n'était pas une invention récente mais celle-là avait été perfectionnée et constituait un modèle du genre. En soi, l'outil était plutôt biscornu : cela ressemblait à une sorte de gigantesque escargot, le cou tendu vers l'avant, tel qu'on pourrait s'imaginer l'animal laborieux tentant de dévorer une feuille de salade hors de portée. Mais sur le flanc de cette animal étrange palissé de bois, à la place de la coquille, se trouvait une roue à aubes dans laquelle les portefaix marchaient inlassablement, afin d'actionner le savant mécanisme de cordages et de poulies qui permettaient à la bête de décharger la cargaison des navires accostés. On les voyait monter et descendre sans cesse, comme ces cages d'écureuils qu'on offrait à l'ennui des petits enfants riches.

Une fois de plus, pensa-t-il, je me suis fait berner. J'ai pris tous les risques et me voilà repris par le même démon. L'homme que j'accompagne était mon ami – il y a fort à parier qu'il ne le resterait pas s'il savait que je l'espionne depuis plus de huit années et que je suis cause de la mort de sa femme. Et que dirait-il du risque que je lui fais mener, au nom d'une fraternité dont je

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

suis le seul à assumer les charges et qui me pousse à le livrer à un démon ? Maudite flibuste !

Ostende !

On y prendrait un bateau pour La Haye. On ne l'y attendait pas, Veyrand le lui avait défendu : que Lazare vienne seul avec son fils, ou gare ! Mais le vieil apothicaire était impavide, sans colère et résigné à son sort. Lazare était son ami : il irait avec lui, lui porterait secours, assurant son gîte et son couvert, le protégeant lui et son fils. Et puis quoi, rester à Nieuport ? Combien de temps aurait-il fallu pour découvrir le pot-aux-roses ? Il fallait de solides connaissances en poudres diverses pour provoquer une explosion de cette ampleur. Il se figurait aussi que les marchands du port ne seraient pas longs à faire le lien avec l'attentat, eux qui lui avaient vendu une vingtaine de tonnelets de poudre noire en moins d'une quinzaine.

Et encore : cela n'était encore rien par rapport à l'effroyable scandale qui allait s'emparer de la tranquille cité lorsqu'on découvrirait le burgmeester mort, le postérieur dans une position ne laissant pas place au doute sur la nature de ses préférences sexuelles, dans son propre lit !

Qu'on ne se méprenne : Cronfestu et le burgmeester n'avaient jamais couché ensemble précédemment, le gros phoque faisant horreur à l'élégante cigogne. Mais celui-là avait flairé son homme aussi sûrement que le grand requin blanc, dit-on, perçoit à trente lieues la menstrue de la nageuse imprudente. Des années, Cronfestu avait résisté aux avances, aux supplications et au chantage sournois de l'édile, mais il avait fini par entendre dans ses sous-entendus le danger qu'il y aurait eu à résister plus longtemps et avait fait semblant de céder à ses avances, acculé qu'il était.

Mais rien n'avait été selon les vœux du répugnant édile. Je pensais être à Nieuport et nous voilà à La Panne, avait malicieusement conclu Cronfestu devant son sexe en berne, Rassurez-vous, mon cher, ce n'est pas grave. Vous

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

allez prendre une pincée de cantharide et vous asseoir sur le lit : je connais une méthode pour vous rendre la vigueur.

Dikke Bart avait posé ses fesses mafflues sur l'édredon de Cronfestu, celui-là tournant le dos à celui-ci. Tant que j'y suis, s'était dit Cronfestu, cela fera aussi plaisir à Flora. Et il avait serré de plus belle autour du cou de sa victime, lequel, bandard mou autant que tantouse honteuse, ne pratiqua qu'une fois la strangulation amoureuse pour pallier ses défaillances érectiles.

(Il passa heureux de la petite mort à la grande.)

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XIV : À l'enseigne de la XIII° penne

L'homme était tapi dans un coin d'ombre. À vrai dire, dans ce bouge mal éclairé, on n'en voyait que la main, longue, délicate mais cependant nerveuse et musclée, dont les doigts parcouraient le seul carré de table illuminé en une cavalcade ininterrompue.

- Qu'est-ce qu'on lui sert ? demanda Jefke Grootmeester d'un ton rogue.

Les doigts s'arrêtèrent brusquement, rattrapés par le mouvement de la main, qui s'en alla farfouiller dans une poche de la veste. Elle en sortit une petite pièce de métal ronde, coincée entre le pouce et l'index.

« Un renseignement » répondit Cronfestu à l'aubergiste, tout en lui exhibant une sorte de petit médaillon, rond comme une obole, qui ressemblait de loin à une tête de mort.

L'aubergiste s'approcha, considéra la pièce avec attention, y décela les deux petites encoches dans le métal qui tronquaient le rond parfait et en faisaient la représentation d'un crâne avec sa protubérance maxillaire.

« Je devine, mon frère, mais tu ne payeras pas ton repas avec une monnaie de la sorte, reprit l'aubergiste. Que puis-je pour toi ?
- J'ai rendez-vous avec un de nos Capitaines, dit Cronfestu, du nom de Veyrand. Marius Veyrand. »

Jefke Grootmeester bascula ses épaules vers l'arrière, bomba le torse et redressa sa trogne louche, dévoilant un œil torve à son interlocuteur.

« Entendu, j'ai eu l'honneur de faire partie de son équipage. Qui dois-je annoncer ? »

Cronfestu posa ses deux mains sur la table, les coudes fléchis à l'angle droit, de sorte que son visage était maintenant éclairé et que son interlocuteur

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

pouvait le voir. Son visage se fendit d'un sourire matois, de celui qu'un joueur fait lorsqu'après avoir annoncé sa mise, il dévoile sa carte gagnante.

« Vous pouvez par exemple lui dire que le sieur Cronfestu a honoré son rendez-vous. Ou que le Vicomte est arrivé, puisqu'il me connaît sous ces deux identités. Je suis le Vicomte René de Triviers, premier chirurgien de *L'Impénitente*, s'il est nécessaire de lui rafraîchir la mémoire, et je demande le secours de la Fraternité. »

Sur ces mots, Cronfestu se rejeta dans la zone d'ombre. Le tapotement des doigts recommença de plus belle. Cependant, les choses ne se passèrent pas comme le vieux flibustier, soi-disant premier chirurgien d'origine montoise (en réalité rejeton égaré d'une branche agonisante de la petite noblesse chimacienne) l'avait imaginé. Au contraire, plutôt que de prendre congé sur le champ afin d'aller prévenir Veyrand de son arrivée, une expression de haine profonde se fit jour sur le visage de Jefke Grootmeester.

« Cela ne vous sera pas nécessaire de prouver votre identité, dit l'aubergiste en s'empourprant, Vicomte de Triviers, je vous ai juste reconnu ! Vous souvenez-vous de ça ? »

Jefke Grootmeester, dans un mouvement qui tenait presque de l'entrechat, prit appui sur sa jambe droite et posa sur la table ce qui lui restait de sa jambe gauche, c'est-à-dire un moignon s'arrêtant juste au-dessus du genou, coquettement pourvu d'un morceau de bois. L'aubergiste se mit à hurler, son visage était maintenant empourpré par la colère : « Campeche, 1685 : ma première expédition corsaire ! Le bois précieux des Espagnols, la ville à feu et à sang, le butin facile. Voilà ce qu'il m'en reste, du bois des Espagnols ! Une jambe postiche ! »

Il ôta sa jambe de la table où elle était posée. En touchant le sol, la prothèse rendit un toc sourd et bref.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

« Maudit chirurgien ! Vous ne vous souvenez pas de m'avoir entendu crier lorsque vous m'avez coupé la jambe, n'est-ce-pas ? »

Feignant de ne pas comprendre, Cronfestu s'efforçait de rester calme, de ne pas savoir qui il avait en face de lui.

« Raccourcir un membre ou écourter sa vie, il faut savoir choisir. Le code pirate prévoit le juste dédommagement à ce désagrément. J'imagine que votre part du butin et le prix de votre jambe vous ont permis l'achat de cette gargote, non ? Dites-moi si je me trompe. Et qu'ai-je à voir avec cette blessure ?

- Vous m'avez raccourci d'un tibia et d'un péroné, voilà ce que vous avez à voir avec cette blessure. Je gueulais comme un âne, pourtant !

- Un pirate serre les dents lorsque ce genre de choses lui arrive, répondit Cronfestu.

- Sauf lorsque le chirurgien est saoul comme une grive et plein comme une barrique, bref, ivre mort ! Je gueulais comme un âne, que je vous dis ! La balle qu'on devait m'extraire me taraude toujours la fesse gauche, au point qu'il m'est certains jours impossible de m'asseoir sans m'évanouir, et vous, vous m'avez coupé la jambe !

- Je débutais, plaida Cronfestu, c'était ma première expédition. Vous comprenez, dans la presse et l'énervement… Vraiment, je ne me souviens pas.

- Espèce d'incapable sans cervelle et sans mémoire, voilà quarante ans et plus que je vous maudis, tous les jours de mon existence ! J'allais passer gabier, vous comprenez, gabier : courir dans les gréements, à vingt mètres de hauteur. Et avec mon œil d'aigle, j'étais fait pour être à la vigie ! Vous m'avez cloué au sol ! Qu'est-ce qu'un dédommagement peut y faire ? j'avais vingt ans, trente ans d'expéditions devant moi, j'étais fort comme un cheval. Vous m'avez coupé la jambe ! »

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Jefke Grootmeester se saisit d'un coutelas qui était posé sur la table voisine.

« Je vais te saigner comme un goret ! Commence à couiner, vermine, je vais te larder ! »

La main de Cronfestu se crispa plus fort sur le couteau qu'il cachait sous son pourpoint. Il fallait jouer serré, calmer l'abruti. Il parla d'une voix posée.

« Je ne peux plus rien faire pour votre jambe, dit-il, et j'ai fait de mon mieux. Que croyez-vous ? Pouvez-vous vous figurer ce que suppose être chirurgien lors d'une expédition pirate ? Croyez-vous qu'on ait le temps de tout contrôler ? Ah non, monsieur, on vous amène du sang et il faut l'arrêter le flux. C'est cela ou c'est le trépas. J'ai coupé ce jour-là une vingtaine de membres, qui s'entassaient à côté de la table. J'ai coupé, scié, tranché, si bien que ma main poisseuse en était percluse de crampes. Quant à écouter les hurlements, mieux vaut ne pas y penser : dans ces extrémités, chacun hurle en son patois et à cette époque d'ailleurs, je n'entendais rien ou presque au flamand.

- Tu te fous de mon gueule ? Je vous ai aussi dit ça en français ! hurla Jefke dans cette langue, afin de prouver à Cronfestu qu'il la maîtrisait. Couic, je vais te couiquer, te découper comme un saucisse, t'égorger ! »

Il se passa sur la gorge le côté non-tranchant de son coutelas, en un geste qui ne laissait aucune ambiguïté sur sa maîtrise de la pratique.

Cronfestu montra à nouveau la pièce en forme de tête de mort.

« Je suis venu pour la Fraternité !

- Fraternité, fraternité, fraternité, hurla Jefke en roulant abominablement les "r", tu peux t'asseoir dessus ! Et l'espérance aussi, ça n'est pas nécessaire de la espérer, tu es mort bientôt, je te couiques ! Hop, la gorge !

- Monsieur, vous avez prêté serment. Vous avez juré sur votre honneur de pirate ! Nous réglerons cette affaire après, nous verrons à nous arranger, je

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

vous l'assure. Mais en attendant, votre devoir de Frère de la Flibuste vous impose de m'annoncer au Capitaine, c'est lui qui m'a convoqué ici, ce soir ! dit Cronfestu en repassant au flamand.

- Compte les minutes qui restent à ta vie, rien à foutre du Fraternité !

En dépit du danger qu'il encourait et de la nécessité qu'il avait de garder son sang-froid, Cronfestu laissa échapper un soupir de dépit. L'homme mettait en effet la loyauté au-dessus de toutes les autres vertus et ne pouvait supporter de la voir ainsi bafouée ; Cronfestu se serait fait tuer plutôt que de manquer à ses engagements et il n'y en avait de plus sacré pour lui que les devoirs dus aux Frères de la Flibuste.

(C'était d'ailleurs au nom de cette fidélité à la parole donnée qu'il n'avait pu, huit années auparavant, refuser à Veyrand de surveiller Lazare, lorsque son vieux complice lui avait révélé que l'amnésique s'appelait en réalité Norbert Lachassaigne et que ce dernier connaissait l'endroit où La Buse avait caché son trésor – ce dont, soit dit en passant, il doutait maintenant fortement, au point qu'il était maintenant sûr que Veyrand ne lui avait pas dit la vérité.)

« Maintenant, tu vas rester bien tranquille, je te conseille de pas bouger ! - Ah bon ? fit Cronfestu. Y aurait-il un risque supplémentaire à celui de perdre la vie ? Je requiers de l'aide, vous la refusez, vous me menacez, vous envisagez de me tuer et je dois me tenir tranquillement assis dans ce recoin obscur ? Et qui vous dit que je ne dispose pas d'un complice, prêt à bondir au premier de vos gestes ? »

Jefke Grootmeester tourna la tête à droite et à gauche, en jetant des regards appuyés aux autres clients attablés, pour s'assurer que Cronfestu tentait bien une diversion.

« Ça ne prend pas, vermine, on t'a vu rentrer seul ! C'est la première chose que les serveuses regardent, combien vous êtes !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- Cela suffit, reprit sèchement Cronfestu, j'en ai assez, pour la dernière fois, j'en appelle à la fraternité. C'est le devoir d'un frère de la Flibuste ! »

Il repoussa la table, se mit debout et, avec la même brusquerie, sortit de son pourpoint la lame qu'il tenait cachée depuis son entrée dans l'estaminet. Les deux hommes se faisaient maintenant face, à portée de main.

« Laisse-moi passer, imbécile, dit Cronfestu, tu as le cerveau plus épais que le bois dont est fait ta jambe ! »

Jefke Grootmeester regarda Cronfestu avec un sourire sadique. Il commença à parler, avec une voix qui enflait au fur et à mesure qu'il enchainait les phrases : « Je vais te crever, je vais te percer au niveau des boyaux, tu vas te vider lentement. Et tu vas avoir tout le temps de te voir mourir, charogne de vicomte du trou de mon cul ! Ce n'est même pas ici la fin de ta vie, non, ce serait trop court ! Non, ce n'est pas la fin de ton existence, plus précisément, c'est le début de ta mort ! Ça va être long et tu vas avoir tout le loisir d'en profiter ! »

Grootmeester se tourna vers la salle et maintenant vociférant, il poursuivit : « Hé les gars, venez voir, il y a du spectacle ! Il y a ici un salopard de vicomte qui va crever ! J'offre le spectacle, C'est Jefke qui régale ! Tournée générale : bière et genièvre pour tout le monde, servez les filles, et soyez généreuses ! On va voir ce qu'on va voir : dans cinq minutes, il y a ici quelqu'un qui va regretter d'être né. Il va nous supplier d'abréger ses souffrances, maudire sa mère d'avoir vu le jour. Du grand spectacle. Mais d'abord, emparez-vous de lui, on va l'attacher au piquet central ! »

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XV : La prise de Campêche

Comme de bien entendu, la tirade de Jefke Grootmeester produisit des effets immédiats et saisissants. Malgré l'heure avancée, tous les clients du troquet furent comme frappés de frénésie. Pensez, tout ce programme sans avoir à délier les cordons de la bourse ! il y avait là de quoi réveiller le plus endormi des pochards, distraire le plus libidineux des marins, appâter le plus paisible des étrangleurs.

Et chacun, selon son tempérament, de se lever dans un grand fracas de tables repoussées. À l'abordage ! Celui-là se rue vers les serveuses, à peine séparées de la cohue par une longue planche de chêne ; celui-ci sort son couteau et se précipite vers ce bon Jefke, sous l'œil ébahi de la fille qu'il lutinait quelques instants auparavant.

À boire ! À mort ! De l'alcool et du sang : on n'a jamais trouvé mieux pour échauffer la foule, tant le pochard ou l'assassin sommeille en chacun de ses membres. Et celui qui résiste à l'aspiration du collectif, le prix de vertu qui conserve son courage et sa tête n'a qu'une chose à faire : prendre la poudre d'escampette ! Car il serait fou de se mettre en travers de ce déferlement de pulsions sordides, il serait molesté, déchiqueté, mis en pièces. Voyez Ida, l'inflexible chef des serveuses, ce vieux sac d'os et de hargne, ce cœur desséché dont un seul regard peut barrer la route au plus épais des soûlards, voyez Ida qui tente de mettre un peu d'ordre à la cohue : elle a campé son demi-quintal d'aigreur sur ses genoux crochus et elle se dresse devant la table, entre la foule et les serveuses, comme Léonidas, dit-on, se tenait aux Thermopyles entre Xerxès et la Grèce.

Chacun son tour ! Elle a levé ses bras décharnés et glapit d'une voix pointue face à la foule : « Chacun son tour ! » « Tournée générale ! lui a répondu le chœur des ivrognes en liesse, dégage, maudite femelle « ! Une bourrade à ladite, puis c'est la curée ; Ida beugle, Ida tape, Ida vocifère, rien n'y fait : le

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

flot des pillards la soulève en un hurlement où se mêlent le rire et l'impatience, Ida est emportée par une mer de bras, bientôt projetée de l'autre côté de la table dont elle barrait l'accès. Elle finit sa course folle, la mâchoire brisée, sur un tonneau en perce, et son sang se mêle à la bière que les filles servent précipitamment. « Plus vite, nom de Dieu ! » Personne ne discute les ordres de la foule !

Personne ? Tournons nos regards vers l'autre côté de la cohue, là où nous avons laissé Cronfestu seul face à son destin. L'homme est courageux, rompu au maniement des armes, mais il sait bien qu'il ne fera pas le poids. Il va mourir ici, dans cette gargote enfumée et sombre, à cause d'un imbécile qu'il avait tenté de sauver quand il était jeune.

À l'heure du danger, la masse molle tourne vite et les souvenirs sont précis. Des images de la prise de Campêche lui reviennent en mémoire, sans rien altérer de son acuité du moment, comme si la vigilance et la réflexion naissaient dans deux parties distinctes du cerveau. La longue approche sur la mer verte du golfe du Mexique ; l'honneur que lui avaient fait les deux chefs de l'expédition de lui proposer une place à table ; les deux hommes ? Michel de Grammont, général de la Flibuste, illustre parmi les illustres, impavide et nerveux, arrogant comme le sont les nobles du Royaume de France et, comme en un miroir inverse, Laurent de Graff, Hollandais sans foi ni loi, qui se faisait donner du "Sieur de Baldran" pour donner le change, mais dont le sobriquet de "Fléau de l'Ouest" illustrait mieux la cruauté ; Grammont picore, se tamponne les commissures à l'aide d'un mouchoir brodé… face à cette componction, de Graff parle la bouche pleine et pète en bâfrant ; la ville est mal protégée et les failles de sa défense bien connues des contrebandiers qui pullulent aux alentours ; le vicomte est mal à l'aise, que fait-il au milieu de ce duel ?

Quarante-deux ans plus tard, Cronfestu pressent qu'il a servi de modérateur muet ; militaire de rang, Grammont veut accoster à deux lieues, rallier

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Indiens et Marrons et, la petite troupe gonflée par ces alliés de circonstance, prendre d'assaut la médiocre levée de terre qui sert de rempart à la ville – ce serait une courte manœuvre de poliorcétique, il en glousse d'aise : « Polioquoi ? » De Graff le pragmatique est un marin-né, rallier les esclaves en fuite, les Indiens maltraités ? la belle affaire, ce n'est pas son problème !

« Je n'ai que foutre de cette valetaille, j'en tue si j'en rencontre ! Nous y disperserions nos forces, je n'ai confiance qu'en mes hommes ! » ; son plan est simple et hardi, pointu comme la dague dont il se sert pour désosser le gigot froid : entrer dans le port avec les huit navires, canonner tout ce qui bouge… le premier navire accosté déverse son flot de boucaniers et, après, c'est au tour des autres ! et il s'agit de faire vite : tuer les soldats, n'épargner que les officiers, capturer les autres, tout doit se faire en l'espace de quatre heures, torture et mise à sac sont remis à la soirée ; l'alcool est interdit, on repart le matin, à la marée montante : on boira sur les bateaux, voguant vers la Tortue ; qu'aurait fait Cronfestu à la place de Grammont ? et qu'aurait fait Grammont s'il était maintenant à sa place, armé de son seul coutelas ? comme lui reculer jusqu'à s'adosser au mur, renverser une table entre lui et Grootmeester, garnir sa main libre d'un petit tabouret ; l'hôpital de fortune dressé dans la dunette, sous un soleil qui perce au travers des carreaux de la dunette : les instruments disposés sur une petite table, les tonneaux d'eau, la charpie, le brasier qui rougeoie, l'alcool enfin – une petite rasade me soutiendra, avait-il pensé ; on s'arrête à peine de canonner qu'on accoste : c'est le plan de de Graff qui a été adopté dans de grands hourras ; Cronfestu n'a pas vu grand-chose de la suite, il a senti l'odeur de la fumée âcre, entendu la mousquetade et les hurlements ; ces chiens d'Espagnols se défendent comme ils le peuvent, ils sont dix à faire face au bout de la jetée, armés de longues hallebardes, protégés des balles par leurs pourpoints d'acier, à quelques toises de ce rempart humain, cachés aux embrasures des fenêtres de la capitainerie, il paraît que des tireurs embusqués déciment nos rangs ; les premiers blessés arrivent à Cronfestu dans un brouillard de rhum et de poudre noire ; lequel était-ce, ce Jean-François Grootmeester ? il a tant coupé ! ; « à moi la Flibuste! à moi les Frères! honni qui m'abandonne ! » Les

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

corps mutilés se crispent, les membres s'entassent, lequel était-ce encore, celui de Grootmeester ? « Mettez-le là, je m'en occupe après ! » ; « Coupez, nom de Dieu, vicomte, coupez ! » ; on opérait des morts ; le vicomte entend la mousquetade qui s'éloigne, signe que le petit rempart des soldats vient d'être submergé et que la piratesque sanguinaire se déverse dans les rues de Campêche ; comme elle se rue aujourd'hui pour sa propre mise à mort.

« À moi la Flibuste, à moi les Frères, honni soit qui m'abandonne ! »

Quarante-deux ans plus tard le même cri de guerre a retenti sous le plafond boisé. De toute sa vie, Cronfestu ne l'avait jamais poussé. Qu'il ne s'en fût jamais senti digne, qu'il n'en eût jamais l'occasion ou que sa prudence naturelle l'en eût dissuadé, l'histoire ne le dira pas, mais en cette extrémité, le sage et vieux flibustier l'avait exhumé de ses souvenirs enfouis en un cri puissant comme le tonnerre.

Aussitôt, il y eut comme un flottement dans le rang des assaillants.

« C'est un frère, c'est un frère, arrêtez ! » Trois hommes s'étaient arrêtés dans la course, freinant les autres.

- Comment ça un frère ? ze m'en fous, moi, ch'est pas mon frère, éructe en zozotant un gars dépoitraillé à qui il ne reste que deux dents sur le devant. On va rire un brin, ch'est tout.

- Un pas en avant, et je t'estourbis ! »

Un premier poing s'écrase sur la face rougeaude, ce qui déclenche une réaction en chaîne incontrôlable.

« On m'achachine, au checours ! Demoichelles de la nuit !
- Courage cousin, je suis là ! dit un gars qui vient à son secours, en dévoilant une chauve-souris sur son avant-bras. Et de flanquer une gigantesque torgnole au frère de la Flibuste. »

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Sur ces entrefaites, la brute se fait traiter de vampire par un petit attroupement de quinze bonshommes, dont le gars Tichke qui entreprend de lui faire manger son chapeau. « Gare aux bittes ! » hurlent-ils.

La mêlée devient générale.

« Nom de Dieu, des bittes ! À l'assaut, les gars ! »

Ce sont d'autres énergumènes qui se rallient à ce nouveau cri, ravis d'en découdre. Et bientôt, par la grâce des fraternités secrètes, la salle est en proie à un gigantesque pugilat, où chacun secourt un agressé, avant d'être agressé lui-même et d'appeler au secours… (Seul dans un coin, caché sous une table, un inconsolable marchand, perdu dans son chagrin d'amour, vide les derniers cruchons, invoquant Mercure et Venus entre deux glouglous sonores.)

Évidemment, dans ce tohu-bohu, c'est à peine s'il est arrivé trois ou quatre lascars pour seconder Jefke…

Or il aurait besoin de rescousse car, dans la cohue générale, deux inconnus sont venus se flanquer aux côtés de Cronfestu. Autant l'un est immense, doté de mains démesurées et d'un torse herculéen, autant le second paraît frêle et contrefait. C'est pourtant ce dernier qui, sans hésiter l'ombre d'une seconde, plante sa dague dans le bide du vieux Jefke, qui roule des yeux étonnés avant de s'effondrer dans un cri d'agonie. Le géant bondit presque à terre, arrache la jambe de bois du macchabée tout frais et, n'ayant pas lâché la prothèse, entame une série de puissants moulinets menaçants qui font autant reculer les complices du pauvre aubergiste qu'exploser les pommettes des imprudents à sa portée.

« Arrière, vermines, arrière ! » Le colossal truand s'enfonce dans la foule comme une hache dans du bois tendre. Puis s'arrête, revient sur ses pas et, aux deux autres – c'est-à-dire à Cronfestu médusé et à la demi-portion qui

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

est en train d'essuyer sa lame sanglante sur son haut-de-chausse – il dit : « Suivez-moi, le coin est malsain, je vais nous faire de la place ».

Bien sûr, se dit Cronfestu, évidemment, ce ne pouvait être qu'eux !

Dans ses deux sauveurs, le vieux pirate vient de reconnaître La Pogne et Mafumba.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XVI : Chevaux et roses

En quelques instants, les trois hommes furent dehors, comme happés par l'espace qu'ouvraient devant lui les vigoureux moulinets de La Pogne. Celui-ci frappait sans sourciller, de droite à gauche et sans se retourner. La porte de la venelle s'ouvrit comme par magie (cependant, il faut signaler que la plupart des clients de la gargote étaient trop occupés à se taper dessus ou à écluser les chopines pour se préoccuper le moins du monde de ce qui se passait à plus de deux mètres, ce qui facilita grandement l'extraction).

« Je ne vous connais pas, dit La Pogne à Cronfestu, qui donc ai-je eu l'honneur de secourir ? s'enquit courtoisement le géant.
- Nous fûmes pourtant présentés, jadis, répondit Cronfestu en s'essuyant le paletot, et suffisamment proches pour ne pas vous avoir oublié, moi ! Vous êtes La Pogne, et moi, j'étais le chirurgien du général Michel de Grammont… René de Triviers, pour vous servir, mais on ne m'appelle plus dorénavant que Cronfestu. »

Le vieil apothicaire tendit une main hardie à La Pogne, qui l'enveloppa de sa formidable paluche, si bien qu'on ne voyait plus que les bouts de ses doigts.

« Foutredieu ! dit le colosse, ton visage me revient. Sans te fâcher, frère, du temps a passé depuis notre jeunesse ! Et la tienne était déjà plus avancée que la mienne : j'étais encore béjaune que je te voyais passer sur la dunette ! Et je te croyais mort ! Il y a plus d'un quart de siècle qu'on te dit disparu… Quant à Grammont, cela en fait bien au moins un tiers qu'il n'a plus donné de nouvelles… En aurais-tu, à propos ?

- Je ne suis pas là pour évoquer les disparus ou ma jeunesse, répondit Cronfestu. Il se fait que j'avais céans un rendez-vous avec le Capitaine, et que cet imbécile d'unijambiste a tout fait capoter. Cependant, je ne l'ai pas aperçu à l'intérieur, pouvez-vous m'en dire plus ? »

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Sur ces mots, Cronfestu lança un regard interrogateur à l'intention des deux hommes mais seul La Pogne répondit.

« Le Capitaine ? cela fait bien longtemps que je n'ai ouï son nom. Que lui veux-tu ? Après quelques instants d'arrêt, Cronfestu regarda droit La Pogne dans les yeux.
- Aide et assistance, pardi ! Que demander de plus ? Où est-il ? Je sais que vous le savez, toi et Mafumba ! Vous n'étiez pas céans par l'effet du hasard ! Parlez donc, j'ai besoin de savoir où il est ! Vous me devez la vérité !

- Le hasard ? fit La Pogne, mais qu'y a-t-il d'autre pour un pirate ? C'est le seul dieu dont je connais le nom. Mais est-ce vraiment le hasard qui m'a mis en cet endroit ce jour ? Ou la nécessité de trouver un équipage ? J'imagine qu'on m'attend à La Tortue, j'essaye donc de m'y rendre, c'est pourtant simple. Et dans quel autre endroit trouverais-je plus facilement un moyen de m'embarquer discrètement ? Non, sur la Fraternité sacrée, parole de frère de la Flibuste, que Satan me damne si je sais où ce coquin se trouve ! J'en connais d'ailleurs qui auraient plus de deux mots à lui dire ! Certes, au vrai, cette information m'intéresserait également… »

Le doigt en l'air, La Pogne interrompit brusquement le dialogue, comme s'il ravalait une dernière phrase. D'un ton abrupt, il déclara que de toute façon, il lui fallait prendre congé et, parce qu'il y avait oublié une bougette contenant son argent, retourner à la taverne dévastée. Sur le champ, ayant souhaité le bonsoir et la bonne chance à Cronfestu et Mafumba, il les planta dans la ruelle et s'en alla quérir ses économies. Lorsqu'il ouvrit la porte de la gargote, on entendit distinctement le tumulte produit par la bagarre générale et, tout à coup, une exclamation : « Jefke est occis, Jefke est mort, que personne ne sorte ! »

« Il va y avoi' du g'abuge, il ne faut pas moisi' céans, dit Mafumba qui s'était tu jusque-là, où sont-ils ?

- C'est donc vous seul ! s'exclama Cronfestu.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- Ce couillon n'a 'ien à voi' avec notwe affai'e, mais je dois 'econnaîtwe qu'il nous a été bien utile. On nous attend, où sont les aut'es ? dit Mafumba, qui escamotait ses r comme le bon locuteur créole qu'il était.

- Un instant, Mafumba, tu connais La Pogne, n'est-ce-pas, et c'est un frère ! Pourquoi ce dédain ? Que me cache-t-on ? Y aurait-il quelque brouille entre le Capitaine et Ninon ?

- C'est à c'oiwe que tu déba'ques, l'ami, répondit Mafumba. Tu ne sais donc pas que Ninon la Mo't a tenté de livrer le Capitaine aux Anglais ? Que ceux-ci ont a'waisonné son bateau, l'ont 'evendu et que, moi ho'mis, tout l'équipage fut dispe'sé aux quatwe vents sauf ceux qui fuwent pendus. Ah, c'est peu di'e de pa'ler d'une bwouille : le Capitaine et Ninon se haïssent comme chien et chat.

Puis, entraînant Cronfestu par la manche, Mafumba conclut, avec son accent *cawacté'istique* : Il ne faut pas wester ici, le guet ne va pas ta'der à fai'e une descente, je préfè'e ma'cher que de cou'i'. Mène-moi aux deux autwes, je t'expliquewai du long… »

Et les deux hommes s'enfoncèrent dans la ruelle obscure.

Durant tout ce temps, Lazare et son fils Antoon étaient restés à l'extérieur de la ville, dans une petite auberge qui servait de relais de poste et qui portait un nom pittoresque : « *Den geplofte Dierenaerts* », allusion à un épisode tragicomique resté légendaire. On en avait même tiré une chanson que les colporteurs vendaient dans les villages, imprimée sur une grande feuille et illustrée de manière réaliste. Ce même dessin figurait sur le panneau peint qui pendait au-dessus de la porte.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

L'enseigne figurait l'image grossière d'un hippiatre, lequel, genoux fléchis, semblait souffler avec beaucoup d'entrain dans le postérieur d'un cheval hilare.

L'histoire, trop belle pour être vraie, racontait qu'un vétérinaire du cru (qui faisait également office de maquignon) avait mis au point cet ingénieux système afin de rendre les chevaux qu'il vendait plus gros. Hélas, un jour funeste, cette ruse s'était retournée contre lui, lorsqu'une jument facétieuse avait soufflé la première… La conséquence de cette inversion d'air avait été l'explosion du pauvre type, dont on avait retrouvé des petits morceaux un peu partout aux alentours.

« Allez, papa, allez papa, s'il te plait, dis-la moi encore ! Allez papa, encore une fois ! Juché sur les genoux de son père, Antoine tirait sur ses oreilles en suppliant. Rien qu'une fois encore ! »

Pour la douzième fois depuis le départ de Cronfestu, maudissant intérieurement l'imagination grotesque de l'auteur de l'enseigne, Lazare raconta à son petit garçon l'anecdote cocasse. « Fais aussi le bruit, papa, fais aussi le bruit ! S'il te plaît !

- Prrrtttt ! fit Lazare en faisant vibrer sa langue, et boum ! il a explosé. Et sais-tu, petit garnement, ce qu'on inscrivit sur sa tombe ? Hein, tu le sais, sacripant ? »

Et le papa, câlin comme toujours, plongea ses deux mains sous la veste du petit garçon, les glissa sous sa chemise, pour les plaquer enfin sur la petite peau tiède, dans un grand éclat de rire partagé.

D'ordinaire, il n'y avait rien qui faisait plus plaisir à Lazare que d'entendre le rire de son fils mais pour l'occasion, il se sentait un peu coupable, tant la fatale mésaventure du vétérinaire lui rappelait la fin tragique de Margriet. À

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

la vérité, il ne pouvait ni s'en distraire ni l'avouer au petit, tant et si bien qu'il avait abusé d'un mensonge.

Il avait prétexté que Cronfestu et lui devaient se rendre à La Haye afin de prendre possession d'une livraison d'herbes médicinales, et que la grande valeur des produits ne laissait aucune place à l'attente, ce qui avait justifié leur départ précipité. L'enfant, heureux d'être de l'équipée, parlait depuis leur départ des aventures trépidantes qu'ils allaient vivre à trois, et de ce qu'il pourrait en rapporter à sa mère. Hélas, s'il ne se trompait pas sur le premier point, comment lui faire comprendre qu'il n'avait plus de maman ? qu'il ne se trouverait même pas pour elle de tombe sur laquelle déposer un bouquet de roses blanches, le dimanche venu ?

Son bonheur paternel tout à coup suspendu à ces pensées tragiques, Norbert avait cessé de chatouiller Antoine. Celui-ci avait arrêté de se tortiller et, comme il le faisait depuis quelques heures, s'était redressé sur les genoux de son père, il allait très probablement le supplier de faire le vétérinaire lorsque Lazare le souleva pour le poser à côté de lui, sur la banquette : Cronfestu et un petit homme venaient d'entrer dans l'auberge, l'air préoccupé.

« Je dois vous conduiwe au Capitaine Vey'and, glissa Mafumba en saluant Lazare (Norbert). Il n'a pas pu veni' et nous attend à Middelbou'g. À bonne allu'e, nous y se'ons dans trois jours.
- Je vous attendais répondit Lazare en se coiffant de son tricorne, nous y allons. Il se tourna vers son petit garçon resté assis. Tu as entendu, Toine, nous y allons !
- Oui, mais d'abord, tu racontes à Tonton l'histoire du cheval qui pète !
- Oh non, fit Cronfestu, je crois que je la connais et elle ne me fait pas rire : il est arrivé la même affaire à mon père, qui était aussi vétérinaire ! »

En son for intérieur, Lazare se posa sérieusement la question de savoir si Cronfestu prenait la mesure de ce qu'ils étaient en train de vivre, tant son détachement le stupéfiait. En réalité, c'était mal connaître le vieux forban.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Cronfestu avait du sang froid mais, à bien l'observer, Lazare aurait pu reconnaître les marques du trouble dans le comportement de son ami. D'ailleurs celui-ci, dès qu'ils furent tous les quatre grimpés à dos de cheval, s'approcha subrepticement de lui : « Lazare, quelque chose ne tourne pas rond. Je connais ce Mafumba ! Il a été élevé parmi les nègres, c'est un cannibale ! Je suis prêt à parier qu'il nous ment ! Il n'y a aucune confiance à lui accorder ! »

Et, quelques longues minutes de cogitation plus tard, Lazare vit à nouveau se rapprocher le vieil apothicaire, qui précisa : « Le rendez-vous à la taverne était un guet-apens dont je suis sorti par miracle, ne te retourne pas trop vite mais jette un œil : nous sommes suivis depuis Ostende. »

Quelques minutes plus tard, au prétexte de soulager un besoin naturel et pressant, Lazare descendit de cheval au sommet d'un petit promontoire. Il eut largement le temps de discerner, dans l'immensité plate de l'arrière-pays ostendais, une petite troupe en armes qui semblait suivre le même chemin. À leurs larges chapeaux, leurs vêtements en guenilles et leurs trognes patibulaires, on eût juré voir s'avancer quelque troupe de flibustiers à la recherche d'une ferme à piller. Lazare replia prestement la longue vue d'étain que lui avait discrètement confiée Cronfestu. Sa main à couper qu'il s'agissait de pirates !

« Je ne vous conseille pas de gager le moindre de vos membres, mais c'est fort probable que c'en soit, en effet », avait conclu Cronfestu, en jetant un coup œil rapide derrière lui. Quant à Mafumba, il n'avait pas l'air de se préoccuper de ce manège.

Deux journées de chevauchée plus tard, à deux lieues de la destination finale et n'y tenant plus, Cronfestu finit tout de même par s'ouvrir de ses craintes : « Ils étaient trois, les voilà quatre à présent ! Je vous dis qu'il y a de l'étrange là-derrière ! »

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Mafumba ne s'en émut toujours pas. Il sifflotait doucement une berceuse de son pays, en bâillant sitôt que possible, comme sujet à une perpétuelle nonchalance. « Je vais m'en assuwer, d'acco'd », dit-il lorsqu'il eut fini sa chanson.

Les gens de cet acabit sont-ils autre chose que de grands enfants ? se demanda Lazare, in petto, la peste soit de cet endormi et de ses façons de nègre !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XVII : Au nom du père

En ce printemps de grâce 1729, tandis que résonnaient partout dans la chrétienté l'appel varié des cloches de Pâques, Mafumba n'avait en réalité aucune raison de s'inquiéter de la présence des quatre hommes qui suivaient sa petite troupe : Veyrand lui avait précisé qu'il l'escorterait de loin, et qu'il apparaîtrait quand la situation serait propice. C'était lui, à n'en point douter, accompagné de trois hommes de main : il s'en était assuré à la faveur d'une halte.

Tandis que Lazare et Cronfestu jouaient avec le petit, Mafumba avait escaladé un arbre avec la prestesse d'un chat conçu sur une vergue. De là-haut, il avait scruté la plaine ; c'est ainsi qu'il avait vu Veyrand et ses hommes. Les quatre hommes cheminaient à cheval ; les montures allaient au petit pas et maintenaient en permanence une distance équivalant à la ligne de vue sur terrain plat. Ils étaient assez près pour intervenir en cas de besoin, assez loin pour ne pas être dévisagés – d'ailleurs, autant pour protéger leurs identités que pour se prémunir de la poussière, ils avaient remonté leurs foulards sur leurs bouches, ce qui fait qu'ils apparaissaient masqués, comme s'ils craignaient quelque maladie.

Les instructions étaient claires : Mafumba avait pour mission de suivre les trois fuyards, de liquider discrètement Cronfestu et de lui ramener Norbert et le petit Antoon. Il n'était cependant pas question de mettre la charrue avant les bœufs : Veyrand se méfiait de Cronfestu et de Lazare. Veyrand, matois comme toujours, avait facilement perçu la réelle amitié qui s'était nouée entre les deux hommes. À sa dernière visite à l'apothicaire, lorsqu'ils étaient convenus de liquider Margriet, il avait ressenti un trouble chez Cronfestu: lui toujours si loyal à sa parole donnée, semblait flotter, irrésolu. Il n'avait pas voulu s'engager clairement à demeurer à Nieuport après le départ de Lazare. Il s'agissait donc pour Mafumba de tuer Cronfestu à un moment où Lazare

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

ne serait pas dans les parages. Le rendez-vous à l'enseigne de la XIII° penne était prévu à cet effet, mais il avait fallu que cet idiot de Jefke Grootmeester mette son grain de sable dans l'affaire.

Un autre élément inattendu tarabustait le tueur à gages : c'était la présence de La Pogne dans la taverne. Les deux hommes se connaissaient bien, ayant écumé ensemble les rivages espagnols de la mer des Caraïbes lorsque les équipes de Veyrand et de Ninon ne faisaient qu'une. Lorsqu'ils s'étaient séparés, La Pogne était resté fidèle à Ninon et lui à Veyrand, comme de bien entendu. Il était donc bien certain que La Pogne avait menti lorsqu'il avait déclaré qu'il était seul à Ostende et qu'il cherchait à s'embarquer sur un navire : là où était La Pogne, Ninon se trouvait aussi, depuis toujours.

Tirant un petit miroir de sa poche, Mafumba entreprit de communiquer avec Veyrand. Il plaça le miroir en face du soleil et, à l'aide d'un petit cache, il commença de signer. Il fit d'abord trois éclairs, ce qui signifiait qu'il maîtrisait la situation. Veyrand répondit par deux longues et une courte, ce qui voulait dire : j'attends des explications. Ce dialogue lumineux ne dura que deux minutes mais fut suffisant pour que Veyrand fût au courant de la présence de La Pogne dans les parages, et du fait que Cronfestu n'avait pas été éliminé. Tant pis, avait communiqué Veyrand, on s'occuperait de lui plus tard : il fallait en priorité s'assurer que Lazare n'avait pas recouvré la mémoire et ne rien faire qui eût pu provoquer sa fuite.

À l'instar de la plupart des traîtres, Veyrand ne faisait confiance à personne. Il vivait dans une insécurité permanente, qui le rongeait et le rendait plus cruel encore. Comment eût-il pu, alors qu'il en était lui-même incapable, s'imaginer qu'une personne pût lui être loyale ? C'est pourquoi, tout au long des neuf années qui s'étaient écoulées depuis la fin piteuse de l'enlèvement du fils de Ninon la Mort, il avait fait de fréquentes navettes entre la Haye et Nieuport afin de s'assurer par lui-même que ce corniaud de Lazare restait au chaud dans le cocon portuaire. Veyrand nourrissait de grands projets pour

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

lui, n'ayant pas renoncé à mettre la main sur la carte au trésor que détenait Ninon. Il était persuadé que celle-ci serait encline à échanger le précieux parchemin contre son fils. Et il était le seul à savoir que celui-ci avait disparu au large, la tête emportée par un boulet. Cela, même Augustin Cronfestu ne pouvait le savoir. La naissance d'Antoon avait donc été une bénédiction pour Veyrand et, depuis son baptême, il attendait l'occasion de faire savoir à Ninon que son fils était vivant, qu'il pouvait le lui livrer, en échange bien entendu de la carte au trésor. Le seul hic, en vérité, était donc la présence de Cronfestu…

Il est nécessaire à présent de revenir quelques années en arrière, pour démêler l'écheveau et comprendre exactement quelles étaient les liens qui unissaient autrefois les différents protagonistes de l'affaire… Le temps que Veyrand rattrape les trois fuyards.

Tout d'abord, il y avait eu ce fameux Grammont, le bien-nommé général de la Flibuste…

Grammont n'était pas n'importe qui : il était né de souche noble en 1645 à Paris. Mais orphelin de père très tôt, il n'avait pas supporté que sa sœur fût courtisée par un aristocrate de haut rang. L'impudent, s'étant ouvert à l'adolescent de ses projets matrimoniaux, n'avait reçu, en guise d'accueil dans sa nouvelle famille, qu'un coup d'épée qui lui avait transpercé les boyaux. Se sentant mourir, le presque beau-frère avait rédigé son testament d'une main tremblante : le petit Grammont l'avait occis selon les règles (imbéciles, comme il est souvent) du code de l'honneur de l'aristocratie française ; il lui laissait son pardon et 10.000 livres. Absous par sa victime, il fallut toutefois éloigner l'enfant, qui intégra la Royale, où il servit quelques temps comme mousse – le temps d'apprendre à naviguer comme Ulysse et à jurer comme le capitaine François de Hadoque.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Vers 1665, nous retrouvons Grammont du côté de Chimay. Profitant d'une escale, le jeune homme a mis les bouts et a décidé de voir du pays. Il ne perd pas de temps : la fille du prince est jolie, il l'engrosse, lui promet l'amour éternel et parvient en tout état de cause à ne pas s'aliéner ses beaux-parents. On met au point un mariage en catastrophe. Las, le temps manque, lorsqu'elle atteint les huit mois de grossesse, la belle Isabelle meurt dans des couches prématurées. L'enfant ? C'est un miracle, il est vivant. Plus question de mariage donc, et notre Grammont se retrouve avec un petit bâtard sur les bras. Que faire ? Grammont est inconsolable, il a perdu l'amour et la foi, il ne veut pas de cet enfant qui est l'assassin d'Isabelle… Le voilà reparti sur les eaux bleues de la mer des Caraïbes, flibustier flamboyant, qui passe sa rage et son chagrin sur tout qui se met en travers de son chemin. En dix années de coups de main, d'abordage et d'expéditions audacieuses, Grammont est devenu le cauchemar des Espagnols et la gloire des corsaires français.

Pendant ce temps, le petit René grandit à Chimay. On ne l'a pas trop éloigné de sa famille maternelle, qui veille à son éducation. Augustin est confié au médecin du château, un brave homme qui lui apprend tout ce qu'il sait, en ne lui cachant rien de ses origines. Lorsque le médecin s'éteint de sa belle mort, en 1683, René, dix-huit ans aux fraises, sent battre dans ses tempes l'appel de l'aventure. Sa timidité le pousse aux audaces extrêmes : il s'en va rejoindre papa sur l'île de la Tortue.

À cette époque, Grammont est le maître absolu de la flibuste française ; il a de surcroît enrôlé dans ses rangs la fine fleur de la crapule hollandaise, désœuvrée depuis la paix entre les Provinces Unies et l'Empire espagnol. Intrépide et expérimenté, il emmènerait ses hommes au bout du monde. À partir de 1678, secondé par ses lieutenants bataves, il mène une série de raids audacieux contre Espagnols et Portugais, pillant et rançonnant sans répit toute la côte, du Venezuela au Mexique. Maracaïbo, Gibraltar Trujillo.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

La Guaira, Toulha, Puerto Cabello, Veracruz, Cumaná et encore Veracruz sont prises et mises à sac.

De retour dans son fief de la Tortue, le fier pirate est un patron prodigue, qui paie en alcool et en filles. Gloire à Grammont ! hurlent les flibustiers, en brandissant leurs épées sanglantes : on lui pardonne tout, même son athéisme militant.

Mis en présence de son père, René de Triviers est abasourdi par le personnage. On l'introduit tout intimidé dans la pièce où l'homme se trouve, seul. Grammont, grand et bien bâti, est assis dans un fauteuil de velours cramoisi, les jambes croisées, et il attend avec un sourire goguenard celui qui s'est fait annoncer comme le vicomte de Triviers. L'entrevue est brève. Lorsque René lui annonce qu'il est son fils, Grammont part d'un énorme éclat de rire. Il a trop d'enfants pour en reconnaître un seul ! « Et, définitivement, vicomte, je vous l'assure, je n'ai jamais mis les pieds à Chimay ». Grammont se lève et s'approche du jeune homme dépité. « Allons, allons, n'en faites pas une affaire, enrôlez-vous à mon service et vous serez traité comme n'importe lequel de mes hommes, et je traite chacun d'eux comme si c'était mon propre fils ! »

Et, en guise de conclusion, Grammont a flanqué une énorme bourrade à René et débouche une bouteille de son meilleur tafia. Il l'enivre horriblement et l'emmène se faire déniaiser dans les lupanars du repaire corsaire. Ce sont deux semaines de folle neuvaine, durant lesquelles les deux hommes ont tout l'occasion de considérer ce qui les sépare. « Tu apprécieras quand tu seras un homme, beugle Grammont, le pantalon sur les chevilles, tandis qu'il besogne une putain de la Tortue, avance-moi la boutanche ! » Mais rien n'y fait : René ne goûte ni les femmes ni la gloire. Il se cherchait un père et il a découvert une âme damnée.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Le passage à Saint-Domingue, en face de l'île de la Tortue, n'est guère moins déstabilisant. Un tout autre Grammont se dévoile à René. Il se montre alors d'un extrême raffinement. L'homme est également un brillant causeur, beau comme un astre et plus entreprenant que toute la flibuste réunie : sous les yeux ahuris de son fils, en une soirée, il fait le siège – et obtient la reddition – de Madame Levasseur, la fille chérie du premier gouverneur de la colonie française. C'est de bon augure pour les aventures qui s'annoncent.

« Je t'emmène à Campêche, Vicomte, la gloire nous y attend ! Nous serons quinze cents corsaires, de toutes nations confondues ! » dit-il à René. Lequel accepte de l'accompagner, à condition de ne pas avoir à se battre. « Marché conclu, jeune mauviette, tu seras le chirurgien du bord ; tu auras double part sur les prises ! Tu peux me faire confiance, tu auras ton comptant de sang ! »

De ce jour, Grammont emmène René partout. Il doit apprécier sa discrétion : celui-ci n'a jamais osé révéler à quiconque le lien qui unit les deux hommes. Car, bien qu'il ne le reconnaisse pas, Grammont multiplie les marques d'affection paternelle à René et s'amuse à se contredire. Un soir sur la dunette, il évoque avec son fils la campagne de Froidchapelle, qui se trouve non loin de Chimay, une autre fois, il appelle : « Vicomte, venez voir, j'ai quelque chose à vous montrer ». Il sort de son pourpoint une petite médaille, sur laquelle René lit distinctement le nom de sa mère : « C'est la seule femme que je n'ai jamais aimée vraiment, dit Grammont. Elle est morte et le paradis n'existe pas, pas plus que l'enfer ; j'en conclus qu'il faut vivre bien et fort. »

C'est bien du personnage, d'ailleurs : il est toujours là où on ne l'attend pas. Grammont est sans pitié mais pas sans honneur ni scrupules : il répugne à l'usage de la torture, ne fait pas de différence entre pauvres et riches, colons, esclaves, indiens, métis. Surtout, le plus étonnant pour un pirate, il ne prise rien tant que la vie, aussi répugne-t-il à tuer ailleurs qu'au combat.

Grammont disparaît un jour de 1686, avec ses trois vaisseaux, on ne sait pas comment. C'est son lieutenant principal qui prend sa relève : il s'appelle

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Veyrand, Marius de son prénom ; et c'est le grand amour de René de Triviers. Peu de temps avant sa disparition, ils sont entrés en même temps dans la fraternité des Frères de la Flibuste, adoubés en une même cérémonie par Grammont en personne.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XVIII : La fourmi vorace et les anthropophages

Mafumba tenait son surnom étrange aux circonstances dans lesquelles on l'avait trouvé. C'était vers la fin de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, en 1697 ou 1698 (on ne savait plus très bien, tant il fallait de temps aux nouvelles du continent pour arriver aux Caraïbes), peu de temps après la prise de Carthagène par l'expédition franco-corsaire du seigneur de Pointis…

Celui-ci, autant roublard que bon capitaine (il avait d'ailleurs commencé sa prestigieuse carrière en tant que corsaire, sous Jean Bart et Tourville), s'était radiné au début de l'année à Saint-Domingue, à la tête d'une escadre d'une dizaine de bateaux qui contenaient douze cents soldats de l'armée régulière. Pointis savait que c'était trop peu : pour atteindre l'objectif qui lui était imparti, il avait absolument besoin de troupes supplétives. L'alliance avec la flibuste seule lui apporterait non seulement l'appui des meilleurs marins et combattants des Caraïbes, mais encore l'effroi que ceux-ci provoquaient éviterait sans doute à son corps expéditionnaire de s'enliser dans un siège coûteux. Contre la participation à l'entreprise, il avait donc promis à l'assemblée des flibustiers une conquête lucrative, puisqu'ils seraient payés selon le code de répartition pirate ; de plus, il s'était engagé à ce qu'ils soient associés aux décisions stratégiques.

Les flibustiers avaient été engagés dans les plus rudes coups de main, soit la prise des deux forts qui commandaient l'entrée de la rade, puis garnisonnés aux mêmes endroits, tandis que Pointis recueillait le prix de leurs efforts et entrait dans la ville à la tête de ses seuls soldats.

Durant les semaines de négociation qui s'en étaient suivies, les valeureux flibustiers avaient eu toute l'occasion de ruminer leur amertume, qui s'était accrue au moment du partage du butin, puisqu'ils n'avaient évidemment pas été rétribués comme il avait été prévu mais avaient reçu une solde

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

comparable aux hommes de garnison. Au moment de quitter Carthagène, les flibustiers floués avaient fait volte-face, étaient retournés dans la ville et, une seconde fois, l'avaient mise à rançon. Cependant, comme il ne restait plus que quelques plumes à la volaille d'or, la fortune n'avait pas été au rendez-vous : les pirates étaient repartis grugés.

Harassés et mal payés de leurs efforts, les flibustiers s'étaient éparpillés en une multitude de petites formations, tant pour échapper à la poursuite anglo-espagnole qu'à cause de leurs divergences quant à leurs prochains objectifs. La suite fut un désastre, digne de la liquidation des Compagnies d'écorcheurs : tandis que Louis XIV arguait de ce succès pour forcer les Espagnols à signer la paix, les flibustiers, maintenant privés de l'appui royal, tombèrent de Charybde en Scylla. Partout où ils se rendaient, ils trouvaient sur leur chemin populations hostiles, escadres ennemies ou autorités soupçonneuses. Il n'en fallait pas plus pour faire voler en éclat le code d'honneur de la piraterie : chacun voulait réaliser son petit profit et, au bas mot, sauver sa peau. En quelques mois de ce régime, le grand corps de la flibuste française avait été annihilé.

Les Frères de la Flibuste n'avaient pas échappé à ce délitement. Les premières années après la disparition de Grammont avaient encore été lucratives mais Veyrand n'avait pas l'ascendant de Grammont. Il manquait au jeune flibustier le courage physique de son prédécesseur, ainsi que son goût pour l'égalitarisme. Triviers ne cessait de le répéter à son amant : cela déplaisait aux flibustiers. De plus, la chance n'avait pas souri aux audacieux. Deux des navires de la petite troupe avaient disparu corps et biens, et les prises, qui avaient coûté très cher, avaient rapporté fort peu. La plupart des bateaux capturés étaient de lourds vaisseaux, chargés de bétail ou de maïs, difficiles à écouler. Peu à peu, on en vint à reprocher à Veyrand son manque de lucidité, son entêtement et son avarice : il s'acharnait à chasser sur des flots déserts et lorsqu'il revenait mouiller à La Tortue, il n'avait pas le bon goût d'abreuver à l'œil ses équipages déconfits.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Durant toutes ces années, René de Triviers n'avait pas cessé de mettre Veyrand en garde, pointant justement ses maladresses et son manque de hardiesse. Toutefois, la seule erreur que ce dernier avait jamais reconnue, c'était de ne pas avoir caché à ses hommes sa liaison avec Triviers, qui avait nui à son prestige personnel. Une manière déguisée d'insulter son amant et de lui signifier la distance qu'il entendait désormais mettre entre eux, puisque l'homosexualité était courante entre les marins et que ceux-ci se fichaient comme d'une guigne des orientations sexuelles de leurs frères, tant qu'ils restaient eux-mêmes libres de leurs goûts et de leurs pratiques. Veyrand resta donc seul dans sa tour d'ivoire.

Cependant, Veyrand était tout sauf un idiot. Orgueilleux mais pas aveugle, il savait dans son for intérieur reconnaître comme des évidences les vérités que Triviers lui avaient révélées. Lorsque l'affaire de Carthagène s'était présentée, il en avait tout de suite conçu le profit qu'il pourrait en retirer. En plus de la fortune promise par Pointis, cela affermirait son autorité battue en brèche et, peut-être le point le plus important, cela le rapprocherait personnellement des œuvres de la Couronne, puisqu'il songeait déjà à raccrocher…

Veyrand avait donc mis tout son poids dans la balance pour convaincre ses hommes de participer à l'expédition. Chose faite, c'étaient les Frères de la Flibuste qui avaient pris d'assaut le fort de Boca-Chica, initial succès qui avait permis la prise de la ville !

À cette aune, on peut se faire une idée de l'amertume des flibustiers de Veyrand lorsqu'ils s'étaient retirés de l'aventure. L'assemblée pirate qui s'était tenue trois jours plus tard avait eu comme conséquence logique que Veyrand s'était vu mis en minorité et bientôt jugé par son équipage : il avait été décidé que lui et cinq de ses hommes restés fidèles seraient marronnés,

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

c'est-à-dire abandonnés seuls, sans armes et sans nourriture sur la terre la plus proche. Sans l'intervention de Triviers, le programme eût été appliqué à la lettre, mais le chirurgien fit valoir que le capitaine et ses cinq fidèles n'avaient commis d'erreur que d'avoir cru un peu plus que les autres aux promesses de Pointis ; à ce titre, ils furent autorisés à conserver leurs sabres, leurs fusils et un tonnelet de poudre.

Aussitôt dit, aussitôt fait, une chaloupe avait été mise à l'eau, qui avait débarqué les six hommes sur un littoral inhospitalier. Seul Triviers avait jeté un œil sur le rivage qui s'éloignait, dans sa longue vue, il avait vu Veyrand, le poing en l'air, qui vociférait ses imprécations.

Lorsque René de Triviers revint sur les lieux six mois plus tard, des marronés, seul Veyrand et le nègre Congo étaient encore en vie. Très vite en effet, les six hommes avaient été attaqués par des Indiens du village voisin. Deux d'entre eux avaient été enlevés au cours de la première confrontation : ils avaient fini boulottés au terme d'un grand festin, puisque les indigènes étaient anthropophages. Plutôt que d'attendre l'assaut suivant, Veyrand avait décidé d'attaquer le village. Les quatre survivants avaient tout brûlé sur leur passage. Tous les indiens de la tribu, hommes, femmes et enfants, soit près de soixante personnes, avaient été exterminés au terme d'un coup de main audacieux. Seul un des quatre assaillants avait été occis dans l'aventure.

Lorsqu'ils étaient arrivés dans la dernière case, les trois survivants y avaient trouvé un jeune garçon de cinq ou six ans, atterri là par un mystère resté inexpliqué. Au milieu du tumulte et des incendies, l'enfant était occupé à ronger avidement un restant de carcasse, comme si de rien n'était. « Mafumba, c'est un Mafumba ! » s'était écrié en sa langue maternelle le nègre Congo, qui faisait allusion à des fourmis reconnues pour leur voracité, et il avait éclaté de rire avant de prendre l'enfant sous sa protection.

S'il est bien certain que l'attaque du village était une prévention nécessaire pour éviter une fin gastronomique, Veyrand et ses deux acolytes, qu'on

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

appelait Congo et Casamance, ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il avait été excessif de brûler le village entier. Il n'y avait plus rien à manger et il ne se trouvait aucun indigène pour ramasser quelque pitance sur l'estran ou en lisière de l'épaisse forêt tropicale. Durant quelques temps, les trois hommes et Mafumba se nourrirent de noix de coco, de crabes, de singes hurleurs que Casamance grillait ainsi que des quelques restes qu'ils exhumaient dans le village brûlé mais bientôt, les vivres vinrent à manquer et la famine s'installa. On en fut réduit à sucer des écorces et mâcher des racines, le regard vide, fixé vers l'horizon.

C'est sans doute durant un de ces moments d'attente que Casamance conçut le funeste projet qui lui coûta la vie. Il alla trouver Congo et lui expliqua qu'il fallait se résoudre à sacrifier la vie du plus faible pour sauver celle des plus forts et qu'à ce titre, il fallait tuer Mafumba pour pouvoir le manger. Cette perspective fut insupportable à Congo qui avait en très peu de temps conçu un attachement viscéral, de nature paternelle, à son jeune protégé. Du coup, il se leva et fracassa la tête de Casamance.

Toutefois, le soir, autour du feu, tandis que la cuisse de ce dernier chantait encore sur le gril selon le mode dont le repas avait lui-même usé pour les singes, Veyrand, Congo et Mafumba concédèrent que Casamance ne s'était pas trompé sur tout. Veyrand avait donc proposé que le prochain à être mangé serait tiré à la courte paille… Mais il n'eut pas le temps de tricher.

Hanté par l'idée qu'il avait abandonné son amant, son ami, son frère, René de Triviers, sitôt qu'il avait rallié La Tortue, avait rassemblé quelques économies, mis sur pied un équipage et était retourné sur les lieux du drame. Il était arrivé juste avant le sinistre tirage au sort.

« Lui, c'est Mafumba, il est avec Congo. Il est avec nous, ce n'est pas négociable », avait dit Veyrand en montant à bord du brick qu'avait affrété Triviers.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Lequel avait pensé qu'un autre enfant serait bien utile pour distraire Olivier ; ils seraient donc deux enfants à bord.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XIX : Trois louis d'or

Il y a des moments particuliers dans la vie, des moments où la tourbe indistincte de ce qui fait nos jours, nos nuits, nos préoccupations, nos désirs, nos espérances, nos rêves et nos actes, semble tout à coup prendre une intention claire et précise, où l'on sent que l'on n'a plus qu'à tendre la main pour cueillir ce qui était à la fois confus mais tellement profond et qui se refusait à nous depuis si longtemps. C'était donc ça et c'est là ! Enfin à portée et sous cette forme qui semble un œuf, tant elle est aussi parfaite qu'évidente.

On prend ce miracle pour la récompense de la patience et du calcul, du soin qu'on a pris pour se rapprocher de l'objectif, mais cet alignement des astres est parfois aussi le fruit du hasard, qu'il faut alors forcer, du moins si l'on est un pirate. Ô moralistes, ne venez pas nous rebattre les oreilles avec la vertu et la satisfaction que la poursuite d'un objectif noble apporte aux âmes élevées ; ce qui fait notre satisfaction, c'est de goûter à l'objet du désir ; il n'y a pas de bonheur supplémentaire dans la vertu (à la grande rigueur une exaltation masochiste, toutefois on a vu très peu de flibustiers portant le cilice).

C'est bien cela. Pour se figurer ce qui l'anime, disons qu'il n'y a pas de moment plus abouti pour lui que celui où, s'apprêtant à tirer, un œil rivé sur l'objectif, l'autre fermé sur l'oblitération de sa pensée, il entame la course molle de la détente : à un moment précis qu'il ne peut se figurer mais qui est proche, le coup va partir, dans un fracas de fortune, un tourbillon de richesses, un nuage de diamants. Bien sûr, il y a loin de l'œil du fusil à la cible. C'est qu'il peut encore s'en passer des choses : un hoquet de la houle, une saute de vent, l'appel d'un camarade. La balle passe à côté, tout est à recommencer ; qu'importe, si l'on tire, c'est parce qu'on voit la balle pénétrer les chairs, avant qu'elle ne soit partie. Enfin, on voit… rien de moral ici, pas la moindre prise en compte de cette intolérable piqûre, qui ensanglante et

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

brise une vie : quand on s'appelle Veyrand et qu'on désire la fortune, on ne s'embarrasse pas de principes.

Les principes, ah, c'est du brouet pour les ahuris, cela ne remplace pas la richesse. Lui, Veyrand, il savait : il était né au plus profond de la misère, il en connaissait toutes les secrètes flétrissures, les amertumes, la désespérance. Il s'était juré d'en sortir seul et avait haï ses parents et ses frères et sœurs pour leur résignation paysanne : c'est à croire qu'ils se complaisaient dans les ordures, les famines, les épidémies et l'obéissance obtuse qu'ils avaient envers leurs maîtres et leur dieu. Comme si Dieu était armé d'un fusil !

Il avait cherché la fortune toute sa vie et ne l'avait jamais trouvée. Cent fois, il avait cru l'atteindre et elle s'était refusée à lui ; la frôler, oui, la posséder, jamais encore. Plutôt que de l'abattre, cela n'avait fait que renforcer sa cupidité.

Veyrand avait quitté son bourg dévasté un jour qu'il avait neuf ans, parce qu'un capitaine d'un régiment de dragons lui avait donné à manger en échange d'une caresse. L'infâme pouvait en faire sa chose, le forcer à se conformer en tout point à son désir, le prostituer à d'autres, au moins ne crevait-il pas de faim. À son service, le soldat lui avait appris à lire, à écrire et, plus important à ses yeux, à compter. Quelques mois plus tard, il avait été perdu au jeu. Par le hasard du jacquet, il était entré au service d'un jésuite, de qui il préparait les tisanes et bassinait la couche, comme de bien entendu. Il acheva son éducation en cajolant le prêtre.

Cet apprentissage avait duré cinq années, qui s'étaient conclues par un premier vol et son embarquement comme mousse sur un bateau négrier, parti de La Rochelle. On avait navigué jusqu'aux côtes de Casamance, où l'on avait trouvé la cargaison, un ramassis pouilleux d'esclaves épuisés, déjà transbordée à deux reprises en raison d'avaries répétées. La moitié de la

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

marchandise était morte durant le voyage car le navire s'était trouvé bloqué dans une bonace durant près d'un mois, ce qui avait provoqué une famine à bord. Une des missions du mousse consistait notamment à faire l'inventaire de la cargaison chaque matin, on jetait par-dessus bord les morts et les mourants, avec de grands soupirs du capitaine, qui voyait fondre son bénéfice ; Veyrand comprenait son dépit, il pensait qu'il était dommage d'en être réduit à abandonner cette fortune au bénéfice des requins.

La traversée s'était achevée à l'approche des Caraïbes, lorsque le piteux bateau avait été attaqué par des pirates hollandais. L'affaire avait été rapide : un abordage hurlant, quelques coups de fusil, le capitaine et quelques hommes qui tombent et puis, presque aussitôt, la reddition de tout l'équipage. Chacun avait eu le choix (la marchandise exceptée, qui fut vendue aux Anglais à la Jamaïque) de rester sur le navire et de rejoindre les forbans. Les autres seraient débarqués à la vue du premier port… Cependant, tout le monde était resté car, tout compte fait, il valait mieux embrasser l'état de pirate que celui d'esclave ou de prisonnier, même temporairement.

Cette bifurcation du destin n'entama en rien la résolution de Veyrand, qui gardait son cap obstinément. Fort de sa formation de mignon, il passa au service de son nouveau capitaine, sûr qu'il pourrait en tirer un bénéfice futur. Il avait à l'époque cousu dans le revers de son pourpoint les trois louis d'or qu'il avait volés au jésuite.

Quand il était seul, il les caressait à travers l'étoffe, comme font les pères émus sur le ventre des femmes enceintes, mais le plus souvent, il se contentait, avec une précision d'usurier, d'en estimer le poids : les quelques dixièmes d'once d'or qu'il portait sur lui accompagnaient tous ses mouvements ; il les sentait à chaque pas, à chaque balancement. Lorsqu'il officiait au service de son maître, il ne les perdait pas de vue et se rhabillait sitôt l'affaire finie. L'autre prenait cela pour une coquetterie, il avait tort. Il s'était imaginé que Veyrand l'aimait : cette erreur lui coûta cher puisque

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

sitôt arrivé sur l'île de la Tortue, il reçut, au propre comme au figuré, un inexplicable coup de poignard dans le dos. Il en expira deux jours plus tard.

Libéré de ses obligations, Veyrand garda l'état de pirate. Il se fit engager sur un navire en qualité de matelot. Son statut s'améliora vite, grâce à l'amitié d'un moucheur, qui lui apprit l'art du mousquet. C'était Veyrand qui, durant les abordages, chargeait alternativement les armes de son amant. De la sorte, celui-ci dégommait en double. Loin de la mêlée, Veyrand voyait tomber les capitaines, les maîtres d'équipage, les chefs de pièce avec une satisfaction contenue. Bientôt, il fut assez habile pour tirer à son tour et l'élève dépassa vite le maître. Comme Veyrand avait pour habitude de tirer depuis la hune et qu'il était d'une précision redoutable, il hérita du sobriquet de fauconneau. Sur cette réputation, il n'eut aucun mal à intégrer l'équipage de Grammont.

Sitôt engagé sur l'*Isabelle*, Veyrand rêva de séduire son nouveau capitaine. Mais Grammont se fichait comme d'une guigne de ses œillades, au grand dépit du jeune homme, qui en conçut une haine farouche à son égard, bien qu'il ne la fît jamais savoir à personne. Tout en Grammont provoquait son dégoût, depuis sa flamboyance jusqu'à la pitié qu'il éprouvait de temps à autre envers ses victimes. Pour ça, on pouvait dire que le godelureau n'avait sans doute jamais eu faim, il en serait revenu de ses grands airs !

Mais comme toujours, il fallait serrer les dents et courber l'échine, cacher ses intentions, faire bonne figure, apprendre… un jour, la fortune viendrait à lui ! Il saurait la recevoir comme on accueille un vieil ami de retour de voyage.

Veyrand ne se trompait pas et ne dut pas attendre longtemps qu'elle lui fît un signe. Celle-ci lui apparut sous les traits de René de Triviers, vicomte de son état. C'était un jeune homme dégingandé et maladroit, que Grammont avait exhumé d'on ne sait où et qu'il avait bombardé chirurgien. Il ne fallait pas être grand clerc pour se rendre compte que c'était un praticien

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

inexpérimenté. Veyrand en avait donc fort opportunément conclu que, pour une raison ou pour une autre, il avait intérêt à s'en rapprocher. À l'espionner, il ne tarda pas à se rendre compte que Triviers n'était pas attiré par la gent féminine : du pain bénit pour lui. Un jour qu'il le surprit à pleurer la mort d'un matelot, il s'était approché pour le consoler. Il avait plaqué violemment ses lèvres sur les siennes, ainsi qu'une main entreprenante sur son entrejambe. Une demi-heure plus tard, à la faveur d'une cambuse, ils étaient unis par le pêché de chair et Triviers était à lui.

Leur histoire dura près de quinze ans, durant lesquels Triviers, ensorcelé, souffrit du manque de tendresse et d'empathie de son partenaire. Dans l'intervalle, il n'eut jamais la force de le quitter (ni de prendre la mesure exacte de sa duplicité, celle-ci lui étant inconcevable). D'ailleurs, faut-il parler de rupture au terme de ces quinze années ? C'était beaucoup dire : disons simplement que lassé des tueries et de l'inconfort, Triviers décida d'en finir et de retourner au pays. Veyrand décida alors que l'inconstant le paierait cher, mais, comme d'habitude, il avait le temps.

Triviers ou Cronfestu, comme il se faisait dorénavant grotesquement appeler, restait sa fidèle marionnette. Lorsqu'il le visitait à Nieuport, malgré les années passées et le ressentiment, l'apothicaire ne résistait jamais longtemps à ses avances. C'était chaque fois la même chose, il suffisait d'attendre : il y avait toujours un moment où le vieil apothicaire accepterait de fourrer son sexe en bouche. En somme, Cronfestu était un faible, soumis aux caprices de ses cœur et corps, et cela lui était une occasion supplémentaire de lui vouer un secret mépris. Par conséquent, il avait commandité son assassinat avec délectation.

Maintenant, Mafumba lui apprenait que le coup n'avait pas porté. Qu'il attende alors, il ne fallait pas effaroucher le pigeon et, tout bien pesé, il pouvait encore être utile. Avec Ninon la Mort dans les parages, Cronfestu reprenait de l'importance : lui seul était capable de calmer cette irréductible

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

peste. Oui, vraiment, c'était une bonne chose que le coup ait raté. Ninon se présentait plus vite que prévu au rendez-vous : grâce à cette baderne de Cronfestu et cet idiot de Lazare, on allait lui servir son fils sur un plateau. À condition qu'elle livre sa carte au trésor, bien sûr. La fortune, enfin, enfin, enfin ! Sur son cheval, le vieux Veyrand en frémissait d'aise : après long temps de visée, le moment de tirer était enfin venu.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XX : Au rendez-vous de la marquise

Il se trouvait à quelques lieues de Paris, ou plutôt devrait-on dire à quelques méandres en aval, un fort commun patelin du nom de Chatou.

C'était un modeste village de chaumières en torchis, dans lesquelles s'entassait une population aussi malheureuse que misérable ; les temps étaient encore durs. Depuis toujours, la Seine coulait à Chatou son cours large et généralement paisible, parsemant au cours de ses crues soudaines les rivages de gravières et de terres propices au maraîchage. En 1650, on avait franchi le fleuve d'un pont, et l'économie s'était accrue grâce à la nouvelle liaison avec la capitale, qui permettait de valoriser le surplus et bientôt même de spéculer un peu et de s'enrichir ; on avait aussi commencé à voir des nobles et des bourgeois fortunés qui s'étaient offert l'un ou l'autre rendez-vous de chasse dans les environs, attirés par les forêts environnantes.

La dernière en date de ces habitants en quête de quiétude était la très belle et très riche Madame de Jussieu-Fronsac, marquise de son état et accessoirement châtelaine de Montmaur, seigneurie aux portes de la Provence. Les affaires de Madame la Marquise l'appelant à Paris quatre à cinq mois par an, elle avait résolu de se faire construire ni trop près ni trop loin de la capitale et de Versailles une habitation digne de son rang et n'avait pas lésiné sur la dépense. Madame la Marquise ne cherchait pas à dissimuler l'opulence que sa fortune lui permettait.

Elle commença par ceinturer sa propriété d'un mur de briques plus haut qu'un homme de grande taille portant un nain sur les épaules. Le portail, fait d'une lourde grille en fer forgé, ouvrait sur un immense courtil, aux espaces étonnamment découpés selon un schéma concentrique. Il y avait d'abord, sur tout le pourtour intérieur et sur une largeur de quinze toises,

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

des plates-bandes qui constituait un immense potager. Puis, un espace de verger ceinturé d'une double rangée de haies épineuses. Ensuite venait un espace boisé, au milieu duquel, comme planté au milieu d'une clairière, s'élevait la demeure de Madame la Marquise.

Cette demeure s'appelait le château de la Garenne. Le château était neuf, mais sa structure rappelait les nécessités des siècles perturbés. Il était construit sur un soubassement plein, qui le plaçait d'emblée à six pieds du sol. On y accédait par une seule porte, une grande poterne carrossable qui donnait accès à la cour d'entrée. Ce bâtiment était fendu en son milieu d'une grille verticale qui pouvait à tout moment en barrer l'accès. On pénétrait alors dans l'espace que Jussieu-Fronsac appelait à proprement parler la garenne, un vaste terrain dégagé qui semblait aspiré par la convergence des chemins rectilignes qui menaient vers la façade intérieure du château.

Cette façade, faites de briques rouges et de pierre de taille, comme il était commun dans les environs, était disposée en deux niveaux. Le premier, dévolu à la vie sociale, présentait quatre hautes portes-fenêtres et, au centre, la porte d'honneur. L'invité y entrait dans une vaste salle d'apparat, qui traversait le bâtiment de part en part et qui pouvait contenir, disait-on, deux cents personnes les soirs de fête. Les murs étaient d'une blancheur éclatante, rehaussée par le dessin des moulures en stuc, plaqués à la feuille d'or.

Madame la Marquise était jeune et riche ; elle ne manquait pas de prétendants ; on se pressait à son appel, lorsqu'elle daignait ouvrir les grilles de son domaine. C'étaient quelques heures de froufrous étourdissants, de buffets somptueux, de sorbets délicats confectionnés avec les fruits du jardin (principalement des fraises et des framboises), de bons vins que l'on buvait en écoutant des bourrées éperdues.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Quelle excitation ! Tout Paris se pose cette question : quel était le déguisement de la Marquise, lors de la dernière fête ? Son préféré ? Un masque de carton noir, semblant une tête de mort, qu'elle porte sous un tricorne à large bords, embelli de quatre grandes plumes d'autruche teintes en rouge. Quelle divine excitation : personne ne pouvait jamais être assuré qu'il s'agissait précisément de la marquise car quatre créatures absolument semblables à elle déambulaient tout le long de la réception. Les belles mystérieuses n'étaient pas moins enjôleuses pour autant. On cherchait des secrets, on en était tout émoustillé.

À l'aube, les lampions s'éteignaient. Affalé dans son carrosse, chacun rentrait chez lui, contenant un haut-le-cœur à chaque cahot de la route. Que maudits soient les patachons et les traîtres punchs, vous avez gâté les coussins du carrosse ! À la garenne, Madame la Marquise restait seule avec sa laborieuse domesticité. Elle donnait des ordres clairs et précis. Quelques minutes plus tard, sortant des bâtiments d'aile, une armée de petites mains aurait tout rangé et nettoyé.

Dans l'intervalle, nous avons suivi Madame de Jussieu-Fronsac dans ses appartements. Elle nous précède dans l'escalier, ce qui nous permet de la contempler avec toute l'impudeur nécessaire à l'examen détaillé. Vertudieu, c'est une jolie poupée, la marquise ; l'escalier est bien… grand… en fait on s'en fout : on est rivé à la silhouette dansante de Madame de Jussieu-Fronsac, châtelaine de Montmaur. On a beau dire, dans dix marches, nous serons dans le secret de ses appartements, et ça fait quelque chose.

Mais non. Monter, il n'en était pas question. Il aurait déjà fallu trouver les escaliers dérobés, dissimulés dans les boiseries des salons latéraux… Pour ses commodités amoureuses, la Marquise avait simplement fait aménager un petit salon privé attenant à la grande salle d'apparat. Elle s'y éclipsait de temps à autre au cours de la soirée.

Il se disait que Madame la Marquise aimait la compagnie des hommes, cependant il ne s'en trouvait guère pour se vanter d'une bonne fortune. Les

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

fanfarons semblaient frappés d'un sort funeste. Les silencieux restaient taciturnes. Plus que beaucoup d'autres, la belle marquise avait depuis longtemps compris que son succès mondain reposait sur le mystère qu'elle incarnait, et elle en jouait avec beaucoup de malice. On lui prêtait des bons mots, des réparties piquantes : en vérité, elle parlait peu. Et si d'aventure, elle cédait aux avances d'un amant discret, elle ne lui donnait jamais le loisir d'admirer le tatouage en forme de tête de mort qu'elle portait sous le sein gauche, : Madame de Jussieu-Fronsac avait ses coquetteries.

Les appartements de la marquise étaient constitués de quatre grandes pièces en enfilade, chacune d'entre elle étant séparée de l'autre par un petit salon. La première pièce était une salle de réunion, dans laquelle trônait une grande table ronde et une dizaine de fauteuils ; la seconde était une bibliothèque, aux murs lambrissés ; la troisième était une salle d'armes ; enfin la quatrième constituait la chambre à coucher de la marquise, flanqué de deux petits appartements attenants. L'un de ces deux appartements était d'ordinaire occupé par l'homme qui, jour et nuit, s'attachait à son service. C'était un géant patibulaire, aux mains démesurées, qui partageait son temps entre la culture des légumes potagers et sa charge de garde du corps ; depuis deux jours, la marquise en attendait des nouvelles.

Et donc, la voilà qui, ouvrant un placard, débouche sur un escalier qui monte dans les combles. Après quelques espaces vides, on arrive dans le pigeonnier, dont on entend le ronflement. Madame la Marquise de Jussieu-Fronsac salue un homme qui est occupé à nettoyer des cages ; elle demande s'il y a du nouveau, le type répond que non. La marquise est inquiète : voici deux semaines qu'elle est sans nouvelle de La Pogne. Il a deux jours de retard sur ses prévisions. Depuis qu'elle a réceptionné le rendez-vous de Veyrand, Marie-Caroline de Jussieu-Fronsac s'est reprise à espérer. Son fils est vivant ! Elle le sent, son instinct de mère ne peut pas se tromper ! Elle l'a toujours su ! Elle le veut ! Il ne peut en être autrement : que sa volonté soit faite !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Elle redescend dans ses appartements, se glisse dans la sorte d'alcôve qui est fait par un renfoncement dans le mur. Elle s'assoupit quelques minutes sur le lit. Quelqu'un vient frapper et dans un demi-sommeil, elle entend qu'on lui dit : "La Pogne vient d'arriver, boss, j'ai pensé que ça vous intéresserait de l'entendre".

Marie-Caroline de Jussieu-Fronsac, aussitôt réveillée, se lève, redresse son juste-au-corps et descend incontinent là où elle est certaine de retrouver La Pogne : dans les cuisines du château. Le dialogue suivant s'établit :

NINON : Donc, il attendait Veyrand.

LA POGNE : Je vous l'affirme, boss !

NINON : Veyrand ne ment pas. J'aurais dû y retourner, c'était évident. Palsambleu ! Cronfestu ! Cronfestu…

LA POGNE : J'ai failli en mourir, et il n'y avait pas d'enfant trouvé à Nieuport. Cronfestu était seul, je suis formel ! C'est autre chose.

NINON : Bast, c'est égal, l'heure n'est pas aux conjectures. Veyrand nous fixe rendez-vous à La Haye. Mais à combien s'établit notre retard ?

LA POGNE : Il m'a fallu deux journées à bride abattue depuis mon départ d'Ostende. Mais ils ne cheminent pas vite, nous les aurons rattrapés dans les cinq jours.

NINON : Non. Je ne veux prendre aucun risque. Nous allons scrupuleusement suivre les instructions du coquin. Et nous allons lui donner ce qu'il veut. Fais recopier la carte, je l'ai posée sur la table de la salle du conseil. Et après va te reposer, nous partons dans cinq heures. Qu'on avertisse les relais du nord !

LA POGNE : Entendu, boss, je finis de souper et je m'y mets !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

NINON : J'ai bien peur qu'il te faille encore abandonner tes laitues et tes framboises quelques longs mois. Nous récupérons Olivier et nous retournons à Montmaur sur le champ.

LA POGNE : Je vais donner les instructions, boss.

NINON : Je n'en doute pas. La chasse est relancée. Je cours m'habiller !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Résumé des dix derniers chapitres

(à destination de toutes celles et ceux qui n'ont, et c'est regrettable, pas la patience de tout lire et de tout retenir, des poissons rouges, des malades frappés d'Alzheimer et des distraits de toutes sortes – nous conseillons d'ailleurs aux ressortissants de la troisième catégorie de reprendre ces prolégomènes à leur début, en se munissant d'une boussole)

Il était une fois un ramassis de personnages presque tous les plus louches les uns que les autres (à l'exception notable du héros principal, lequel est un indécrottable candide, par conséquent plus porté sur le déduit, l'intérêt à son prochain et le devoir parental que sur l'enrichissement personnel)… Le mouvement brownien qui nous occupe depuis déjà vingt chapitres voit tout cet affreux monde se croiser, s'entrecroiser, se tromper, s'aimer, se construire, se détruire, et nous pourrions continuer longtemps mais préférons le etc., car il ne faut point éreinter qui nous lit, surtout si avide de résumés, la personne en question brûle de savoir en quelques lignes l'essentiel de l'intrigue.

Cependant la belle lectrice ou le gentil lecteur (à moins que ce ne soit l'inverse) n'est peut-être autant adepte d'une sage paresse que votre serviteur. Aussi allons-nous vous renvoyer au premier de ces résumés (inséré entre le chapitre dix et onze), si vous voulez tout reprendre dès le début (deux minutes de lecture, qu'est-ce dans une vie ?).

C'est fait ? Reprenons.

Et alors? Et alors? Eh bien nous sommes à présent en 1729, toujours à Nieuport, et ne négligeant aucune part de ces extraordinaires aventures, fussent-elles de nature à faire frémir la pucelle (que nous sommes encore quelquefois dans notre innocence immaculée) ou terrifier l'homme mûr qui s'estime revenu de tout (à tort, comme nous l'éprouvons tous les jours), nous commençons par assister à la pendaison d'un innocent. C'est l'ennui avec la peine de mort : c'est efficace pour supprimer le méchant, le traître ou l'innocent qui gêne, sans cependant – tant le monde est imparfait, l'homme obtus et l'innocent rétif – parvenir à éradiquer le Mal ou la Contestation, et voir triompher le règne de la Vertu et de l'Obéissance, auxquelles

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

nous tressons le laurier. Mais l'exécution n'étant que très peu réversible (on a connu un cas, ne blasphémons pas), c'est parfois ennuyeux quand le méchant n'en est pas un – du moins si l'on fait la publicité de la bévue (ce qu'il y a encore moyen d'éviter par une application stricte du procédé, mais cela n'est pas le propos : rappelons que ceci est un résumé). Bref, Lazare, devenu médecin, donc notable, de la ville de Nieuport, a des tracas métaphysiques. Il faut dire que non seulement ce spectacle le dégoûte mais encore qu'il a par moments des éclairs de conscience qui, il le sait, le rapprochent de sa vie antérieure, avant qu'il devienne amnésique et qu'il soit recueilli, inanimé, dans les bras tremblant de désir de Margriet, croyant voir en ce naufragé sans mémoire le fiancé parti faire fortune au loin.

Pour apaiser les tourments, l'acte d'amour est salutaire (même en cas de migraine, n'en déplaise à la gent féminine)… Lazare va chercher chez la femme du bourgmestre les consolations de l'âme qu'il n'a plus trop envie de recevoir de la part de son épouse légitime, dont le caractère de mégère n'a pas mis longtemps à se révéler et qui éduque Antoine, le fils aimé que leurs étreintes ont produit, d'une façon déplaisante – à tout le moins aux yeux de notre héros, lequel peut compter sur son amitié avec l'apothicaire, Cronfestu, pour recevoir conseils en tout genre. C'est d'ailleurs lui qui lui a soufflé que Flora, la femme de Dikke Bart, le burgmeester, se languissait d'un amant solide et tendre. Pourquoi diantre n'en a-t-il profité lui-même ? Car le maître ès potions est attiré par Sodome, le bougre.

Ce qui explique qu'il fait mine de céder aux avances de Dikke Bart (qui meurt heureux) tandis qu'une explosion ravage la maison de Lazare, lequel était occupé à conter fleurette à Flora chez elle, accompagné par son fils qui ne tenait point la chandelle mais jouait dans une autre pièce. Sous l'impulsion de Cronfestu, les miraculés doivent fuir sans délai aucun.

La première étape de leur périple est Ostende, bourgade point trop éloignée et où Cronfestu, qui n'est pas celui qu'on croit, doit retrouver ce coquin de Marius Veyrand. Icelui, pour qui l'ignorerait, est un pirate, un escroc, un malandrin, et je

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

pourrais continuer longtemps mais pour la raison détaillée ci-haut, contentons-nous d'un etc. répété.

Veyrand est le spécialiste de la trahison mais à chaque fois que la fortune lui sourit, il la perd. Son idée fixe est de remettre la main sur un trésor caché par le célèbre Grammont, lequel – disons-le tout net – a engendré un premier bâtard qui sera d'abord connu sous le nom du vicomte René de Triviers. Et voici qu'à la « Dertiende Penne », l'auberge louche tenue à Ostende par Jef Grootmeester, un ancien pirate à la jambe de bois malencontreusement amputé alors qu'il souffrait de plombs dans la fesse, la vérité éclate : Cronfestu, jadis chirurgien dans la flibuste, n'est autre que Triviers. Reconnu par Grootmeester, il n'est sauvé d'une mort certaine que par l'apparition de La Pogne, secondé par l'énigmatique et taciturne Mafumba, lequel plante un couteau dans les boyaux du taulier pour lui apprendre à mourir.

La Pogne, rappelons-le, est à la fois le jardinier et l'homme de main de Ninon-la-Mort. Celle-ci est toujours à la recherche de son fils disparu – et qui présentait quelque ressemblance avec Antoine. Le plan de Veyrand est limpide : échanger Antoine contre le plan du trésor que détient Ninon. Enfin, Ninon… On se rend compte, dans le chapitre 20, celui qui clôt ce résumé, qu'il s'agit en réalité de Christine de Jussieu-Fronsac, marquise de son état, riche et belle, voyageant entre son château méridional et son castel de Chatou, situé entre Paris et Versailles, où nous allons assister à une fête galante et à un nouveau départ précipité : Ninon veut son fils.

En route vers la suite !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XXI : Au sommet du Grand Morne

Il y avait dans les Indes Occidentales une île enchanteresse, aux collines rabotées par une végétation touffue ; ces reliefs sont appelés les mornes et cette île, jadis nommée Hispaniola, se nomme à présent Saint-Domingue. La partie occidentale de Saint-Domingue forme la République d'Haïti, première nation indépendante noire du monde, ce qui serait un sujet de fierté pour l'humanité entière si ce n'était sans doute l'origine des tourments endurés par ce peuple courageux, épris de liberté et pratiquant un des plus beaux français qui soit. Cependant, si l'on peut dire, le torrent d'infortunes qui submerge ce sympathique paradis de la débrouillardise, de la corruption généralisée et de la déforestation est en quelque sorte atténué par la longue habitude de la misère et de l'injustice qu'en ont ses habitants.

Le Grand Morne se trouvait à proximité de Petit Goâve, une bourgade érigée en colonie en 1663 par les Français, qui en avaient fait le siège de leur administration. Le Grand Morne était une haute colline giboyeuse, depuis laquelle on pouvait contempler la mer ou plus prosaïquement guetter l'arrivée d'une proie espagnole. Alors on redescendait quatre à quatre, on prévenait les copains et on se mettait en chasse. Dans d'autres circonstances, on y traquait sans pitié la viande à boucaner ou l'esclave en fuite. En effet, depuis le développement de la colonie et l'essor du commerce international, la main d'œuvre était rare, or sans main d'œuvre, comment cultiver le tabac et le sucre ? comment aurait-on pu satisfaire la demande des salons européens ?

Malgré l'adoption du Code Noir, fort opportunément rédigé par Colbert pour limiter les exactions exercées contre le prolétariat servile, il se trouvait encore quelques esclaves assez rétifs pour préférer la liberté au confort de leurs cases, la faim au délice que représentait leur brouet, la sauvagerie aux bienfaits de la civilisation. Sous peine de fumer du mauvais tabac ou de boire son chocolat trop amer, il fallait éviter que leur exemple ne fût suivi par

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

le plus grand nombre ; de la sorte, on coupait l'oreille à la première fuite, on tranchait le jarret à la récidive, enfin, si l'essorillé boiteux clopinait encore vers la brousse, indifférent aux appels du bon sens, on était en droit de le pendre.

Il était aussi permis de l'occire là-haut, car c'était plus commode de ramener un cadavre qu'un prisonnier qui traînait la patte mais dans ce cas précis, il fallait une commission délivrée par le Gouverneur de sa Majesté. C'était un rare privilège qui n'était accordé qu'aux meilleurs tireurs, et encore fallait-il qu'ils fussent bien en cour.

- Congo, quelle heureuse surprise ! Puis-je savoir ce que tu fabriques avec cette pelle en main ? Que voilà une étrange préoccupation pour un nègre en fuite…
- Je ne suis pas en fuite. Je suis un homme lib' et j'ai loisi' d'aller où bon me semble !
- En un sens, je ne peux te donner tort. Grammont t'a affranchi… mais voilà dix ans qu'il n'a plus donné signe de vie et les gens sont de peu de mémoire. Il faut se rendre à l'évidence : la couleur de ta peau atteste de ton statut… Il y a des gens qui disent que tu es un esclave. Des gens sont à ta recherche… Je les ai précédés pour te prévenir.

L'homme armé de son fusil marqua un temps d'arrêt avant de reprendre, patelin :

- Mais ces considérations sont hors de propos. Je ne suis pas d'avis que la condition d'esclave soit irrémédiable et je t'apprécie. Toutefois, il me semble que je t'ai posé une question, n'est-ce-pas ? Or toute question a sa réponse, pas vrai ? Nous avons tant fait ensemble, nous sommes un peu amis, non ? Et si je ne m'abuse, tu comptes parmi ceux qui m'ont valu d'entrer dans la confrérie de la Flibuste…

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Congo posa sa pelle et se redressa. Il jeta un œil aux alentours. Depuis combien de temps Veyrand l'observait-il ? Il fallait sans doute gagner du temps, obtempérer.

- Montre-moi le parchemin, Congo.

- Quel pa'chemin monseigneu' ? Je n'ai pas de pa'chemin…

- Allons, je pourrais me fâcher, te menacer de mort… je n'en fais rien. Je suis là pour t'aider, même si c'est moi qui tiens le fusil, à ce qu'il semble.

Congo tira de sa culotte élimée un vieux bout de papier poisseux.

- Ah voilà, tu es intelligent, Congo, n'est-ce-pas ?

- C'est le frè'e géné'al qui me l'a donné ! Ce papier est ma p'op'iété, je l'ai 'eçu des mains du frè'e géné'al.

- Montre-moi ce parchemin, Congo, nous l'allons examiner.

Congo tendit le bras. Veyrand s'empara du texte et déchiffra péniblement :

Prime du triangle gravir le grand morne
Creuser des tombes Sinistres À répéter mort De l'amour
Ad libitum restent Prime et Carte

Comme souvent, Grammont avait opté pour l'audace. Le village désert ne payant pas de mine. Les pirates étaient partis à l'assaut comme à l'exercice, avec des grâces de danseurs sans orchestre, avançant à pas furtifs et précis. Ils n'avaient pas pensé qu'une douzaine de soldats aguerris et résolus les attendaient dans le seul bâtiment en pierre. La salve en avait fait tomber cinq du premier coup.

Grammont avait gueulé. Nom de Dieu, c'est une embuscade. On tire d'en face, protégez les flancs ! Mais les rangs flottaient ; il y en avait, dans la

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

cinquantaine de forbans débarqués, qui ne pensaient déjà plus qu'à une chose : déguerpir le plus vite possible et rejoindre le navire. C'est un piège ! hurlait Grammont. On se retranche et on fait le carré, les moucheurs au milieu !

Puis les Espagnols étaient sortis de leurs cachettes. Grammont pensa à Hannibal. C'était la tactique de Cannes, sans doute, qui avait inspiré les hidalgos : de chaque côté de la colonne flibustière, cinq cavaliers se préparaient à la charge. Coup d'estoc d'abord, puis coup de taille ensuite : ils étaient encerclés. Apprêtez-vous à les repousser, ils ne sont pas nombreux. Ce sont des hidalgos, ils ne vont pas attendre les mousquetaires, ces Espagnols sont trop fiers pour être de bons combattants ! Les voilà qui se mettent à la charge. Restez ici, nom de Dieu ! Mais rien à faire : un petit groupe de six forbans apeurés se carapate à vive allure ; les Espagnols donnent la chasse ; les fuyards jettent leurs armes, courent éperdus droit devant eux, vers le bateau ; ils sont sabrés par les cavaliers ; pour toujours affalés sur le littoral de Floride. Les imbéciles ! dit Grammont. On reste groupés et on tire sur mon ordre !

Ah vraiment, cela avait été une rude affaire ! Les pirates tiraillaient sans beaucoup d'effet sur les cavaliers. Durant ce temps, des Espagnols embusqués les prenaient pour cible. Nous sommes à découvert, avait dit Grammont, il faut rejoindre la lisière plutôt que la plage, le chemin est bloqué ! Tenez les rangs !
Dans l'intervalle, quatre hommes étaient encore tués, d'autres blessés.

Maintenant, c'est chacun pour soi. Rendez-vous au navire, où vous serez sous la protection de nos canons. J'attendrai ici jusqu'au lever du soleil… Nous allons donner de l'occupation aux Espagnols, parole de Grammont ! Je veux mes six hommes avec moi !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Sortirent du rang Jean de Bordeaux, François de Nantes, Laurent le gars du Canigou, Pierre le Normand, Joël de la Charente et Congo, qui formaient depuis toujours la garde rapprochée de Grammont. Compagnons des premiers jours et de tous les mauvais coups, les sept hommes s'estimaient pareillement, au point qu'ils avaient formé une fraternité secrète et qu'ils eussent préféré périr que de voir tomber leurs camarades. Ils aimaient à l'occasion vider un dernier verre discrètement à l'exclusion masquée des autres et parlaient chacun de leur pays avec un vague regret qui un instant, leur poignait le cœur ; qui eût pensé que ces durs-à-cuire étaient sensibles à la nostalgie. Mais au réveil ils étaient redevenus ce qu'ils étaient : de redoutables combattants.

Pourtant, malgré leur vaillance, leur courage et leurs aptitudes au combat rapproché, cette fois il n'en revint que deux. Laurent fut frappé d'une balle en plein front, François fut occis d'un coup de sabre peu après, Joël tomba lors de l'assaut suivant, puis ce fut Pierre le Normand qui fut touché au genou droit, ainsi que Grammont blessé à la cuisse. Comme le soir tombait, on prit parti de se replier. Congo emmena Grammont sur son dos et Jean fit de même de Pierrot ; on ne sait pas ce qu'il advint de ces deux derniers hommes : il y eut des coups de feu, Grammont voulait que Congo fît demi-tour, celui-ci refusa.

Grammont manqua de peu de mourir des suites de sa blessure infectée. Alité, fiévreux, pressentant la fin, il fit appeler son ami. Congo, je veux voir Congo, seul !

Les deux hommes parlèrent longtemps. Lorsqu'il sortit de la cabine, Congo en larmes serrait dans sa poche un petit parchemin.

- Je te crois, Congo, je te crois. Tu peux continuer à creuser… je te garantis un juste et équitable partage.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

L'homme reprit son ouvrage, creusant sans cesse une terre rouge, presque pulvérulente. Veyrand restait au-dessus du trou. Bientôt, une longue boîte de bois apparut. C'était un cercueil ; on le sortit à grand effort ; il était occupé par le corps momifié d'une jeune femme qui avait dû être abondamment pleurée ; des fleurs desséchées, un bijou en forme de cœur en pectoral ; mais de trésor, point.

- C'était un leurre dit Veyrand, c'était bien trop facile. Et il fallait une grosse bête pour y croire ! Peste !

Veyrand, sentant la colère l'envahir, relit le parchemin. Le Grand Morne, la tombe, l'amour : tout y était. Mais comment interpréter *Ad libitum restent prime et carte* ? Il devait y avoir autre chose. Et ce Triangle ?

- Ce parchemin ne nous donne pas tous les éléments. Si j'y songe, il y a un bizarre triangle gravé sur le fronton de la chapelle de Petit-Goâve. C'est là que doit se trouver la carte ! Nous ne cherchons tout simplement pas au bon endroit !

- Non, Congo, tu ne feras pas dix pas en ville. Voici ce que je te propose. Tu me laisses le parchemin, je l'étudie au calme, je trouve la clef - peut-être à la Chapelle - et nous nous retrouvons ici à la prochaine lune, d'accord ?
- J'imagine que je n'ai pas le choix.
- Fais-moi confiance, Congo, si j'avais voulu te tuer ou te voler le parchemin, j'aurais eu cent fois l'occasion de le faire, non ? Nous sommes frères, je te le rappelle… Prends mon viatique, tu y trouveras de quoi t'alimenter durant les quelques jours qui te restent à m'attendre, mon pistolet et mon sabre. Prends, nom de Dieu ! Maintenant, fous le camp dans la forêt, je te dis qu'il y a des hommes à tes trousses !

Congo prit le pistolet, le passa dans sa large ceinture d'étoffe, puis il jeta le sac de provisions sur son dos et s'empara du pistolet. Il prit la direction de la lisière sans se retourner.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Lorsqu'il fut à trente pas, Veyrand épaula et fit feu.

Le vaillant Congo mourut d'une tache rouge apparue dans son dos, pas même surpris de son funeste destin. Veyrand attendit quelques minutes puis, comme il était bien sûr qu'il ne bougerait plus, il se rapprocha du cadavre, lui donna un coup de bottes dans les testicules. Il n'y eut aucune réaction. Il s'assit près du corps et attendit qu'on vînt, en raison du coup de feu. Un beau coup de fusil, vraiment.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XXII : Comme on entre dans un moulin

Quatre hommes cheminaient au pas dans un paysage plat comme la main, l'un se trouvant quelque peu à l'écart.

« Moi, dit le premier, je rentre au pays, je prends femme et je regarde pousser les légumes. Je n'ai pas peur de voir passer les saisons, la Touraine est le plus beau pays du monde.

– Moi, répondit le second, ce n'est pas que cela ne m'intéresse pas, mais à tout prendre, je préfère voir grandir mes enfants que pousser des choux. J'aime ma bonne ville de Paris et il y fait toujours moins faim qu'ailleurs ! J'ai bientôt trente-cinq ans, il me tarde de finir mon temps de service. Et ce sera le diable si je ne trouve pas une femelle qui veuille des marmousets, nous ouvrirons une boutique !

– Moi, surenchérit le troisième, j'ai d'autres projets. Figurez-vous que…

– Il suffit, les hommes ! coupa sèchement Veyrand, le moment n'est pas à jacasser. Nous avons une mission. Il est l'heure de vous l'expliquer et de distribuer les rôles impartis à chacun. Nous allons nous arrêter ici. Nous nous sécherons tandis que je vous expliquerai ce que le Roi attend de nous. »

Veyrand désigna un vieux moulin aux ailes immobiles qui semblait abandonné ; les quatre hommes descendirent de cheval, attachèrent les bêtes et s'occupèrent d'allumer un feu. Quelques minutes plus tard, assis autour du feu, Veyrand entama le conciliabule ; des reflets de flammes orangées dansaient dans ses yeux noirs.

La mission était simple : il s'agissait de s'emparer de l'enfant. Spécialistes des coups tordus, les gendarmes du Roi étaient habitués à ne pas poser de question et prirent comme un hommage à leur professionnalisme que le brigadier Veyrand leur précise deux détails d'importance: l'enfant était l'héritier désigné d'un célèbre camisard, dont on craignait que la simple apparition pût embraser à nouveau les terres rebelles du Midi; enfin le Roi

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

ne voulait en aucun cas que l'affaire fît le moindre bruit: il n'était pas question de liquider les convoyeurs en terre étrangère. On avait fait appel à eux pour faire vite et bien, c'est-à-dire sans faire de mal à quiconque. Il s'agissait donc de s'emparer de l'enfant et de le ramener au moulin.

Tout se passa très vite: alors qu'il s'était levé à l'aube pour aller pisser, Lazare crut entendre un bruit derrière lui; il n'eut pas le temps de se retourner qu'il sentit une main gantée se poser sur sa bouche; dans le même temps, une deuxième main lui avait saisi le poignet, l'avait ramené derrière son dos et l'avait violemment tordu; transpercé par la douleur, Lazare avait obéi à la clef et s'était mis à genoux; il avait ensuite été prestement bâillonné et ligoté; Cronfestu et Mafumba, endormis, avait subi le même sort.

À la lueur de la torche que portait l'un des trois hommes masqués, Lazare vit qu'ils s'approchaient d'Antoine et que l'un d'eux s'en emparait. Dans un demi-sommeil, l'enfant laissa percevoir un petit cri d'animal et ouvrit les yeux. Il se mit à hurler illico. « Tais-toi, petit beuglard, grogna l'homme qui le tenait dans ses bras, ce n'est pas le moment ! » Mais l'enfant se débattait déjà. « On va l'attacher et puis nous filerons », dit un des trois hommes. Ce fut bientôt chose faite. « À cheval ! Vivement ! »

Les trois hommes enfourchèrent leurs montures et prirent le grand galop, Antoine, secoué et terrifié, vomissant de la bile sur la robe pie du cheval de son ravisseur. Tout en se tortillant, Lazare eut le temps de les voir s'éloigner, dans la pâle clarté que l'aube prodiguait chichement. Au loin, on apercevait les toitures pointues d'une ville endormie, comme peintes en noir sur un fond rose et pourpre. Bientôt, il ferait tout à fait jour.

Il fallut peu de temps à Lazare pour se débarrasser des liens qui l'entravaient. Il libéra aussitôt Cronfestu et Mafumba.

« C'est… c'est atroce : ils ont enlevé mon petit Toine ! hoqueta-t-il, tandis que les deux autres massaient leurs poignets engourdis.

– Étrange, fit Cronfestu, ils ne nous ont rien volé…

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

– Rien volé, se révolta Lazare, et mon fils, ce n'est rien, sans doute ?

– Ce n'est pas ce que je voulais dire, reprit l'autre ; je trouve qu'il est étrange d'être attaqué de la sorte, nuitamment, sans être molesté, délesté de nos bourses ou avoir la gorge tranchée. Il me semble que nous n'avons pas eu affaire à des bandits de grand chemin. Ils en voulaient à l'enfant, cela me semble une certitude, mais pourquoi ?

– Ils ont pris la direction de la ville ! Il faut les rattraper ! »

Silencieux comme à son habitude, Mafumba s'était éloigné des deux hommes. Il suivait sur le sol l'empreinte des sabots laissés dans la terre. Il rejoignit ses comparses et leur déclara que les trois hommes n'étaient pas, contre toute attente, partis en direction de la cité mais qu'ils semblaient plutôt avoir pris le chemin inverse.

« Allons-y » dit Lazare ! Sur ces mots, il entreprit de grimper sur sa monture. Hélas, l'homme était toujours aussi mauvais cavalier et le cheval bougeait sans cesse. Lazare s'y prit et reprit en vain durant quelques minutes sous le regard navré de Cronfestu et indifférent de Mafumba. « Maudite carne ! dit-il en tremblant légèrement, maudite carne ! » Il leva sa badine et frappa violemment l'animal. La pauvre bête poussa un hennissement de douleur et fit quelques pas en arrière. Cronfestu mit pied à terre, s'approcha du cheval et lui caressa l'encolure, en lui prodiguant des mots apaisants. Puis, se tournant vers Lazare, il lui dit : « Cher ami, je comprends votre trouble et votre impatience, mais la brutalité ne vous sera d'aucun secours. Cette pauvre bête n'est responsable ni de votre maladresse ni de votre malheur. Reprenez vos esprits : si notre cher Antoine était en danger de mort, les malandrins n'eussent pas pris le soin de nous l'enlever vivant. Je suis d'avis qu'il faut repartir dans la direction que nous indique Mafumba mais rien ne sert de courir comme des dératés. Quelque chose me dit que nous ne tarderons pas à nous voir proposer une rançon contre sa restitution. »

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Lorsqu'ils arrivèrent en vue du vieux moulin, Lazare, Cronfestu et Mafumba aperçurent presque aussitôt des ravisseurs leurs chevaux, attachés au tronc d'un jeune peuplier.

« Ce sont eux ! cria Lazare.

– Il ne faut rien brusquer, dit Cronfestu. Annonçons notre présence. Je vais tirer un coup de feu en l'air, cela les fera sûrement sortir. »

Cronfestu tira un pistolet de ses fontes, le chargea et tira en direction du ciel. Rien ne bougea dans le moulin. Les trois hommes s'approchèrent. « Y a-t-il quelqu'un ? » hasarda Cronfestu.

Les trois hommes étaient maintenant à quelques pas du bâtiment. N'y tenant plus, Lazare, qui était descendu de cheval, entreprit d'en faire le tour afin d'y trouver quelque fenêtre, l'épée à la main. C'est presque par hasard qu'il buta à moitié sur un étrange amoncellement, comme si des corps avaient été dissimulés sous une large couverture. Du bout de son arme, Lazare souleva l'étoffe. À n'en pas douter, c'étaient les ravisseurs de son fils qui gisaient en dessous, les yeux grands ouverts sur le néant, aussi raides et froids que trois cadavres pouvaient l'être. Lazare réprima mal un geste d'effroi. Cependant, il ne prit pas le temps de prévenir ses compagnons. Il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait : une petite fenêtre.

Il se glissa jusqu'à l'embrasure et jeta un œil rapide à l'intérieur. Il vit d'abord un homme qui lui tournait le dos. Face à lui, un enfant avalait un bol de soupe. L'enfant posa sa gamelle et regarda vers la fenêtre. « Papa ! » hurla-t-il en apercevant Lazare.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XXIII : L'arrivée à La Haye

Trois jours tard, nos comparses atteignirent La Haye sans autre incident. C'était une ville de taille moyenne (ce qui signifie qu'elle comptait quelques dizaines de milliers d'habitants) dont l'austérité n'était qu'apparente. Dans le lent développement économique du monde moderne, les Pays-Bas avaient pris une longueur d'avance et s'étaient transformés en un entrepôt d'abord, en une fabrique ensuite. Les matières premières arrivaient de partout, légalement ou pas. Il s'en produirait du sucre candi, du tabac à priser, des savons et des huiles. Les affaires marchaient du tonnerre. La spéculation roulait grand train. Tout était bon pour faire farine au moulin, c'est-à-dire florin au coffre, de l'oignon de tulipe aux roues de fromage, des épices rares aux étoffes exotiques.

À La Haye comme partout ailleurs dans la gigantesque manufacture qu'était devenue la première nation urbaine au monde, il se livrait donc derrière les sobres rangées de maisons marchandes une féroce compétition de nouveaux riches, dont certains étaient des entrepreneurs géniaux qui faisaient feu de tout bois pour lancer un commerce ou financer une entreprise. La société était jeune et ouverte d'esprit ; il fallait être riche et protestant pour être du beau monde, et non pas aristocrate.

Les huguenots français étaient arrivés là par la grâce de Sa Majesté Louis XIV. En effet, le bon souverain avait en l'an de grâce 1685 trouvé opportun de s'aliéner la dixième partie de son peuple soumis, en déclarant que les protestants n'en faisaient plus partie et en révoquant à Fontainebleau l'édit irrévocable de son grand-père, pris lui à Nantes en 1598. Seuls les idolâtres du Roi Soleil cherchent à l'excuser en avançant qu'il avait été mal conseillé et qu'on lui avait assuré que des tenants de la Religion Prétendûment Réformée, il n'y en avait pour ainsi dire plus. Déjà agacé par le jansénisme, le dévot vieillissant – il allait encore survivre 30 ans et mourir immondément

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

d'une gangrène dorée : le diable existerait-il ? – aimait surtout que l'univers se pliât à ses caprices et souhaits.

Comme à certains endroits, cette décision absurde faisait quand même de grands trous dans la carte de peuplement du territoire, il fallut ramener dans ce désert de quoi les remplumer.

Voici comment l'on procéda : les soldats du roi investissaient un village et prenaient leurs quartiers chez les habitants qui n'existaient plus. Étant donné que les habitants qui n'existaient plus n'avaient forcément plus que le droit de se convertir, les soudards s'abaissaient à l'insulte, aux coups, au vol, au viol, au meurtre. Ils continuaient, à croire qu'ils y prenaient plaisir, jusqu'à ce que l'habitant qui n'existait plus signe un papier de conversion. Ensuite venait le premier miracle de la Croix catholique : la résurrection de l'habitant. Il devenait alors un nouvel habitant tout bien nettoyé, il disait merci et congédiait ses hôtes ; lesquels s'en allaient vers la bourgade voisine.

L'entreprise fut un succès total : partout où les hordes passèrent (les soldats ne s'aventuraient pas dans les campagnes reculées, l'hérésie y prospéra encore) le protestantisme fut officiellement extirpé. Il fallait choisir entre le cercueil et le crucifix : lugubre alternative. Le seul hic consista en l'extrême lenteur de la procession des troupes, qui permit aux plus riches, aux plus vaillants et aux plus résolus de décaniller juste à temps. (Comme à la louche moyenne, cela avoisine tout de même le demi-million d'exilés, on peut légitimement se demander si le danseur mondain avait bien envisagé toutes les conséquences de la gavotte que son bon plaisir avait engendrée.)

Or une partie de ces fuyards avait accosté à La Haye, où ils furent accueillis par une communauté formée par des Wallons qui avaient gardé dans l'exil leur langue de culture et avaient créé un grand nombre de lieux du culte, généralement appelées églises wallonnes.

Car les Wallons avaient connu le même sort funeste que leurs coreligionnaires français, mais un siècle auparavant, lors de l'explosion des Dix-Sept Provinces qui allait mener à l'indépendance des Pays-Bas. Pour dire

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

comme ils avaient eu chaud aux fesses, les Wallons avaient quitté en courant le petit Namur et les bords fleuris de la Meuse – pays vert et bleu, terroirs fruitiers, vignes sur les coteaux, patois chantant – pour rejoindre les brumes froides des bords de la Mer du Nord (ceci est écrit afin que le lecteur puisse se figurer l'extrême résolution des hérétiques plutôt que se gausser d'une éventuelle plaisanterie sur la lenteur namuroise).
Ce même destin unit rapidement les deux communautés, qui fusionnèrent dans la prospérité et formèrent pour un siècle et demi une petite société opulente et généreuse, car il y avait toujours un couvert de mis au cas où un coreligionnaire en fuite demanderait l'asile, toujours un secours à espérer.

La demeure de Veyrand se trouvait au milieu du quartier wallon, dans une petite impasse qui donnait sur une petite place carrée, aux maisons identiques. L'immeuble venait à peine d'avoir été rénové : durant des années, le paisible pirate avait noué les cordons de sa bourse mais la provende royale avait fini par lui valoir la grâce de voir les travaux de restauration financés par les services secrets (qu'on n'appelait que Le Secret), très intéressés par l'opinion française de l'étranger, comme le lecteur ou la lectrice fidèle l'a déjà lu.

On l'a dit, la maison se trouvait au cul d'une petite impasse, sans autre entrée qu'une petite porte cloutée pourvue d'un vasistas grillagé, mais la demeure offrait à Veyrand tous les avantages de la discrétion sans ses inconvénients. Car la maison avait été sertie dans le quartier d'habitations : l'immeuble biscornu qu'elle formait était comme englué dans la masse donnant sur la rue principale, comme si un cancer de briques avait mangé les jardins et était venu se plaquer sur la façade arrière et les côtés ; l'immeuble était ainsi formé d'une toute petite maison, que Veyrand occupait ostensiblement et, derrière, d'une partie formée par d'anciens entrepôts pourvus de verrières, qui permettaient d'observer à la dérobée.

« Vous y serez en sécurité, je vous l'affirme ! » finit Veyrand, qui avait pris un grand plaisir à décrire la ville et son habitation à ses auditeurs. Il fit un petit signe à Antoine, qui le lui rendit avec un grand sourire. « Vous voyez comme

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

il me sourit, vous voyez ? » avait-il répété. Mais Lazare était ailleurs, Cronfestu se tenait à distance et Mafumba ne disait rien, comme à son habitude.

Pauvre Lazare, c'était bien le temps d'avoir un peu de remords. Cette emmerdeuse de Margriet, quand même ! Et c'était la mère du petit ! Qui la réclamait ! Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui inventer ? Toujours à rêver d'aventure, mais déjà nostalgique du poêle en faïence bleue.

Idiot de Cronfestu ! Évidemment qu'il y a quelque chose qui cloche ! Tu t'attendais à quoi ? Toutes ces années perdues à courir après des chimères, une vie simple, honnête, à servir… Il suffit que le diable te siffle, tu mens, tu tues, tu trahis, tu mens toujours plus. Pour quel résultat ? Quel drôle de bienfaiteur es-tu ?

C'est souvent quand Mafumba a faim qu'il pense à son enfance avec Congo. « J'en ai un, Congo, j'en ai un ! ». Un enfant court sur le pont d'un bateau. Il esquive un marin. Il court en tenant en main le poisson qu'il vient de pêcher. Il est fier d'aller l'exhiber. « C'est t'ès bien mon bonhomme. On va lever les filets et nous allons p'épa'er le twéso' du capitaine, des bons filets de colin enveloppés dans une délicieuse chapelu'e. »

« Nous allons laisser les chevaux à l'entrée de la ville. Vous m'attendrez, je vais faire dépêcher un chariot bâché qui vous garantira une entrée en toute discrétion. Les gens d'ici sont curieux, il faut se méfier de tout le monde. »

Veyrand entra dans le relais, déclara qu'il y laissait cinq chevaux en pension et, tant pour se prémunir des questions indiscrètes que pour garantir la gratuité du séjour, il glissa au patron : « Secret du Roi ». Le bonhomme chauve (bien qu'abondamment poilu) fit un signe de tête et se retira pour aller s'occuper des chevaux. Lazare et Mafumba entrèrent dans l'auberge lorsque Veyrand le leur dit, suivis par Cronfestu qui tenait Antoon par la main.

« C'est ici, tonton ? C'est l'auberge avec le cheval qui pète ? » Cronfestu n'eut pas le temps de répondre. Déjà, Veyrand l'avait hélé, avec cette manière

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

matoise qu'il avait de s'adresser à lui : « hé, monsieur de Cronfestu, on pouponne ? » Cronfestu tourna la tête, son regard croisa celui de Veyrand. Il y eut un éclair dans ce regard, une sorte d'étincelle de haine qui scintilla dans la pupille de Veyrand, l'espace d'un battement de cils. Cronfestu connaissait ce regard ; c'était celui qu'il avait parfois eu dans leur intimité, avant une dispute, ou lorsqu'il s'adonnait à la piraterie. Mais celui-ci avait été plus intense et profond, si bien que Cronfestu n'eut aucun mal à s'imaginer que ses jours étaient comptés. Pour la première fois de sa vie, en quittant Nieuport au mépris de son interdiction, le faible René de Triviers avait désobéi à son amant ! Cronfestu s'en était d'abord trouvé tout allègre mais, depuis cette étrange intervention dans le moulin, ses sentiments avaient évolué vers une terreur profonde.

Veyrand ne s'était pour ainsi dire par présenté. Il était apparu comme une sorte de sauveur. Cronfestu le premier s'était approché :
« Marius !
– Je ne vous connais pas, monsieur, comment vous nommez-vous ?
– …
– Monsieur ?
– Euh, Cronfestu. Je m'appelle Cronfestu.
– Eh bien à la bonne heure, monsieur de Cronfestu, nous ne nous connaissons pas. Je suis enchanté de faire votre connaissance. »

Veyrand n'avait même pas eu besoin d'accentuer ses derniers mots pour que René de Triviers sente la menace. Une sueur glacée lui coula dans le dos. Il ne l'aimait plus et il lui faisait peur. Ce fut une révélation. Restait la peur.

Ce n'était pas une peur rationnelle, c'était une sorte de pulsion intime, un sentiment terrifiant qui n'avait pas grand-chose à voir avec cette boule qui vous venait au ventre durant les combats – car cette peur-là, tout comme celle de la mort, Cronfestu avait appris à en comprendre l'intérêt, il l'avait pour ainsi dire apprivoisée – ici, c'était un sentiment diffus qui provoquait un malaise général, l'état de conscience aiguë de son impuissance, qui rendait toute chose vaine; d'où la panique. Il ne pouvait tout simplement pas

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

lutter à armes égales avec Veyrand, comme il en avait tant rêvé. Veyrand, vieilli, jouant la comédie du sauveur impromptu, représentait tout à coup la somme terrifiante de tous ses problèmes non-résolus.

Car c'était bien de comédie dont il s'agissait, dont il s'était d'ailleurs toujours agi, et non pas de sentiments. Veyrand n'en éprouvait pas et René de Triviers venait de s'en rendre compte. Les tentatives discrètes que fit Veyrand pour entrer en contact avec lui furent plus déplaisantes encore et accentuèrent son état de panique.

Après deux jours de voyage, Cronfestu résolu était décidé à trahir Veyrand dès que possible. Il mourrait sans doute, mais il mourrait libre, délivré de sa peur. Mais avant, il fallait prévenir Lazare. Qu'il comprenne le danger. Qu'il sache aussi ce qu'il avait fait pour lui. Qu'il lui pardonne.

Mais par où commencer ?

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XXIV : Voici votre fils, Marquise

« Tu ne croyais tout de même pas qu'il serait là ? Je te connais ! Tu peux être fourbe comme le serpent !

- Cher capitaine, vraiment, cher capitaine, venant de vous, comment dire ? vous me consacrez ! Les palmes que vous me tressez me sont les plus chères, puisque vous êtes un maître en la matière.

- C'est bon, Ninon, nous connaissons nos partitions. Et leur musique ne nous sera d'aucun secours. Ne nous perdons pas de chemin. Je propose que nous allions au but : j'ai l'enfant, avez-vous ma carte ?

- Assurément.

- Puis-je la voir ?

- La voici.

- Cela semble convenable. Je vais vous montrer l'enfant ! »

Veyrand fit quelques pas en arrière et, sans tourner le dos à Ninon, ouvrit les deux grands battants de la fenêtre. Il jeta un œil par-dessus son épaule, assez pour deviner la présence de Mafumba, en contrebas. « Mafumba, fais sortir le marmouset », cria-t-il.

Mafumba tira sans ménagement quelque chose vers lui. C'était Antoine qui se débattait, en hurlant « Papa ! je veux mon papa ! ». Ninon se pencha rapidement par la fenêtre et vit l'enfant. Maîtrisant son émotion, elle le contempla longuement et soupira :

« Parle-t-il couramment le français ? Il ne disait à l'époque que quelques mots.

- Comme vous et moi. Son père, enfin celui qui prétend l'être, l'a élevé dans notre belle langue. Mais par sa mère adoptive, il maîtrise le dialecte thiois, fort proche du hollandais ; il a vécu à Nieuport. Il est d'ailleurs appelé

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

indifféremment Antoine ou Antoon, les deux parents étant, comment dire, dissemblables… »

Ninon jeta un œil soupçonneux vers Veyrand. Celui-ci n'eut pas besoin qu'elle formulât clairement sa question. « Morte. Nous nous en sommes occupés. Une pauvre femme déraisonnable qui rêvait d'un enfant. Il lui est dirait-on comme tombé du ciel. Ah, on peut affirmer qu'il y a des gens ne manquant pas de scrupules…

- Certes. Le prétendu père ?

- Un dadais parfait prénommé Lazare… Un imbécile qui s'accommode de toutes les explications. C'est un homme de La Buse, bien sûr, mais je ne sais pas comment, il a perdu la mémoire et n'en sait plus rien. Nous l'avons repéré il y a quelque temps à Nieuport… Il est très attaché à l'enfant.

- Nieuport ?

- Vous avez bien entendu.

- N'était-ce pas là qu'habitait René, si mes renseignements sont bons ?

- Certes. Il s'y faisait appeler Cronfestu, supposément apothicaire, mais il s'agit bien de notre René de Triviers, je puis vous l'assurer.

- Et lui savait ?

- Chère Ninon, vous posez des questions dont les réponses tombent sous le sens. Disons qu'il gardait un œil très appuyé sur le marmot, et qu'il n'a jamais caché son soutien à ce Lazare. Après… je ne peux répondre à sa place. »

Ninon sentit la haine monter en elle. Il y a des trahisons plus douloureuses que d'autres, sans guérison possible. Si Veyrand disait vrai, quoi que la jeune femme dût à Cronfestu, elle le tuerait de ses propres mains. Devant son fils. La Pogne en serait pour ses frais.

« Lazare, c'est le père ?

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- Norbert Lachassaigne de son nom de baptême. Il est né à Langogne il y a un peu plus de trente ans. C'est un enfant de huguenot qui a été élevé par des catholiques à Marseille. Le père, enfin, le Marseillais, était notaire, le garçon est devenu clerc. Comment s'est-il retrouvé médecin à Nieuport, je n'en sais fichtre rien. Je n'en connais pas tellement plus. Visiblement, c'est la grande épidémie de 1720 qui l'a jeté sur les routes. C'est sans doute à ce moment que le nigaud a été recruté par La Buse…

- Comment a-t-il perdu la mémoire ?

- Là encore, nous nageons dans le plus impénétrable mystère. On l'a retrouvé sur la grève, inanimé, avec Antoine.

- Donc, si je comprends bien, mon fils Henri s'appelle dorénavant Antoine et vit depuis huit ans à Nieuport, sous la garde d'un amnésique surveillé par René de Triviers, qui se fait appeler Cronfestu ?

- À ce qu'il semble, c'est bien cela. Un bon résumé.

- Une seconde ! Et La Buse, pourquoi ne s'est-il pas manifesté ?

- Il vogue asteure au large des Mascareignes. J'imagine qu'il pensait garder le gamin bien en chaud en attendant la bonne occasion. C'est à ça que servaient Triviers et Lazare.

- Mais comment avez-vous procédé ?

- Ma chère Ninon, vous aviez eu tort, lorsque Henri fut enlevé, de me soupçonner. Je vous concède que je cherchais à entrer en possession du document que vous m'avez ce jour apporté mais, comment dire, je voulais que nous fussions complices en l'affaire et non point adversaires.

- C'est-à-dire ?

- C'est-à-dire qu'il me semblait à l'époque que nous devions partager le magot. C'est ce que je vous ai proposé, rappelez-vous, lorsque vous m'avez rattrapé à Southampton. Mais vous étiez, si vous me le pardonnez, folle. Aveuglée. Furibonde Incapable d'envisager les bénéfices d'une association. Vous n'en aviez que pour votre enfant, ce que je comprends, d'ailleurs. Et vous m'aviez rangé au nombre de ses ravisseurs. Par conséquent, j'ai

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

poursuivi mes recherches seul. C'est tout à fait fortuitement, en rendant visite à Triviers, que j'ai appris la présence de votre fils et l'existence de son prétendu père.

- Et mon Henri, comment va-t-il ? Enfin, Antoine…

- Vous l'avez vu, Madame : plein de vie. Mais il ne se souvient de rien. Je crois que tout cela risque de le déstabiliser un peu. Et figurez-vous que j'ai cru bon, vous me direz, j'ai cru bon de prendre certaines initiatives…

- Lesquelles ?

- J'ai pensé que certaines choses vous revenaient, comme dire ?

- De droit ?

- C'est ça, de droit, je ne dirais pas mieux.

- Détaillez. Il m'en faut plus.

- Disons qu'un revers de fortune m'empêche de vous proposer une association dans les mêmes termes que je l'ai fait lors de notre rencontre en Angleterre. On m'a volé mon navire, comme vous le savez, et je suis ruiné. Il est légitime que je jouisse du bénéfice de mes recherches et de mes investissements… Cependant, je ne cache pas mes sympathies. J'ai donc jugé bon, en gage de bonne volonté, de…

- Au fait, capitaine, au fait…

- C'est-à-dire que je crains maintenant d'avoir pris une décision malheureuse, peut-être aurais-je dû moi-même…

- Allez-vous à la fin me dire ce que vous avez à me dire ?

- Me promettez-vous de ne pas m'en vouloir ?

- Capitaine, voulez-vous ce parchemin ? Ou est-ce une lubie ? Ou un piège ?

- Non. Ce parchemin, je le veux. Mais je veux aussi me venger.

- Vous venger ? Et de qui ?

- De René de Triviers, pardi ! Je suis sûr que c'est lui qui m'a dénoncé pour piraterie. Celui-là, sous ses grands airs ! Vous vous souvenez de ses grandes

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

envolées sur la course et la piraterie… Le bougre a toujours refusé de naviguer sans commission. Il m'a livré. Et que je vous le dise, marquise, il vous a livré aussi. Je peux vous en apporter les preuves si nécessaire mais sachez-le déjà : Triviers vous a trahi. Comme nous tous, comme tous les Frères.

- Maudit faquin ! Il mérite la mort.

- C'est-à-dire…

- C'est-à-dire ? mais terminez vos phrases, sacrebleu ! »

Veyrand se redressa et adressa un large sourire à Ninon.

« Le nommé Cronfestu, ci-devant René de Triviers, se trouve actuellement en ma possession. Ainsi que le fameux Lazare. Eh bien, Ninon, ils sont à vous, je vous les offre ! Je n'ai pas jugé bon de m'en débarrasser avant notre entrevue, non seulement pour que votre fils se tienne au calme mais encore parce que je voulais, en gage de loyauté, vous offrir ce petit cadeau !

- Vous avez bien fait. Où sont-ils ?

- Bâillonnés, ligotés, ils vous attendent dans la cave. Vous en faites ce que vous voudrez. Mafumba attend vos instructions.

- Je vais les tuer de mes propres mains !

- J'espère que vous y prendrez plaisir, mais sachez qu'en ce qui me concerne, j'ai perdu le goût de la vengeance. Je ne rêve plus que de m'installer. Sitôt le trésor des Frères retrouvé, j'achète un domaine et je regarde passer le temps. Je suis si las ! Je ne rêve que de Saint-Domingue. C'est là que je veux aller.

- Voici, vieux brigand, et le merci ! »

Ninon la Mort tendit la feuille de papier de soie à Veyrand. Elle était exactement de la même facture que celle qu'il avait arrachée à Congo des années auparavant.

Le vieux pirate la déplia et lut à haute voix :

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

En second vient du trio qui va à l'essentiel
Voguer Trois mois pluvieux vers Hispaniola Fontaine de la Richesse
Les second et septième séduisent la fortune.

« Cela ne veut rien dire. À franchement parler, capitaine, vous vous leurrez. Ce document est une farce !

- Je ne suis pas de votre avis, Ninon. Mais je vous garantis que je ne suis pas loin de pouvoir vous le prouver ! Je vous en réserve une part, si vous ou un de vos hommes accostait un jour au Petit-Goâve ! En attendant, vous ne m'en voudrez pas de ne pas vous accompagner : Henri attend sa maman. Ne vous heurtez pas de sa réaction, souvenez-vous que le petit vous a oublié. Prenez patience, Ninon ! Que Dieu vous garde, selon l'expression coutumière. Je vous attends ici

- Et Monsieur de Triviers ? Et ce Lazare ?

- Mafumba vous attend, vous dis-je. Vous avez l'enfant et les deux tuteurs ! Faites vite, Ninon, je n'en ai pas fini avec vous et je ne compte pas m'éterniser. J'ai à faire à Saint-Domingue : un cotre nous attend, Mafumba et moi.

- Je vous reviens dans le quart d'heure. »

Marie-Caroline de Jussieu-Fronsac, marquise de Montmaur, sortit de la pièce. La Pogne attendait dans le couloir, un énorme coutelas en main.

« Et alors ? s'enquit le géant.

- J'avais tort. Visiblement, il n'y est pour rien. Et il a retrouvé Henri.

- On fait quoi, alors ? Et mon couteau ? Je vais devoir le ranger ?

- La Pogne ! Oh, tu m'agaces ! Tu as perdu une occasion de l'utiliser. Mais je t'offre deux certitudes ! Deux hommes qui t'attendent dans la cave, gardés par Mafumba. Ils sont à toi !

- La mort ?

- Presque. Je m'occuperai du final.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- C’est comme si c’était fait, boss.

- Ne va pas trop vite, cette fois-ci. Mais arrange-toi pour qu’ils ne fassent pas de bruit.

- Je vais donc commencer par leur arracher la langue, c’est une bonne idée.

- Non, pas la langue. Ils doivent pouvoir me répondre. »

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XXV : Une molaire n'arrive jamais seule

Lorsqu'il reprit connaissance, Lazare se trouvait dans une sorte de petit vestibule éclairé par deux grandes fenêtres. Les rayons du soleil faisaient danser les grains de poussière et frappaient leur chaleur sur son corps étendu ; à ses côtés, Cronfestu ne bougeait pas d'un cil. « Augustin, Augustin ! » murmura doucement Lazare. Cronfestu ouvrit les yeux et, avec le débit mécanique d'un somnambule émergeant soudain du sommeil, prononça ces mots : « Nous avons été joués, dit-il. Veyrand nous a dupés. C'est lui qui voulait Antoine. »

Puis le vieil apothicaire ferma les yeux et garda le silence quelques minutes, dans une semi-réalité. Il lui semblait que sa tête allait exploser. Il sentait qu'une énorme bosse s'était formée à l'arrière de son crâne mais il était ficelé comme un saucisson ventru, de sorte qu'il ne pouvait estimer sa blessure. Lazare se tortilla vers son ami. Il tenta durant quelques instants de s'attaquer à ses liens avec ses dents mais c'était en pure perte. Comme il avait lui aussi été assommé, chaque effort lui était douloureux et nécessitait un temps de repos supérieur à l'effort en lui-même. Lazare reprenait ses esprits après avoir essayé en vain de se relever lorsqu'il entendit du bruit derrière la porte.

Il y eut une voix inconnue d'un homme qui demandait des consignes ; à quoi il lui fut répondu qu'il pouvait commencer la danse, mais qu'il devait en laisser pour tout le monde, lui d'abord, ensuite Ninon, qui s'en occuperait après l'enfant. « C'est la voix de La Pogne ! souffla Cronfestu. Il donne ses instructions, il faut s'enfuir dès que possible ! ».

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit. De leur bourreau, les deux hommes allongés ne virent que les chaussures, de solides godillots à bouts ronds faits de gros tissu et de lanières de cuir, à semelle de bois. « Dites bonjour aux chaussures ! », dit la voix. Cronfestu ni Lazare n'ayant obéi à

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

l'injonction, la voix dit alors : « Bon, puisque c'est comme ça, disons que ce sont elles qui vont venir vous saluer… »

Sur ces entrefaites, Cronfestu vit un des deux pieds soulevé du sol, ramené en arrière et tout à coup projeté vers lui. Il sentit une douleur fulgurante dans le maxillaire inférieur, accompagné du goût du sang et, contre le revers de sa joue, il perçut la lisseté de la dernière molaire qui lui restait, maintenant rendue à sa liberté ; l'apothicaire recracha la dent qui roula sur le plancher. Puis la voix déclara : « Essayons de faire aussi bien au second essai » et ce fut au tour de Lazare, qui en recracha deux.

La séance dura quelques minutes, mais aucun des deux hommes ne pouvait se faire une idée précise de la durée de la rouste, car la douleur les avait comme anesthésiés. Placés dans un univers flou, aux contours imprécis et aux impressions sourdes, les deux hommes ne souffraient pour ainsi dire pas : ils n'en avaient pas le temps ou l'énergie, ils engageaient leurs dernières ressources pour cracher leurs ratiches et ne pas s'évanouir, le sang coulait devant leurs yeux. Le type qui les rossait passait de l'un à l'autre avec des ricanements sadiques et tapait de plus belle.

Cronfestu perdit connaissance le premier, non sans avoir dit adieu à Lazare. Quant à notre héros, il ne tint guère plus d'une minute supplémentaire : deux ou trois torgnoles l'envoyèrent tout aussitôt au pays des rêves bleus et des grains de poussière.

Dans un ultime effort, Lazare, juste avant de sombrer définitivement, eut le temps de comprendre qu'un autre type venait de rejoindre leur bourreau, sans doute ce La Pogne dont Cronfestu avait parlé. « Hé ! dit la Pogne, mais tu ne m'as rien laissé ! Tu en as eu combien ? »

Il suffisait de compter : cinq dents jonchaient le sol, dans une flaque de sang. « Bon, on va prendre de quoi les ranimer. Le boss veut leur parler. J'espère qu'elle me laissera les finir ! »

Pendant ce temps, dans l'autre aile du bâtiment, Marie-Caroline de Jussieu-Fronsac, n'écoutant que son instinct de mère, tentait de nouer le contact

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

avec le jeune Antoine. Mais comme chacun sait (à l'exception notable de l'engeance sexiste), le seul instinct sûr que nous ayons, femmes ou hommes, c'est celui de reproduction. Or si Ninon éprouvait sûrement de l'amour, pour ce qui était de l'instinct, elle était moins douée. Elle s'était présentée face au gamin en larmes, plantée sur ses longues bottes, et lui avait déclaré tout à trac : « Bonjour Henri – tu t'appelles désormais Henri – je suis ta mère – tu peux m'appeler Maman ».

Antoine l'avait dévisagée avec des yeux ronds mais l'ébahissement l'avait cédé à la hargne lorsque Ninon l'avait invitée à l'embrasser. « Lâche-le, Mafumba, il ne me fera rien de mal. »

Sur le coup, elle s'était trompée, la jolie marquise : Antoon s'était rué sur elle et l'avait mordu à l'épaule. « Ah la sale bête ! avait-elle crié en se tenant le pourpoint, il est enragé, ma parole ! ». Et, s'avançant vers l'enfant que Mafumba venait de saisir à nouveau, elle lui avait asséné une violente paire de gifles.

Étonnamment, ce premier contact maternel n'avait pas calmé le mioche, que du contraire :

« T'es pas ma mère ! D'abord t'es laide et puis tu sens pas bon. Et monsieur non plus! avait hurlé Antoon, je veux mon papa et mon tonton Tintin ! Et le monsieur qui m'a sauvé des ravisseurs !

– Tt tt, ton papa n'est pas ton papa et ton tonton Tintin n'est pas ton tonton, reprit Ninon d'une voix sans appel. Ton père s'appelle La Buse et je suis ta mère. Si tu veux être gentil, nous pourrons bien nous entendre…

- T'es pas ma mère ! Je veux mon papa ! Où est mon papa ?

- Il est parti, ton papa, envolé, tu ne le reverras plus ! »

Un hurlement terrible accueillit cette dernière phrase. D'un geste aussi brusque que décidé, Antoine balança la pointe de son coude dans les couilles du pauvre Mafumba, qui le lâcha illico en ayant l'impression que ses testicules s'étaient transformées en boucles d'oreilles. Antoine bondit au visage de Ninon, tenta de la griffer et, ayant échoué, se précipita vers la porte. Une course-poursuite éperdue s'engagea dans les couloirs de la

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

maison, ponctuée de hurlements. La cavalcade s'acheva face à une porte close. Mafumba se saisit à nouveau de l'enfant et l'entrava. « Je vais l'attacher, dit-il, il est comme en'agé, j'ai 'a'ement obse'vé 'age pa'eille chez un ga'çon de son âge.

- C'est ça, nous verrons la suite plus tard, dit Ninon. On va voir si le capitaine Veyrand peut le ramener à la raison. Quant à toi, Mafumba, je te demande de le tenir enfermé jusqu'à mon retour. J'ai à faire au rez-de-chaussée avec ce Lazare et ce Cronfestu, je reviens avec ton maître et La Pogne dans une demi-heure. »

Ninon la Mort remonta quatre à quatre jusqu'au petit bureau où Veyrand l'avait reçue. Mais la pièce était désormais vide. Contrairement à ce qu'il avait dit, Marius Veyrand n'avait pas attendu : il avait décampé par une porte dérobée et, à l'heure où Ninon partait à sa recherche, il se préparait à embarquer sur un cotre fin comme un oiseau. Hissez haut ! Mettez toute la voilure, nous voguons vers Hispaniola. À nous le trésor…

« Nom de Dieu de nom de Dieu ! » jura roturièrement Ninon. La jeune femme ouvrit les fenêtres et hurla à ses hommes : « Le vieux a décampé, quelqu'un l'a vu ? Donnez la chasse, il doit être au port ! Et La Pogne, où est-il ? » On lui répondit qu'il était occupé à interroger les deux hommes. « Dites-lui de cesser ça tout de suite, je les veux vivants ! ».

On peut raisonnablement estimer que ce dernier ordre sauva temporairement la vie de Lazare et Cronfestu, car jusqu'à ce moment, La Pogne s'était contenté d'envoyer quelques torgnoles à Cronfestu, histoire de se faire la main (ce qui faisait tout de même trois dents de plus en moins, vu la taille de la main).

Lorsque Ninon la Mort eut rejoint son sicaire, elle le trouva occupé à attacher les deux prisonniers aux anneaux ancrés dans le plafond. Les deux hommes, toujours évanouis, avaient été libérés de leurs liens : ils n'étaient plus attachés que par les poignets et leurs têtes inertes tombaient vers l'avant. « Ranime-les », dit Ninon à La Pogne.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Et notre zélé exécuteur des basses œuvres lâcha coup sur coup un seau d'eau glacée sur les torses dénudés de Lazare et Cronfestu, qui réagirent à peine. « Ma parole, j'arrive juste à temps, tu me les as déjà bien secoués, ces deux clampins », commenta la Marquise. Ce disant, elle avait agrippé les cheveux de Cronfestu et, lui ayant relevé la tête, le toisa méchamment. « Alors, vieux grigou, tu n'as pas fini de payer pour ce que tu as fait à mon fils.

- Che n'est pas ton fils » gémit faiblement Cronfestu, en crachant une ultime quenotte, "et tu t'es fait rouler dans la farine, ma férie, comme toujours. Ve te conseille de nous laiffer en vie chi tu tiens à savoir la vérité. Et fe n'est pas en me frappant que tu obtiendras quoi que ce foit de moi, tu le fais bien. »

Ninon la Mort lâcha la chevelure de Cronfestu. La tête roula à nouveau vers l'avant. « Il n'est question d'aucune vérité, je sais ce que j'ai à faire », dit la jeune femme.

– Vous pensez à ce que je pense, boss ? s'enquit La Pogne.

– C'est exactement cela. La Mort ! Et tu n'es pas obligé de faire vite. Quant à moi, je pars au port. C'est là que je dois avoir une chance de retrouver Veyrand.

Sur ces mots, Ninon la Mort, virevoltant avec élégance et énergie, tourna les talons et quitta la pièce.

« À nous trois, maintenant, dit La Pogne. Par qui vais-je commencer ? »

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XXVI : Le clerc, le médecin et le bourreau malade

Lorsqu'il émergea de sa longue torpeur, Norbert était un homme différent de celui qu'il avait été dix ans auparavant. Si certains d'entre nous reviennent transformés d'un long voyage, celui que le jeune homme amnésique avait entrepris contre son gré le bouleversait de fond en comble, en même temps qu'il lui donnait le vertige. À peu, il avait l'impression étrange et désagréable qu'un autre lui-même lui avait volé sa vie, dans l'intervalle compris entre le naufrage de la barque, dont il se souvenait maintenant avec des détails de peintre baroque, et la première beigne qu'il avait reçue, dans cette cave d'entrepôt.

Norbert était incapable d'estimer le temps qu'avait duré la longue correction qu'ils avaient reçue, lui et ce vieil apothicaire qui était devenu son ami et qui s'appelait… Cronfestu ! Augustin Cronfestu.

Il se souvenait de tout. Quand la grosse brute était entrée dans la pièce, Norbert s'appelait encore Lazare et il gisait dans une mare de sang. La Pogne avait commencé par s'en prendre à Cronfestu. Avec tout ce qu'il avait dégusté, c'était un mystère que ce diable de vieillard fût encore en vie. On les avait hissés tous les deux et pendus par les bras. Beaucoup plus que de la douleur, Norbert se souvenait surtout de la sensation d'une lourde pesanteur. Il respirait douloureusement car il avait les muqueuses nasales obstruées par le sang qui séchait. Quant à sa bouche, ce n'était plus qu'une cavité difforme, striée de lambeaux tièdes et charnus qui s'arrachaient aux dents brisées. Chaque respiration était un effort, car il fallait non seulement happer l'air par cette tête martyrisée et ces voies douloureuses, mais encore trouver l'énergie nécessaire pour tirer sur ses bras et permettre aux poumons de fonctionner. Des taches noires dansaient devant ses yeux.

Ninon regardait pensivement le cotre quitter le port en craignant d'avoir été roulée

Une femme était arrivée juste après, qui avait interrogé brièvement Cronfestu. Dans un faible écho de la voix de cette femme, Lazare avait entendu qu'ils allaient mourir. Ce n'était pas une surprise et – comment dire

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

– cela l'avait même rassuré : il fallait bien que les choses finissent. La Pogne avait mis les hommes à la porte car il voulait faire le travail seul. Lazare avait fermé les yeux et attendu.

Pendant ce temps, La Pogne avait pris le sien. L'homme possédait un grand coutelas de chasse, un outil massif, tranchant comme une lame de rasoir, dont la partie épaisse de la lame, partant de la garde, était crénelée. Il l'avait consciencieusement affûtée sur une languette de cuir en sifflotant une vieille mélodie. Puis il avait porté son regard sur Cronfestu et lui avait adressé la parole. « C'est l'heure, avait dit La Pogne, cela va peut-être être un peu long… Je vais commencer par le bas… » Au grand étonnement de Lazare, Cronfestu avait trouvé la force de répondre : « Surtout si tu écoutes ce que j'ai à te dire, maudit ingrat ! tu es indigne d'être un Frère de la Flibuste !

– Auriez-vous peur, Vicomte ? fit La Pogne.

– J'ai surtout peur que tu sois damné pour l'éternité quand tu te seras rendu compte que tu as occis celui qui t'a sauvé la vie ! »

La Pogne partit d'un rire franc. « Ho ho, fit-il, c'est la première fois qu'on me fait ce coup-là ! Mais tu ne m'as pas sauvé la vie, aux dernières nouvelles !

– Moi non, fit Cronfestu, mais lui l'a fait ! »

Et, dans un souffle qui devint presque inaudible, Cronfestu rappela à La Pogne certains éléments de sa propre vie. Notamment comment il s'était trouvé malade de la peste, aux environs de Nieuport, des années auparavant. Et qu'un inconnu avait risqué sa vie pour lui porter secours. Et comment ce brave médecin l'avait soigné sans se soucier de son propre sort. Et savait-il, ce La Pogne, savait-il que ce médecin était l'homme qu'il était chargé de liquider ?

La Pogne avait fait quelques pas en direction de Lazare agonisant. Il lui avait saisi la tête, qu'il avait relevé. « Nom de Dieu, dit-il, c'est pourtant lui ! ». Lazare avait laissé retomber la tête. « Comment cela est-il possible ? »

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

C'en avait été trop pour cette âme simple, superstitieuse et reconnaissante. Ninon comprendrait. Il avait toujours été fidèle. Il avait toujours exécuté ses ordres sans barguigner. Il n'avait tout simplement pas pu : cet homme lui avait sauvé la vie. Et lui demandait à présent la grâce du vieux. On ne refuse pas cela sans se damner pour l'éternité. Il lui avait donné son pendentif des Frères de la Flibuste, cela était un geste sacré.

La Pogne accéléra le pas. Dans quelques minutes, il aurait rejoint Ninon au port. Il expliquerait. Ninon comprendrait. Les deux hommes auraient la vie sauve.

Lorsqu'il émergea de sa longue torpeur, Norbert vit d'abord la figure grimaçante d'un géant qui le toisait, avec des yeux remplis d'effroi. Il sentit qu'il était attaché les bras en l'air à un anneau qui pendait au plafond ; respirer le faisait souffrir. Norbert ne savait pas où il était, ni pourquoi il était attaché de la sorte. Tout son corps lui faisait mal. À tout instant, il éprouvait le besoin de cracher une bave sanglante. Norbert se souvint qu'il était assis à une petite table ronde avec Cronfestu et Antoon lorsqu'un homme était entré, avec trois hommes. L'enfant était son fils. C'était un petit garçon. C'est mon fils. Il s'appelle Antoon. Moi, j'exerce la profession de médecin à Nieuport. Comment suis-je arrivé là ? L'homme était de joyeuse humeur. On avait attiré Antoon dans la pièce à côté. Ceci fait, on leur avait sauté dessus. Prestement ligotés. Assommés dans la foulée. Et Antoon ? Mon fils ? Comment s'appelait cet homme ? Ils l'avaient rencontré dans un moulin, c'est ça. C'est un capitaine, il porte un nom, Vorans, Vellerans, Verraguenne, Verland, Veyrand ! Veyrand ! Marius Veyrand ! Je le connais. C'est l'homme avec lequel je devais voyager, c'est un pirate. Je voulais être pirate ! Avec Gontrand… Armand… Clément ? Bertrand, il s'appelle Bertrand. C'est mon meilleur ami. Il est mort.

C'était comme si la tête de Norbert allait exploser : des images dansaient devant ses yeux, comme déconnectées de la réalité, mais cependant,

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

chacune d'entre elles lui rappelaient un épisode précis de sa vie. Chose étonnante, il semblait à Norbert que des éléments jusqu'alors inconnus lui revenaient également en mémoire, comme si celle-ci sortait ragaillardie de sa longue absence. Pour la première fois de sa vie, des bribes de sa petite enfance apparaissaient à son esprit. Les soldats ! Les soldats qui étaient arrivés dans le village; la fuite, éperdue, qui s'était achevée à la lisière du maquis; sa mère, à laquelle les dragons l'avaient arraché, et qui criait tandis qu'on l'éloignait; qui criait tant qu'un cavalier avait sorti son sabre et l'avait sabrée; elle était tombée dans une arabesque, gisant immobile, elle ne dormait pourtant pas; et l'enfance à Marseille, chez ce notaire; cette femme qu'il n'appelait mère que parce qu'elle n'avait pu avoir un enfant; et puis la peste, dont il avait été miraculeusement guéri.

Ne pas devenir fou. Rassembler un par un et malgré la douleur les multiples pensées qui l'assaillent. Est-ce possible qu'on le libère ? D'abord sortir de là, ne pas poser de questions, sauver Cronfestu. Demander sa grâce aussi, l'obtenir. Frotter ses poignets. La brute est sortie. Reprendre son souffle. Vivre. Redevenir qui il était. Croiser un miroir. « Je suis Norbert Lachassaigne, je sais tout. Je ne suis pas d'accord ! Je suis Norbert Lachassaigne. Norbert Lachassaigne. Norbert Lachassaigne. Norbert Lachassaigne !

– Merci Lazare, merci, tu m'as sauvé la vie !

– Je suis Norbert Lachassaigne ! Norbert Lachassaigne ! »

Face à l'échancrure du port, Ninon enrageait. Au loin, un cotre tirait des bords élégants. Le vent soufflait plutôt violemment. Des rafales faisaient gîter le voilier. Bientôt, l'embarcation se positionnerait parallèlement au littoral et, au grand largue, toutes voiles dehors, disparaîtrait sur la mer grise. « Je me suis fait jouer », pensa la belle sanguinaire. La Pogne parut alors. « Alors, c'est fait ? » dit-elle sans détourner son regard de la masse liquide. « C'est fait, répondit La Pogne, les deux. Comme vous vouliez, boss ».

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

La Pogne baissa les yeux. Il avait menti, c'était mal, mais il ne s'était pas damné. Dans quelques heures, lorsqu'elle serait calmée, il expliquerait tout à Ninon. Elle comprendrait.

« Tant pis. Nous ne saurons jamais le fin mot de l'histoire, dit Ninon en regardant l'horizon et le bateau qui s'éloignait. Nous avons peut-être été un peu rapides.

– C'est-à-dire que…

– Que veux-tu dire, mon fidèle ?

– Il voulait quoi, le capitaine ?

– C'est une histoire de trésor. Veyrand est persuadé que le trésor de Grammont est caché quelque part à Hispaniola, et qu'il pourra mettre la main dessus.

– C'était ça, le parchemin ?

– C'était ça.

– Il va le trouver alors ?

– Je ne le crois pas. De toute façon, il manque un morceau de l'énigme à Veyrand, nous le reverrons quand il s'en apercevra. Mais maintenant, partons. Nous retournons à Montmaur, je suis fatiguée.

– Et l'enfant ?

– Nous l'emmenons. C'est mon fils désormais. Il s'appelle Henri. Allons, rassemble les hommes. En route, ne traînons pas ici.

– Ils sont avec moi.

- Alors nous sommes partis. Nous descendrons en remontant la Meuse. »

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XXVII : De la fausseté de toutes les religions

Bien des choses s'étaient passées durant l'intervalle entre le moment où Ninon la Mort assista à la fuite de Veyrand et celui où elle atteignit la ville de Liège, dix jours plus tard. La jeune femme avait scindé son expédition en deux groupes. Le premier, composé de quatre hommes, ouvrait la marche, s'assurait des itinéraires et veillait au ravitaillement. De la sorte, lorsque Ninon, la Pogne et Antoon (qui formaient le second groupe) arrivaient quelque part, ils étaient assurés de trouver gîte, couvert, chevaux frais et protection nocturne.

Cependant, on ne peut pas dire que ces précautions étaient suffisantes pour s'assurer un voyage plaisant, car le jeune Henri, envers lequel chacun s'efforçait d'être gentil et patient, se révélait être un compagnon rétif à la promenade. « Je m'appelle Antoine et je veux mon papa, je veux mon papa et ma maman ! » répétait-il sans arrêt, les mâchoires serrées et les yeux embués de larmes. Ce jeu avait commencé dès le départ. À peine avait-on hissé l'enfant sur un poney qu'il avait pris la fuite. Celle-ci s'était arrêtée grotesquement lorsque la bête s'était lassée de son trot sautillant, une minute plus tard, et que La Pogne, qui avait accompagné la fuite en trottinant, avait posé sa main puissante sur l'encolure du baudet. Malheureusement, cette tentative n'avait été que la première d'une longue série (toutes terminées de la même piteuse manière), ce qui avait obligé Ninon et La Pogne à une attention constante. Bientôt lassés par les fuites, les pleurs, les morsures et les insultes, les deux avaient recouru à la manière forte. C'est ainsi que, depuis peu après Delft jusqu'à Maastricht en passant par Eindhoven, Antoon parcourut les Provinces-Unies entravé et bâillonné, juché devant la selle de La Pogne. « Ne serre donc trop fort », avait dit Ninon, en mère attentionnée.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Ninon avait été heureuse d'apercevoir les remparts de Liège. À l'époque, malgré le saccage de Charles le Téméraire et les guerres du siècle précédent, Liége (comme on écrivait alors) était encore une belle ville : on venait de loin pour admirer ses églises et son incomparable cathédrale. Les rues bruissaient de monde et l'industrie était prospère. À la tête de la cité, le prince-évêque, un vieillard débonnaire nommé Georges-Louis de Berghes, s'efforçait de lui rendre sa grandeur et promouvait la culture, principalement la musique.

Ce point intéressait Ninon-la-Mort, qui professait, parmi d'autres inclinations coupables, un goût particulier pour les clavecinistes, non pas tant pour la beauté de leur instrument (elle n'en appréciait pas les sonorités grinçantes et métalliques), mais plutôt pour l'habilité et la force de leurs doigts. Aussi, à Maastricht, lorsqu'on lui avait glissé que Didier Kinkergnoul, le nouveau maître de chapelle du prince-évêque, était un homme de belle tournure à la virtuosité bien établie, elle avait déjà senti l'appel de ses sens (appel renforcé par les sensations que lui apportaient l'équitation, car la belle montant à califourchon plutôt qu'en amazone, des idées salaces, à force, surgissaient).

Sitôt arrivée, la cavalière s'était donc précipitée à la recherche du virtuose, qu'elle avait déniché à proximité des grandes orgues de la cathédrale. Ce fut un concert bref et pénétrant (qui lui permit d'oublier quelques minutes les affres de la maternité) – cependant un peu heurté et dissonant, aux dires des bigotes présentes dans le joyau du gothique mosan, peu habituées aux compositions improvisées et aux courses folles sur le clavier.

De leur côté, après des péripéties que nous évoquerons plus tard (le temps presse, belle lectrice, gentil lecteur : il faut rattraper Antoine le plus vite possible), Norbert et Cronfestu s'étaient embarqués sur un bateau qui les avaient déposés à Anvers. De là, les deux hommes avaient piqué sur Bruxelles, puis Namur, enfin Dinant ; leur intention était de passer la

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

frontière à Givet et de remonter le fleuve quelques kilomètres en amont de Charleville, en un paisible village appelé Étrépigny.

Étrépigny était pour ainsi dire un hameau sans intérêt, classique en somme, avec son coq de village, ses paysans misérables, son châtelain tout-puissant, mais y résidait un vieil ami de Cronfestu. « Il faut quitter La Haye, Nieuport nous est interdit et ma bourse est vide, avait-il dit, il ne nous reste plus qu'à croire en notre étoile. Je connais quelqu'un qui nous tirera d'affaire et pourra nous renflouer. De là, nous continuerons notre chemin vers le Midi, en passant par Montmaur : si Ninon ne s'y trouve pas avec ton fils, nous pourrons certainement remonter sa trace. »

Ce quelqu'un, qui passait pour un benêt et portait en permanence un perroquet jaune et bleu à l'épaule, était surnommé Tape-à-Gaille, car en toute chose, il semblait s'en remettre au hasard ; c'était un leurre, évidemment, Tape-à-Gaille était tout l'inverse : sans être prudent et mesuré, comment un recruteur pirate aurait-il pu passer inaperçu dans ce coin reculé ?

Au premier coup d'œil, Tape-à-Gaille reconnut Cronfestu, bien que son visage fût encore tuméfié : « René, quel plaisir de te voir ? Mais quel vent mauvais t'amène ici, frère ? »

Cronfestu avait tout expliqué, sans cesse interrompu par les exclamations de Coco le perroquet, qui répétait sans cesse de sa voix grinçante :

« Dieu est amourrr, Dieu est patience, Dieu est justice !

- Il ne sait dire que ça ? avait demandé Norbert, que le volatile amusait beaucoup.

- Ça dépend de son humeur » avait répondu Tape-à-Gaille.

Là-dessus, comme pour lui donner raison, le perroquet s'était envolé et était allé se percher sur la crédence, avant d'entonner un tonitruant « Beati

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

pauperrrres spirrrritu, le royaume des cieux leur apparrrrrtient… mais nous, on prrrréfèrrrre tirrrrer… ou boirrrrre un coup !

- Que dit-il, présentement ? demanda Norbert, estomaqué.

- Ce sont les fredaines que lui apprend le curé. Nous sommes très liés.

- Le ratichon ? fit Cronfestu.

- Oui. Disons que le saint homme a son idée sur la religion. Cela tombe bien, ce sont les mêmes que celle du Général. Et donc, forcément, que les miennes…

- Et il est où, ce curé ?

- Alité. En train de passer, je le crains. Ses jours sont comptés. Cela me navre beaucoup. Je devrais être à sa place. Buvons un coup à sa santé ! À nous ! à toi ! athée ! »

Et d'un coup sec, Tape-à-Gaille fit cul blanc avec le gris. « On dira ce qu'on veut, j'ai vu bien des côtes dans ma vie, mais je préfère les Côtes de Meuse ». Puis, sans un regard à Norbert et Cronfestu, il se leva de table, ouvrit en grand les battants de la crédence, en sortit d'un tiroir secret une bourse de belle taille qu'il jeta sur la table. En retombant, le lacet qui en serrait l'extrémité se relâcha et le contenu de la bourse se répandit en partie sur la table : il y avait là une trentaine de pièces d'or, quelques pierres colorées et trois petits lingots d'argent.

« Ceci sera-t-il suffisant ou faut-il plus ?

- Qu'en reste-t-il ?

- À peu près le triple.

- Ce sera suffisant.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Sans tarder, Cronfestu avait plongé sur la bourse, l'avait vidée et en avait dissimulé le contenu dans ses poches et ses revers, non sans avoir gratifié Tape-à-Gaille d'un sourire complice : « merci papa ! ».

Sur ces mots, on avait frappé à la porte. Il s'agissait d'une jeune femme, âgée de vingt à vingt-cinq ans, qui avait cette beauté singulière qu'ont les filles de ferme robustes et dégourdies. La jeune femme, visiblement éplorée, venait prévenir Tape-à-Gaille que c'était la fin et que monsieur le curé voulait absolument le voir.

Les trois hommes furent introduits. Le moribond, engoncé dans un lit de plumes, semblait confortablement installé. Tout en lui traduisait l'agonie, à part la voix qu'il avait gardée claire et ironique.

« Je me suis administré les saints sacrements tout seul. C'est bien commode, je meurs dans le réconfort !

- Cesse de plaisanter, Jean, fit Tape-à-Gaille, nous avons du monde.

- Du monde ?

- Du beau linge. Je te présente le vicomte René de Triviers, accompagné de Monsieur Norbert Lachassaigne, natif du Vivarais, qui s'en retourne en son Midi.

- Ah, un vicomte… Peste, que ne suis-je également noble, cela m'aurait évité la présence de ce parasite !

- Ce n'est pas ce que tu penses, Jean, cela fait bien longtemps que Monsieur de Triviers est passé du côté de la roture. Il fait partie de ces gens dont je t'ai parlé.

- Heureux homme, reprit l'agonisant dans un souffle redoublé, vous et les vôtres êtes les phares d'un avenir meilleur. J'ai bien souvent pensé qu'il

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

aurait mieux valu pour moi être un honnête pirate qu'un curé tricheur, mais le hasard ne m'a pas laissé le choix. Croyez-vous en Dieu, monsieur ?

- À vrai dire, ce point ne regarde que moi, mon père.

- C'est bien ce que je pensais. Cette réponse est d'un incroyant ! Approchez que je vous embrasse. Ah, je me confesse, je sens le froid de la mort qui m'engourdit ! Merde à dieu, merde à la religion, merde aux curés, merde à moi ! »

Le curé laissa retomber la tête sur l'oreiller.

« Nathalie, Nathalie, va chercher le manuscrit, je t'en prie, mon amour ! »

La jeune femme revint quelques instants plus tard, les bras chargés d'un volumineux manuscrit. Meslier reprit la parole.

« Voilà mon œuvre, voilà la vérité. L'heure approche, mes amis, et je veux m'en aller sur une promesse. Me promettez-vous de mettre ce manuscrit en sécurité ? Si l'occasion se présente, faites-le publier, il faut qu'il serve ! Et maintenant, laissez-moi, je vous prie. Le vieil homme va trépasser, je veux rester seul avec ma bien-aimée. »

Les trois hommes se retirèrent. Cronfestu, jetant un œil au manuscrit, lut sur la couverture cartonnée : *"Mémoire des pensées et sentiments de Jean Meslier, prêtre-curé d'Etrépigny et de Balaives, sur une partie des erreurs et des abus de la conduite et du gouvernement des hommes, où l'on voit des démonstrations claires et évidentes de la vanité et de la fausseté de toutes les religions du monde, pour être adressé à ses paroissiens après sa mort et pour leur servir de témoignage de vérité à eux et à tous leurs semblables".*

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XXVIII : L'expiation

Étrépigny – Donchery – Bazeilles – Mouzon – Pouilly-sur-Meuse : pluie,
Martincourt – Stenay – Mouzay – Dun-sur-Meuse : pluie,
Brieulles – Consenvoye – Cumières – Charny-sur-Meuse : pluie,
Belleville – Verdun – Belleray – Dugny-sur-Meuse : pluie,
Dieue – Génicourt – Troyon – Lacroix-sur-Meuse : pluie,
Rouvroy – Maizey – Saint-Mihiel – Han-sur-Meuse : pluie,
Sampigny – Boncourt – Commercy – Pagny-sur-Meuse : pluie,
Vaucouleurs – Sepvigny – Taillancourt - Donrémy-la-Pucelle : pluie,
Coussey – Neuchâteau – Goncourt – Bourmont : pluie,
Brainville – Doncourt – Maisoncelles – Clefmont : pluie,
Montigny – Langres – Longeau – Prothoy : pluie,
Selongey – Til-Châtel – Gémeaux - Norges-la-Ville : pluie,
Dijon – Marsannay-la-Côte – Gevrey-Chambertin – Beaune : pluie.

Depuis Étrépigny, il pleuvait sans faiblir… Les hommes silencieux enduraient le martyre : il pleuvait. La pluie faisait du ciel un horizon liquide, tout coulait sous l'emprise du maléfice humide ; il pleuvait. L'âpre ondée étendait son emprise. Après la flaque grise, une autre flaque grise ! Pluie drue comme la pisse à l'orée des ducasses, en jets droits et serrés à noyer les limaces. On ne distinguait plus Norbert de Cronfestu : les deux aventuriers, résignés mais têtus, subissaient les averses sans la moindre parole. Il pleuvait en sanglots dessus la terre molle. Quelquefois un éclair trouait ces cieux perfides où même la lumière semblait chose putride. La pluie, la pluie, la pluie ! Et encore la pluie ! Où donc commence le fleuve, où donc finit la pluie ? Les chevaux harassés allaient d'un pas pesant, fichant dans la gadoue leurs sabots s'engluant. Il pleuvait puis pleuvait et puis pleuvait encore : en somme un temps normal pour nourrir son remords.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Le remords ? Il l'avait saisi au moment du départ, tandis qu'il faisait une fraternelle accolade à Tape-à-Gaille et que les premières gouttes commençaient à tomber. Cronfestu avait mis cette brusque bouffée d'émotion sur le compte de la gueule de bois carabinée qui lui vrillait les tempes. Car depuis la mort du curé Meslier, une semaine auparavant, les agapes s'étaient succédé, à l'inflexible initiative de Tape-à-Gaille. Le vieil apothicaire sentait que son foie demandait grâce.

L'inattendue neuvaine avait débuté au retour même de la maison du curé – pendant que celui-ci devait rendre les derniers souffles entre les seins de son ultime amante et servante. Tape-à-Gaille avait farfouillé dans le fond d'une armoire et en avait exhumé une vieille bouteille de rhum, noire et ventrue, cachetée de cire rouge. Puis une autre, puis une autre encore, à la source d'une veillée confuse, pleine de déclarations enflammées, de confidences bégayées, de serments éternels et de trous de mémoire.

Le lendemain, c'est dans un état second que les trois comparses mirent en route la partie des cérémonies qu'il revenait à Tape-à-Gaille d'organiser. Celui-ci commanda trois barriques de Côtes-de-Meuse, trois centaines de bouteilles de vin de champagne, et fit appel aux services d'un boulanger (dont le quintal de farine était destiné aux miches qui sauceraient force plats et accompagneraient les escavèches, les pâtés, les jambons et les fromages de toutes sortes). Enfin, pour égayer les agapes, Tape-à-Gaille convoqua également une petite troupe de comédiens (qui feraient également la musique).

La cérémonie se tint en plein air quatre jours plus tard. Tout fut gai et plaisant, on rit beaucoup, on banqueta plus encore. Dans le jardin de sa propriété, Tape-à-Gaille avait fait dresser une longue table pour disposer boissons et victuailles. Cette table, posée sur un plancher provisoire, était protégée par une sorte de pergola construite pour l'occasion, une

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

construction légère faite de troncs de bouleaux supportant un toit fait de canisses en osier. Des luminaires y étaient attachés, qui éclairaient les victuailles, car le curé Meslier avait émis le souhait que les fêtes organisées pour célébrer sa vie fussent exclusivement nocturnes, afin que les convives puissent contempler l'aube plutôt que le crépuscule.

À proprement parler, personne ne fut invité. On se passa le mot, voilà tout, et chacun sait qu'on ne passe pas le mot à n'importe qui : à part messieurs les curés de Guignicourt et Boulzicourt (qui s'étaient occupés de le faire inhumer, à peine froid et sans la moindre cérémonie, dans le jardin de la cure), on ne vit personne d'important, mais il ne manqua pas à l'hommage un seul des indigents de la paroisse, dont Jean Meslier avait si souvent tenté d'adoucir le sort. On but jusqu'à l'aube et lorsqu'une lumière rose commença de pointer derrière la ligne des collines, on déboucha le dernier champagne.

Une heure plus tard, la fête finie, chacun pâteux rentra chez son chez soi, la glotte écumante et le pas indécis, rendant grâce au curé d'avoir une dernière fois pensé à ses paroissiens (encore aujourd'hui, à Étrépigny et dans les environs, on parle de "boire comme pour un curé mort" pour qui se livre à l'excès bachique).

Depuis Étrépigny donc, il pleurait sans cesse… Un pleur paisible, qui se mêlait à la pluie et dont Cronfestu sentait le sel à la commissure des lèvres. Cela avait commencé par un hoquet et cela ne s'arrêtait plus. Cronfestu pleurait sans raison évidente, il en avait honte, et il avait encore plus honte de le cacher à Norbert ; il ne comprenait pas…

Norbert, tout à son idée fixe, ne se rendait compte de rien. Son attitude durant la semaine à Étrépigny avait sans cesse oscillé entre l'indifférence et la muflerie. S'il avait consenti à faire halte quelques jours, ce n'était pas pour les funérailles du curé : c'était d'abord et avant tout parce qu'il sentait qu'il avait besoin de se reposer. Il n'était pas encore tout à fait remis de l'épisode de La Haye, ses mâchoires le faisaient encore souffrir et, comme il

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

sentait que l'affaire serait difficile, il voulait être tout à fait guéri pour continuer le voyage. Cronfestu avait d'ailleurs bien compris que la seule chose qui intéressait son ami, c'était de rallier Montmaur le plus vite possible et d'y arracher son fils des griffes de Ninon la Mort. Comme il comprenait également que désormais, Norbert avait pris le dessus sur Lazare… Face à Cronfestu se dressait dorénavant un homme résolu, frémissant d'une colère froide, maître de son destin et de ses envies, taciturne, raide, égoïste.

Cronfestu savait bien qu'il avait sa part dans cette transformation, et il prenait les silences de Norbert pour l'expression du dépit et du mépris. Était-il autre chose qu'un traître ? Norbert était-il encore son ami ?

Et cette pluie ! Oh, cette pluie ! Percé de partout, Cronfestu pensait à l'ouvrage du curé, qu'il avait emballé dans une toile cirée et glissé dans ses fontes. Que lui était-il passé par la tête pour accepter de se charger de ce brûlot ? Ah ça, pour sûr, cela n'avait pas plu à Norbert, qui l'avait fusillé du regard. Non qu'il fût bigot, bien sûr, mais simplement qu'il n'en avait strictement rien à faire de savoir si Dieu existait ou pas, ou s'il était catholique ou protestant, juif ou musulman, athée stupide ou libertin irréligieux. Norbert croirait à Qui lui rendrait son fils, c'était entendu. Celui-là aurait cinq ou six messes par semaine, plus les extras, des ex-votos, tout ce qu'Il voudrait, mais d'abord, il s'agissait de lui rendre son petit. Dans le fond, la seule chose qui reliait Lazare à Norbert, c'était l'amour paternel. Et donc, lorsque Cronfestu s'était ouvert du problème à Norbert, il avait obtenu cette réponse lapidaire : « Je m'en fous ». Ceci lui avait fait regretter de n'avoir pas cédé aux supplications de ce prêtre qui, sorti de nulle part, s'était accroché à leurs basques, peu de temps après leur départ d'Étrépigny.

« N'avez-vous pas un manuscrit que l'on vous a confié ?

- Non point. Que me baillez-vous là ?

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- Ah seigneur, par tous les saints du Paradis, vous savez ce dont je parle ! Le curé Meslier ne vous a-t-il pas entretenu d'un certain ouvrage ?

- Vraiment ? je ne vois pas.

- Me laisseriez-vous fouiller dans vos fontes ? Si quelqu'un l'y avait glissé sans vous en avertir…

- Écoutez-moi, mon père, je suis à cheval, et vous à pied. J'avance. Hors de mon chemin !

- Je vous somme de descendre de selle et de me remettre cet ouvrage ! Ne craignez-vous donc pas d'être maudit ?

- Je le suis depuis trop longtemps pour m'en inquiéter encore, curé ! » avait conclu Cronfestu, qui avait continué sa route sans plus se retourner malgré les imprécations du saint homme : « Dieu vous maudisse, misérables païens, Dieu vous maudisse ! » Quant à Norbert, il n'avait semble-t-il prêté aucune attention à l'incident, encore que les vociférations du prêtre restèrent longtemps audibles, jusqu'à tant que sa voix ne portât plus, soit qu'elle s'enrouât, soit qu'ils fussent assez éloignés.

« Eh bien, c'est fait, nous voilà maudits, avait alors ricané Cronfestu.

- Pardon ? De quoi me parlez-vous ? » avait dit distraitement Norbert.

Ce voussoiement, dont Lazare se servait autrefois par jeu, avait crucifié Cronfestu ; il avait laissé tomber la discussion. Les deux hommes avaient continué en silence. Cependant, comme un écho funeste, le cri du prêtre résonnait encore aux oreilles de Cronfestu lorsque Beaune apparut enfin aux deux hommes : « Maudits, soyez maudits ! Que l'enfer vous engloutisse ! Vous êtes maudits ! »

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XXIX : Le fils du moutardier

Au loin sous la pluie, une ville. « Nous y sommes, dit Cronfestu, c'est Beaune. Nous pouvons y faire halte, j'y connais quelqu'un.

- Il n'en est pas question, répondit Norbert, qui laissa tout à coup éclater sa mauvaise humeur. Je connais vos haltes, je connais vos connaissances : dans cinq jours, nous y sommes encore ! C'est à croire que vous n'avez jamais fait autre chose que vous acoquiner avec des forbans ! Où que je vous rencontre dans ma mémoire, ce n'est qu'en compagnie de coquins, de malandrins, de soiffards, de sodomites, de laissés-pour-compte, de pirates, de mécréants et d'assassins, tous gens de peu d'honneur et de peu de foi, vous en conviendrez. Et parmi toutes vos glorieuses connaissances, la pire de toutes se trouve être celle que vous avez élevée comme votre propre fille et qui a volé mon fils ! Je ne vous demande pas de me suivre ! Je connais ma destination, c'est Montmaur ! Il n'a déjà plus de mère, je vous le rappelle ! Je vais chercher mon fils, vous comprenez, je ne visite point, je vais chercher mon fils ! Alors, Beaune, une fois pour toutes, c'est une halte dans un relais de poste, une nuit courte, des chevaux frais et en route ! Il n'est pas question de rendre visite à qui que soit, fût-ce un curé en rupture de religion qui vous lègue un encombrant manuscrit, un vieux pirate repenti ou que sais-je encore ! »

Cronfestu baissa la tête. Cependant, il n'était plus tout à fait prêt à laisser passer un orage qu'il pressentait confusément depuis leur départ de La Haye, quelques jours après l'enlèvement d'Antoine, lorsque les deux hommes avaient longuement et franchement échangé leurs souvenirs. « Il ne s'agit pas de cela ! Tout d'abord, Monsieur Giboulot n'est pas à proprement parler de mes amis, du moins de la sorte que vous décrivez avec tant de hargne : c'est un marchand de moutarde respectable et respecté, un édile, dont la moralité est au-dessus de tout soupçon. Je ne le connais que parce qu'il fournit la meilleure moutarde du Royaume de France et que je professe le respect du produit ! Je vous apprends, Norbert, que vous avez à

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

plusieurs reprises dégusté cette moutarde lorsque vous étiez mon hôte, et que vous vous en régalâtes ! Quoi que vous en pensiez, je vous rappelle que je suis d'abord et avant tout un apothicaire : mon métier consiste à fournir mes clients en plantes, pâtes, onguents, drogues, décoctions, cataplasmes et infusions diverses. Je veux les meilleurs produits ! C'est pourquoi je fus en contact avec lui. Il n'y a aucune autre malice dans nos relations, d'ailleurs épisodiques. Ensuite, je vous prie d'éviter des raccourcis hasardeux : non seulement mes amis en valent bien d'autres en ce qui concerne l'honneur et la foi – et vous ne vous étiez encore jamais plaint de l'aide désintéressée qu'ils nous ont fournie – mais encore je ne suis pas à l'origine de la mésaventure que subit votre fils. Je n'ai plus rien à voir avec Veyrand, et ce depuis des années. Quant à Ninon la Mort, parlons-en ! Je ne l'ai pas élevée seul et c'est justement parce que je m'opposais à la manière dont elle menait sa vie que nous sommes brouillés. Alors, si nous en sommes à l'heure des déclarations, je vous proclame que quoi que vous fassiez, rien ne m'empêchera d'aller rendre visite à mon fournisseur ! Vous m'entendez ! Vous ne voulez pas venir ? Ne venez pas – cela nous évitera votre mauvaise humeur ou votre impolitesse – et retrouvons-nous demain matin à l'entrée de la ville. En ce qui me concerne, c'est décidé, je ne dors ni à la belle étoile ni dans un lit collectif farci de poux, de puces et de punaises : je demande l'hospitalité à mon fournisseur, je m'alimente d'autre chose que d'un horrible brouet rebouilli, je dors dans des draps propres et si ce luxe suprême m'est permis, je me prélasse dans un bain et fais laver mon linge et décrotter bottes et manteau ! Le bonsoir, monsieur ! »

Surpris par cette brusque diatribe, Norbert croisa le regard de Cronfestu. Il y lut la sincérité en plus d'une vraie détresse. Il ne lui en fallut pas plus pour se souvenir de ce que l'apothicaire avait déjà fait pour lui depuis toutes ces années : « Je te présente mes excuses, Augustin, mes propos sont excessifs, dans ma hâte de cheminer vers Antoine, j'ai sans doute été injuste… Je te suis ! »

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Tistet Giboulot était un homme bien installé dans la société beaunoise. Descendant d'une longue lignée de vignerons (dont il avait conservé les goûts et l'érubescente protubérance nasale), il avait fait fortune en se lançant dans la production de moutarde, une vingtaine d'années plus tôt. C'était un petit homme rond, pieux et tranquille, dont le caractère ne rappelait en rien l'agressivité du condiment dont il était le roi. Incroyablement chanceux en affaires, Tistet Giboulot avait été affligé de tous les malheurs familiaux. Sa femme était morte en couches en mettant au monde son quatrième enfant, le seul qui lui restait à présent, car la fièvre lui avait emporté les trois premiers, en une contagion fatale. Le brave homme avait noyé son chagrin dans le travail et avait prodigué une affection redoublée à son cadet, sa véritable raison de vivre.

Or, quelques jours auparavant, ce gamin avait été piqué par une abeille. Rien d'inquiétant de prime abord, jusqu'à ce que la piqûre s'infecte et que l'enfant développe un phlegmon. Amené aux hospices de Beaune, il y avait été soigné par une incision. L'abcès avait été réduit mais l'infection s'était mise dans la plaie. La fièvre était accourue et, quelques heures plus tard, l'enfant perdait connaissance. On prévint le père que c'était sans doute la fin en le ramenant chez lui, afin qu'il mourût au sein de sa famille. C'est pourquoi Tistet Giboulot se trouvait au désespoir lorsqu'il lui fut annoncé que deux voyageurs, dont un nommé Augustin Cronfestu, attendaient dans le magasin (avec cette pluie, on n'avait pas jugé bon de les faire attendre au-dehors).

En quelques rapides enjambées, Tistet Giboulot descendit les escaliers des appartements privés et déboula dans le magasin. « Mon cher Cronfestu, c'est le ciel qui vous envoie ! Vous me voyez dans les pires tourments. Mon fils, oh, mon fils ! Une infection, une fièvre, le voilà mourant ! Oh, oh, et je devrais y croire. La mort ! La camarde ! Oh, oh, oh non, qu'elle me prenne plutôt moi ! Il est là, en haut, en proie aux fièvres, les médecins ne peuvent rien faire pour lui. Oh, comme je prie le Seigneur ! »
Le pauvre homme ne tenait pas en place. Durant le long de son monologue, il avait réalisé quatre allers et retours entre la porte et les deux hommes,

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

tandis que son regard allait sans cesse de Cronfestu au plafond (car nous pensons toujours plus volontiers que les dieux se cachent dans les moulures plutôt que sous les tommettes).
Norbert interrompit cette pestellade d'un brusque geste. Il posa son tricorne sur une petite commode, se défit de sa large redingote, encore dégouttant de pluie et apostropha le moutardier : « Monsieur, dit-il, je suis médecin. Conduisez-moi à votre fils ! »

« Un miracle, c'est un miracle. Vous êtes un saint ! Je dois votre arrivée à la bienveillance du Seigneur. Oh, oh, j'ai tant prié ! Ces deux jours furent les plus longs de ma vie. Mon fils, mon fils, vivant ! Vi-vant ! Oh, c'est grâce à vous, mes sauveurs ! Que puis-je… Comment vous remercier ? »

Norbert ne répondit pas tout de suite, se contentant de sourire. Il posa sa main sur la tête du petit garçon et dit : « Je pense qu'il a désormais surtout besoin de repos. Il faut qu'il mange aussi, mais ne le gavez pas. Toutes les heures, en guise de boisson, vous lui ferez avaler une bolée de tisane de thym et de sauge. Pour son pansement, vous renouvellerez l'emplâtre de miel. S'il fait de la température, vous lui donnerez à nouveau un bain tiède. Je crois que d'ici une semaine, il sera sur pied. Vous me ferez donner des nouvelles par monsieur Cronfestu, n'est-ce-pas ? »

Resté dans l'ombre de son ami, Cronfestu toussota à son tour.

« Pour ma part, je pense que nous pouvons effectivement parler de miracle, avança-t-il. Enfin, Riquet est tiré d'affaire, nous pouvons nous remettre en route… Et cette maudite pluie qui n'a pas cessé…

- Certes, certes, dit le marchand, en se frottant les mains, vous êtes arrivés avec la pluie, mais, pour moi et mon Riquet, vous fûtes plus bénéfiques que le soleil. Après la pluie, le beau temps ! Je vous ai fait préparer vos affaires, tout est sec ou remplacé… Je vous ai fait fournir deux mules de plus et j'ai fait reposer les chevaux, de la sorte, vos bagages vous encombreront moins. À ce propos, j'ai un problème avec les affaires de monsieur Cronfestu. C'est au sujet de votre livre, enfin…

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- Ce n'est pas moi qui l'ai écrit, répondit brusquement Cronfestu. On me l'a confié. (Baissant la voix). Je ne l'ai pas lu. Cela ne me concerne pas ! Je dois l'amener en sécurité à Paris, pour qu'il soit examiné, mais mes affaires m'envoient vers le Midi. Nous allons à Marseille…

- Je vois, fit le marchand, et d'où cela provient-il ?

- Nous tenons le manuscrit du seigneur de ce village, afin de le transmettre au collège ecclésiastique du Cor Christi, qui se chargera d'étudier et de combattre le venin contenu dans ces pages. C'est une mission très discrète.

- Si je puis me permettre, reprit Giboulot, le livre va s'abîmer avec cette pluie. Je vais le mettre en sécurité, n'en parler à personne et, lorsque vous reviendrez de Marseille ou lorsque vous me le ferez savoir, je vous le rendrai. De quelque manière qu'il vous plaira. Comme cela, vous voyagerez en sécurité, sans avoir à vous préoccuper de ce brûlot.

- Excellente idée ! avait conclu Norbert.

- C'est entendu, reprit Giboulot, je le garde. Il sera en sécurité dans mon office, auprès de mes livres de compte, dans mon coffre personnel. Maintenant, mes amis, permettez-moi, en guise d'adieu, de vous inviter à ma table ! »

Le repas tirait sur sa fin. Après les gougères au fromage de chèvre, il y avait eu des escargots, des rognons à la moutarde, puis le bœuf bourguignon, enfin les fromages et le pain d'épices, chaque plat étant élégamment assorti du meilleur : Saint-Véran - couleur jaune transparent, attaque franche, vin sec, minéral, cependant onctueux (quelque chose qui rappelait à Cronfestu des souvenirs de brise dans les arbres fruitiers, quand le printemps éclate en fleurs discrètes) ; Aligoté – toujours ce goût de silex, cette pâleur dorée avec, plongeant dans la même prairie, une idée de marguerite et d'achillée sternutatoire trempées dans le jus de citron (mais Cronfestu n'a pas le temps de pousser plus loin sa rêverie, Giboulot, fier comme un paon, lui glisse « Amusant, n'est-ce-pas, c'est une nouveauté, un cépage que nous avons obtenu en croisant notre pinot noir et le gouais »); Pommard (« et alors, qu'en

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

pensez-vous, mon cher ? » Norbert ne dit rien, car le vin lui rappelle étrangement la peau, l'odeur, les caresses, Flora… ce n'est sans doute pas une rêverie que le prude marchand serait prêt à entendre mais un jour, ils en ont bu une bouteille, dont les dernières gouttes avaient parfumé le nombril de l'aimée ; lequel, lapé en conséquence avant d'inverser les syllabes) ; Givry – fruits rouges, pointe de prune, épices, réglisse (Norbert et Cronfestu, gavés de parfums et de goûts, sentent pointer l'écœurement, Giboulot fait un signe, hèle le domestique « Apportez-nous une coupe de champagne, nous faisons une pause »); pour finir Gevrey-Chambertin – cassis, cerise et cuir pour porter l'époisses (la torpeur envahit les trois hommes, il est l'heure de la sieste).

« Adieu, monsieur de Cronfestu, que Dieu vous bénisse d'être passé céans ! Quant à vous, monsieur le médecin, je ne saurais jamais assez vous remercier de ce que vous aviez fait pour mon fils… Sans vous… Oh, oh ! Prenez ceci. Et puis-je, pour vous mettre en train, vous inviter à vous débarbouiller ? Je ne vous ai pas fait goûter ce petit vin de Maranges.

- Ma foi, si ce n'est pas abuser… le coup de l'étrier, alors ! Il est vrai qu'il serait dommage de ne pas taster une dernière fois de vos prodigieux nectars.

- On s'y fait, n'est-ce-pas ? Ce vin fait la fierté de ma famille. Mais attention, mes chers amis, comme l'a dit la Supérieure des hospices au maître de notre confrérie : « Vous aimez bien tout ce qui est bon, c'est très mauvais ! »

Les trois hommes éclatèrent de rire. Tistet Giboulot servit une dernière rasade. On se remit en route (avec quelques heures de retard, pour être précis, mais respecter le savoir-faire impose d'achever les bouteilles entamées et de saucer les assiettes où des œufs en meurette avaient surgi comme par miracle).

Égayés, Norbert et Cronfestu constatèrent en montant en selle que le soleil brillait à nouveau.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XXX : Sous le soleil exactement

Dix jours s'étaient écoulés depuis le départ de Beaune, et le soleil n'avait pas cessé de briller. Toutefois, si les conditions du périple qui conduisaient nos deux héros vers Montmaur s'étaient améliorées, le voyage ne s'était pas déroulé comme ils l'espéraient, en raison des inondations gigantesques que les pluies diluviennes avaient provoqué dans le sillon saônien, lesquelles inondations empêchaient maintenant toute navigation fluviale. Du coup, il avait été nécessaire de continuer la progression à cheval, via des routes secondaires, puisque la voie terrestre principale qui longeait la puissante rivière était également submergée.

Le projet initial – descendre la Saône de Châlons à Lyon puis le Rhône jusque Valence – était donc impossible, sous peine de perdre un temps précieux. Par conséquent, ayant franchi la Saône avec grand péril à proximité de Mâcon, Norbert et Cronfestu prirent la direction de Bourg-en-Bresse. Leur nouvelle intention était de cheminer entre Bresse et Bugey, repiquer sur le Rhône, longer la frontière avec les États sardes en se tenant à droite du Guiers. Là, arrivés dans le Dauphiné, ils s'immisceraient dans les Alpes après Grenoble, entre les massifs de Taillefer et du Vercors, par la vallée du Drac. On ne s'aventurerait en haute montagne qu'à proximité immédiate de Montmaur, puisque Cronfestu, craignant les sentinelles de Ninon, voulait déboucher dans la vallée du Petit Buech par le semi-désertique plateau du Dévoluy (dont un sommet, matérialisé par le Pic de Bure, surplombait majestueusement les tours du château de Montmaur). Norbert avait acquiescé. « Oui, oui mais faisons vite. »

En réalité, cet itinéraire était une folie. Norbert et Cronfestu ne firent pas dix lieues qu'ils se retrouvèrent à patauger dans la Dombes, dont les mille étangs fourmillaient de tant de moustiques et de bestioles ailées que les deux hommes avaient l'impression de traverser en permanence un nuage vrombissant. Les étapes furent dès lors harassantes et les nuits pires encore

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

puisque les deux hommes ne pouvaient trouver le sommeil, harcelés sans cesse par les suceurs de sang. Les chevaux et les mules, aveuglés par les hordes d'insectes, souffraient les mêmes maux ; on dut se séparer des mules à Saint-Nizier-le-Désert.

Dès lors, tout partit à vau-l'eau.

Norbert faisait tout ce qu'il pouvait pour masquer son exaspération et son impatience mais il avait de plus en plus de difficultés à supporter les errements de Cronfestu. Il avait l'impression que son vieil ami avait perdu ses repères, son sang-froid et sa lucidité, en bref la boussole. Chaque question qu'il posait sur l'itinéraire provoquait chez Cronfestu des réponses confuses et des indications imprécises sur la direction à suivre. Un coup, il fallait aller à dextre, un coup à sinistre et, si d'aventure un détail remarqué par lui seul lui semblait annonciateur d'une bonne ou mauvaise fortune, Cronfestu modifiait sur le champ le parcours prévu. La progression s'en ressentait, évidemment, et Norbert tentait de récupérer le temps perdu à marche forcée, ce qui épuisait les bêtes.

Norbert ne reconnaissait plus son ami. Cronfestu, autrefois pilier de la raison, devenait superstitieux, s'en remettant à la bonne fortune en dépit du bon sens. Malheureusement, Norbert n'osait pas le contredire, pressentant que la manifestation de son dépit provoquerait des effets pires encore que les inattendues foucades de son ami. Il avait un peu honte de la dureté qu'il avait affichée à son égard.
Et puis, perdu dans un pays inconnu, en route vers une destination lointaine, que ferait-il si Cronfestu reniait ses engagements et le plantait là, en lisière des Alpes narquoises ? Il se sentait à la fois pieds et poings liés à son ami et, bien qu'il ne se l'avouât pas, responsable de son sort.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Épuisés, les deux hommes avançaient les yeux mi-clos, le dos bombé, roulant des épaules au rythme de la marche des chevaux. Le moindre heurt les extrayait de cette torpeur, les plongeant dans une légère angoisse : et si ces petits accès de catalepsie les jetaient à bas de monture ? Sans doute pour ne pas devenir fou et comme Cronfestu était incapable de soutenir la discussion, Norbert passait des heures à tenter de se remémorer son passé. Il en avait maintenant une vision éclaircie.

Choses acquises : il était né à la fin du siècle précédent dans une paroisse du Gévaudan, à proximité de Langogne ; ses parents étaient des paysans protestants qui avaient été tués par les soldats du grand Roy ; il avait été emmené de force à la ville. Depuis lors, son jardin d'enfance ne lui était plus jamais apparu qu'en rêve : un pays collinéen de forêt basse, aux chênes courts et grêles, parsemé de pierres grises et d'herbes folles, sur lesquelles il avait le souvenir de s'être allongé, le dos dans la végétation, afin de regarder le jeu des rayons perçant la frondaison vert clair. Il lui en revenait maintenant des éclats, comme si un rayon vert venait frapper les facettes taillées d'un diamant qui se balancerait avec mollesse au rythme du vent. Non, vraiment, il était remonté jusqu'au débouché de la mémoire, le premier moment précis où l'on peut se figurer soi-même comme étant à la fois acteur et spectateur de l'action : il n'y avait rien de plus. Plus loin, plus haut, plus vague s'étendait ensuite la grande plaine des sensations, ce qu'il nous reste de ce que nous avons frémi entre la stupeur de nous tenir debout, l'empilement des surpassements, la découverte et la vulgarisation des choses et des sentiments, les réminiscences, les fragrances inconnues. Un terrain sur lequel il ne fallait pas s'aventurer.

Son premier souvenir précis remontait à cet après-midi ensoleillé où il avait été poussé dans l'atrium de l'hôtel de maître marseillais dans lequel le père et la mère l'avaient accueilli. Il devait avoir à l'époque quatre ou cinq ans, c'était difficile à dire. La mère avait tenté de le consoler et il l'avait haïe pour

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

cela. L'enfant avait mordu, le père lui avait fait montrer le chat-à-neuf-queues, inaugurant de la sorte des rapports haineux qui débouchèrent, à l'âge de quinze ans, sur les premières fugues.

Les escapades ne menèrent jamais l'adolescent bien loin : Norbert Lachassaigne filait vers le Vieux-Port et tentait, chaque fois sans succès, de s'embarquer sur un navire. L'adolescent était connu de tous. Entravé, on le ramenait en riant chez le notaire, qui récompensait grassement les chasseurs de prime (Norbert les eût tous tués).

Après la punition corporelle, un tourment pire attendait Norbert, qui était de supporter la scène de larmes que lui infligerait la mère. Il l'entendait arriver dans le couloir, accompagnée du toc-toc-toc des semelles de cuir et des sabots sur le pavé dur, elle frappait à la porte.

Toujours il ne répondait pas, elle entrerait quand même, les joues luisantes. La mère se tordait les mains, interrogeait le Seigneur, vomissait des imprécations. Puis se jetait aux pieds du lit où Norbert était étendu comme mort. Sanglots silencieux… sanglots audibles… la bête échevelée se relève ! Norbert ne bougeait pas plus évidemment : pas un geste, pas une parole, concentré qu'il était sur la douleur qui lui cassait les reins. Alors, cette pleureuse l'embrasserait, lui reprocherait sa froideur et son ingratitude, puis pleurerait encore (le garçon détestait cet air de chien battu, ces yeux surmontés de sourcils qui se rejoignaient en accent circonflexe, cette voix geignarde). Enfin, lassée par son indifférence, la mère se maudirait d'avoir été bréhaigne – assurément, un vrai fils ne lui eût point valu tous ces tourments, il avait mérité la punition.

Et Cronfestu, où en était-il ?
Cronfestu était dans une chapelle.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

C'était la première fois.
Il avait compris.

C'était la révélation.
Dieu lui était apparu.
Gloria in Excelsis Deo !

Au début, il n'avait rien compris. Une idée fit son chemin.
Il était pardonné.

Que savons-nous du départ ? ou commence le chemin de Damas ? Même dans cette fatigue, même dans cette douleur incessante qui lui donnait l'impression qu'on lui coulait du plomb dans la bouche, par toutes les béances de ses ratiches déchaussées, même dans toute cette ignominie, Il était quelque part. À quel moment l'avait-Il pris sous Son aile ? Seigneur, depuis bien longtemps sans doute, fermant les yeux sur le péché comme un père bienveillant, purifiant de Son haleine bénie les miasmes dans lesquels il se complaisait, peignant d'un blanc de neige la noirceur de son âme. Il avait aimé des hommes ! Le souvenir de leurs mains, de leurs corps, de leurs sexes érigés était une insulte à son immaculée pureté. Seigneur, pardonnez-moi ! Que de bricolages avec sa conscience ! Seigneur, le bric me brûle, le brac m'ard ! Il était pardonné. Il fallait qu'il le soit. Maudit, maudit, il était damné. On ne pardonne pas qui se livre au vice ! Lui oui. Il avait bu, il avait juré, il avait craché sur la Bible, il avait perpétré le meurtre, pratiqué tous les vices, commis tous les péchés. Mais Il savait qu'il était innocent, car il ne Le savait pas, qu'il ne pouvait Le reconnaître, c'était pourtant simple !

L'envoi de ce livre maudit était une épreuve dont il était sorti victorieux. Et bien sûr, l'incroyable déroulement des faits s'éclairait maintenant de sa lumière céleste. Le départ, c'était sans doute ce bouge à Ostende, où il avait

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

été miraculeusement sauvé et puis, cette succession qui l'avait mené de porche en porche jusqu'à Étrépigny. Ce livre était maudit ! Évidemment ! Et ce déluge qui s'était arrêté dès lors qu'il en avait été débarrassé… Et cet enfant sauvé… Combien de signes, Seigneur, combien de signes ?

Sur ces rêveries, les deux hommes arrivèrent en vue d'une charmante petite ville installée au débouché d'une petite cluse. La ville était constituée de deux paroisses, Rastreins-Vallée et Tech-Tudons, qui fermaient l'accès à un espace qu'on aurait dit vaste de cent lieues. Ce domaine appartenait jusqu'au dernier caillou à une puissante abbaye qui y avait prospéré. Les moines faisaient là profession de silence et de pauvreté. Ils menaient une vie d'ascèse, levés à matines, courant à moitié couverts dans des couloirs glaciaux, face à la montagne, en une longue et pénible mortification. Dans toute la Chrétienté retentissaient les célébrations à la gloire du grand saint mais en nul autre endroit que ce monastère isolé ne retentissaient de chants plus purs à sa louange et à celles du Seigneur.

On veut bien croire que les pèlerins s'y pressaient en foule. Le saint qui y était célébré est encore de nos jours le patron des hommes politiques, des artificiers, des prestidigitateurs et des marchands de réfrigérateurs. Saint-Bernardin, qu'on représente encore volontiers avec une main dans un sac et l'autre montrant une poche vide, est le premier saint de l'église chrétienne à n'avoir pas connu le martyre (il est mort dans son lit à 98 ans, accompagné en son passage par un chœur de jeunes filles nues). Mais il n'avait d'abord été dans sa jeunesse qu'un jeune édile qui avait été poursuivi par les Romains, au prétexte qu'il piquait dans la caisse. C'était une calomnie, bien entendu, car il était bon chrétien et fils de bonne famille. Cependant, Bernardin risquait pire que la mort puisque la loi romaine lui interdirait, en cas de condamnation, de poursuivre sa prometteuse carrière. Bernardin ne se démonta pas pour autant et déclara que les citoyens lui faisaient confiance, en dépit des calomnies. On raconte que le jeune édile attendait

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

tranquillement son procès et son martyre probable lorsqu'on le mit à l'épreuve. Mais Bernardin fit un miracle : face à ses accusateurs médusés, il projeta un fantastique écran de fumée, anéantissant toutes les preuves que ceux avaient ignominieusement entassées, au mépris de la Seule vérité. Miracle supplémentaire : Bernardin put se présenter à l'élection suivante, fut élu triomphalement et ses contempteurs déboutés ne furent soumis qu'à la réprobation publique (car le saint homme respectait le droit de chacun d'avoir une opinion).

– Allons dans ce monastère, dit Norbert, nous y passerons la nuit.

– Un signe, marmonna Cronfestu. Il n'y a que des signes.

– Que dis-tu, Augustin ?

– Que c'est un très bon endroit pour passer une nuit. Nous y dormirons dans la joie et la bonne humeur mais surtout dans l'amour de Dieu.

– Ah, Augustin, je suis content de te retrouver ! s'écria Norbert en éclatant de rire.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XXXI : Pas de miracle pour les pélerins

Revenu de tout, Norbert tempérait systématiquement son effroi par une ironie qu'il cachait le plus souvent mais qui était depuis toujours son mode de communication avec Cronfestu. Face au silence qui ne cessait de prendre de l'ampleur depuis l'incendie, Norbert se racla la gorge et tenta un timide : « Si tu me permets cette plaisanterie, Augustin, tu sens drôlement le fagot ! ».

Le regard fou, le cheveu roussi par l'effet de la chaleur, il est vrai que Cronfestu semblait un prédicateur halluciné. Il avait refusé de se débarbouiller dans l'eau de la rivière et promenait depuis cinq jours une entêtante odeur de viande fumée, le parfum du genévrier en moins. Depuis leur départ précipité de l'abbaye, Cronfestu était perdu dans ses pensées, ne s'en extrayant de temps à autre que pour murmurer une étrange litanie sur un ton à la fois lugubre et exalté. « Des signes… Il y a des signes, nous ne les voyons pas… Nous traversons notre vie comme un chemin de larmes, c'est un parcours de rose ; nous semons des deuils, et la vie éclate en chaque chose… Le problème, c'est que nous ne voyons pas les signes ! »

À la plaisanterie, certes totalement déplacée, Cronfestu répondit du geste de la croix. Le premier d'une longue série. Qui fut suivi d'un arrêt de son cheval, d'un saut à terre et d'une génuflexion qui déboucha sur une prière ardente, les bras en croix comme si Cronfestu voulait étreindre le paysage grandiose qui s'offrait devant lui. Cette fois-ci, il n'était plus possible pour Norbert de se tromper sur les intentions de son ami. Ni même de s'illusionner sur le sens de ses paroles évangéliques. Le vieil apothicaire ne plaisantait pas, il n'y avait pas une once de second degré ou d'ironie dans ses paroles : il parlait et agissait comme un jésuite au milieu des sauvages. Comme s'il avait été touché par la grâce et qu'une flamme inextinguible

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

brûlait dans ses prunelles. Il avait beau y réfléchir, Norbert ne comprenait pas bien comment une telle chose était possible. Changer d'avis, pourquoi pas ? si cette question avait d'ailleurs le moindre intérêt… mais dans ce sens-là! et de Cronfestu! et après ce qu'ils venaient de vivre, non, vraiment, effectivement, cela tenait du miracle. « Bah, pensa-t-il, cela lui passera, cela doit être l'effet de la fatigue et le contrecoup des horreurs qui s'abattent inexplicablement sur nous. »

Esprit pragmatique, ayant résolu depuis longtemps ses problèmes existentiels, exclusivement préoccupé par la poursuite de ses chimères familiales ou aventureuses, l'existence ou l'inexistence de Dieu lui passait par-dessus la tête. Même le souvenir des interrogations de Lazare à ce sujet lui semblait incongru. Comment avait-il pu chercher une réponse intelligente à une question aussi absurde ? Et comment tant de gens pouvaient-ils s'étriper pour un tel motif ? Cela lui semblait un prétexte aussi insignifiant que la couleur des yeux ou la longueur des pieds. Norbert se souvenait d'ailleurs que c'était cette interrogation sur nos pulsions guerrières qui avait achevé de faire basculer le pacifique Lazare dans le camp discret mais étoffé des incroyants ; revenu à sa prime identité, il ne reviendrait pas sur cet affranchissement.

Sans doute, au regard de la moyenne de l'espèce, Norbert était-il déficient en termes d'agressivité. À titre individuel, il connaissait le dépit, la colère, la rage… mais il manquait de souffle, il s'épuisait très vite. En cause son manque d'esprit de vengeance, qui le faisait placer plus volontiers son énergie dans l'exercice de l'oubli que dans celui du ressassement. Or s'il était déjà déficient à titre individuel, à titre collectif, c'était une vraie baderne. Il eût été incapable de participer au lynchage d'un frelon, même coupable d'une piqûre. Lorsqu'il avait considéré le cortège de massacres qui jalonnait l'histoire des religions, il en avait conclu que les bains de sang commis en Son nom excluaient définitivement l'existence de Dieu du champ des possibles : si Dieu n'était pas tolérant, c'est qu'il était un homme – du moins une de ses émanations – et de ce fait, il ne pouvait pas exister par lui-même.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Quod erat demonstrandum, et il n'y avait là-dedans aucune raison d'en faire un fromage.

Maintenant, s'il plaisait à Cronfestu de voir la main du seigneur partout, ce n'était pas son problème. Il y avait d'autres sujets de conversation et, à franchement parler, que son ami crût à Dieu ou à diable ne changeait rien à ce qu'il avait déjà fait pour lui et ce qu'il lui devait. Le dernier sauvetage en date le prouvait encore suffisamment. Ils étaient passé à deux doigts de finir rôtis. À deux doigts d'avoir une vision plus précise des flammes de l'enfer, avait-il pensé en souriant.

Brave Augustin ! Norbert ne s'était rendu compte de rien. Épuisé autant qu'obnubilé, il était tombé sur sa couche, la frugale collation avalée. Il n'avait rien voulu savoir de l'office nocturne, auquel tous les pèlerins présents se réjouissaient pourtant de participer et qu'on disait à ne manquer sous aucun prétexte. Il avait été réveillé par la main de Cronfestu qui lui secouait l'épaule, tandis qu'une épaisse fumée blanche envahissait déjà la pièce. Tiré sans douceur d'un rêve inspiré par les lieux autant que par les circonstances, Norbert avait à peine eu le temps de dire : « Avons-nous un nouveau pape ? » que Cronfestu le sortait du lit, lui fourrait ses affaires dans les bras et le poussait dehors. L'incendie déjà gagnait le corps central de l'abbaye, dans un fracas de poutres brisées et de plafonds s'effondrant. Ce n'est pourtant qu'au moment où ils parvinrent à s'extraire du brasier que Norbert prit véritablement conscience que l'abbaye de Saint-Bernardin était en flammes et que Cronfestu venait une fois encore de lui sauver la vie.

Ils eurent juste le temps de foncer jusqu'à l'écurie et de mettre leurs deux chevaux affolés en sécurité. Des flammes rouges et pourpres s'échappaient déjà des fenêtres crevées du réfectoire, dont les vitraux déchaussés par la fonte du plomb tombaient devant des boursouflures orangées – boules de gaz de l'infernal brasier ! –, laissant entendre les hurlements des pèlerins et des

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

moines pris au piège dans le grand bâtiment. Une épouvantable odeur de viande et de poussière brûlées flottait déjà aux alentours. Norbert esquissa un geste, mais que faire et où aller ? Des flammes, partout des flammes, dont il était séparé par un infranchissable mur de chaleur !

Bientôt, il perçut plus qu'il ne vit un mouvement d'air à quelques pas de lui, assorti d'un bruit sourd et mat. Se tournant dans cette direction, il aperçut la forme d'un corps désarticulé : c'était le père abbé, Eugène-Pacôme de Ramponneau, qui venait de s'écraser au sol. Le pauvre homme avait cherché son salut dans la fuite et, sans doute par déformation professionnelle, avait choisi la voie des airs. Norbert se précipita vers le malheureux abbé, qui respirait encore. Sublime et édifiante mort : celui-ci rassembla ce qui lui restait de vie pour murmurer « *Nil in manibus, nil in saccis* » (qui était la devise de Saint-Bernardin et dont la traduction littérale « *Rien dans les mains, rien dans les poches* » exprime bien la paisible sérénité du saint face à ses détracteurs), et, dans un râle d'agonie, désigna de l'index la fenêtre d'où il s'était jeté. Puis il expira et sa tête retomba dans l'obscurité.

Comble d'horreur, certains moines, soumis selon leurs vœux à l'autorité sacrée, avaient suivi le chemin de leur supérieur en cet holocauste et, comme on fait docilement la file pour déguster l'hostie, prenaient à leur tour leur envol. Dans la clarté de l'incendie, Norbert et Cronfestu les virent, les uns après les autres, soulever le pan de leur robe de bure, poser une sandale sur le rebord et, d'un coup de jarret décidé et confiant, prendre le chemin du paradis et la direction du sol. Dans le crépitement du brasier, Norbert entendait distinctement le chœur des suivants qui accompagnait chaque saut d'un mystique et polyphonique « Plus près de toi, mon Dieu ! ».

Il y avait du sublime et, paradoxalement, quelque chose de printanier dans ce tableau d'enfer où les robes de bure, gonflées par le souffle des airs, semblaient des corolles de campanule s'ouvrant sous l'effet d'une céleste bise (laissant voir à nos deux spectateurs stupéfaits que certains d'entre eux

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

portaient le costume monastique de la manière dépouillée dont, dit-on, les Écossais portent le kilt).

Ceci dit, lorsqu'une giclée de sang éclaboussa sa chemise, Norbert comprit qu'il ne fallait pas traîner dans les parages. Il pleuvait du moine et il risquait d'en prendre un sur la tête. Il pensa à son fils, qui avait besoin de lui. "Je ne peux rien faire pour ces malheureux, pensa-t-il, il faut foutre le camp". Au même instant, Cronfestu, comme indifférent à la tragédie qui se déroulait sous ses yeux, le saisit par la manche. « Il n'y a plus rien à faire, c'est trop dangereux ! Les desseins du Seigneur sont impénétrables ! Tant pis, il faut reprendre la route ! »

Plus épuisés que jamais, les deux hommes reprirent leur itinéraire sans se retourner. Les jours suivants, horrifié par ce qu'il venait de vivre, Norbert trouva le réconfort dans une rêverie qui, conjuguée à son état de fatigue, le menait à de longues hallucinations. Quant à Cronfestu, il s'était muré dans le silence, se contentant d'indiquer la direction d'un index martial ; cette assurance retrouvée suffisait à Norbert, rasséréné qu'ils prissent enfin une direction constante. Juché sur sa monture, Norbert devinait la présence de son fils, quelques pas devant lui. Antoine, maintenant couché sur un lit comme lui-même à son âge, étouffait ses larmes dans un oreiller de plumes et l'appelait de sa petite voix. « J'arrive, bien sûr j'arrive, ai-je jamais rien fait d'autre qu'arriver ? » lui répondait Norbert, qui cravachait son cheval. Et il ouvrait la porte de la cellule où son petit était enfermé, et il le serrait dans ses bras, et il sentait son odeur d'herbe coupée, et ils prenaient le chemin du retour, et personne n'avait l'idée ou le courage de s'opposer à leurs retrouvailles. Ninon la Mort s'effaçait devant leur résolution : d'un geste résigné, elle leur montrait qu'ils avaient le champ libre. La porte s'ouvrait sur leur liberté. Antoine serait heureux. On verrait pour sa mère, on trouverait quelque chose, on sèmerait des indices. On enverrait une lettre qui n'aurait pas de réponse. On mentirait pour la bonne cause. Préparé tout doucement

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

à l'horrible nouvelle, l'enfant oublierait. On proposerait même à Cronfestu de les accompagner. Et puis, qui savait ? qui savait si ses parents avaient survécu à l'épidémie de peste qui avait ravagé la ville dix ans plus tôt ? Si cela était advenu, Norbert Lachassaigne se trouvait à la tête d'une florissante étude, propriétaire d'un hôtel de maître, seul héritier de la fortune familiale… Ils y vivraient paisiblement.

Laissant à leur gauche les sommets de la ligne de crête qui les séparaient du Dévoluy, les deux hommes franchirent le col situé entre les sommets de la Feuillette et de la Tête de Lauzon, à proximité d'un hameau misérable nommé les Granges des Forêts. Ils étaient maintenant dans la vallée du Buëch et, s'ils remontaient le torrent principal jusqu'à sa source, ils basculeraient vers le plateau calcaire qui surplombait Montmaur. Norbert sentait le but proche et résistait de plus en plus difficilement à la tentation de houspiller Cronfestu. Mais le vieil homme était au bout de ses forces. Il éprouvait de plus en plus de difficultés à tenir sur son cheval. Lorsqu'ils commencèrent de gravir les premières pentes, il en chut à deux reprises.

« C'est assez, dit Norbert, nous sommes presque arrivés. Il te faut reposer, Augustin ! Nous allons redescendre dans la vallée, tâcher de trouver un endroit reculé et reprendre des forces. Nous n'en sommes plus à quelques jours. Oui, nous y verrons certainement plus clair dans une semaine… »

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XXXII : Pas de miracle pour les pèlerins

Des signes, ce sont des signes et nous ne les voyons pas !» Épuisé, Cronfestu ne prenait même plus la peine de remonter sur son cheval, ni même de se garantir un minimum de confort : lorsqu'il était saisi par la diarrhée, il baissait sa culotte sur le champ et s'accroupissait près de la bête. La tête lui tournait sans arrêt. Norbert non plus ne se sentait pas très bien. S'il échappait à la terrible foirade, les boyaux lui occasionnaient de douloureuses coliques, qu'il dissimulait comme il le pouvait, en serrant les poings ou les mâchoires. Dans ce malaise permanent, Norbert faisait de son mieux pour soutenir son ami. Du regard, il cherchait aux alentours s'il voyait les plantes nécessaires à la confection d'une tisane : myrtilles, ronces, tormentille. Hélas, dans ce désert calcaire et minéral, c'était peine perdue – une raison de plus de se féliciter d'avoir rebroussé chemin : dans la vallée, il pourrait confectionner un remède.

Bientôt, les deux hommes aperçurent en contrebas les quelques misérables masures qui formaient le hameau du Mas-Rebuffat. Il n'y avait sans doute là que d'inconfortables habitations, mais on y trouverait à s'y reposer. On n'avait jamais vu de paysans rongés par le crétinisme, la consanguinité et la misère refuser la perspective de gagner quelques pièces d'or, contre la promesse du silence, des draps lavés de frais et quelques jours de repos. Quant à la justification de leur apparition en un endroit aussi reculé, elle était simple : l'orage grondait et aucun homme sensé ne poursuit en montagne par un temps pareil.

Cependant, un obstacle de taille se dressait encore entre les deux hommes et le repos attendu. Il s'agissait d'un homme, drapé dans une cape écarlate, qui était sorti d'un buisson et qui les menaçait d'une longue lance en acier.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

« Nous n'avons rien, répondit Norbert, mais nous savons nous battre ! Et nous précédons une petite troupe qui n'aura aucun mal à vous réduire au silence, vous et vos séides ! » L'homme à la longue cape partit d'un grand éclat de rire.

« Vraiment ? Si vous vous battez comme vous mentez, ce sera un jeu d'enfant de vous estourbir ! Nous vous suivons depuis une journée : vous êtes seuls. Votre compagnon s'épuise à chier, monsieur, vous serrez les dents. En vérité, vous faites peine à voir, il serait sans doute plus sage de vous alléger d'une bourse inutile en ces circonstances, ne croyez-vous pas ? Brisons-là, seigneur, la bourse ou la vie. »

Tout à coup, relevant la tête dans un geste brusque, Cronfestu sortit de son apathie.

« Maudit! Soyez Maudit ! Assez ! Laissez-nous passer, sinon les feux des cieux se déchaîneront sur vos têtes…

- Vraiment ? Le feu du ciel ? »

L'homme fit un geste. Un puissant coup de feu éclata à la droite des deux hommes, qui fit sursauter les bêtes.

« Et donc, pour la dernière fois et en vous priant de m'épargner vos imprécations, je vous demande de me remettre vos avoirs monétaires, sous peine de finir vos existences sur ce sentier perdu !

-Que le feu du ciel vous pulvérise, vous et vos certitudes ! » hurla Cronfestu.

Et, juste après que Cronfestu eut dit ces mots, tandis que le bandit redressait sa lance dans un geste dépité, l'apothicaire pointa un index vengeur en sa direction. On entendit un grand claquement brusque ; une lueur d'une clarté insoutenable surgit en un éclair qui semblait monter du

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

sol ; un arc électrique parcourut les airs, enveloppant Norbert et Cronfestu d'un baiser fourmillant.

Lorsque les deux hommes furent revenus de leur ébahissement, ils n'aperçurent plus, à la place du bandit, qu'un corps carbonisé et fumant, recroquevillé sur la lance. « Ainsi périssent ceux qui s'opposent aux volontés du Seigneur » dit Cronfestu.

Sitôt le tumulte de l'éclair dissipé, des grosses gouttes commencèrent à tomber. Dans les broussailles, on entendit le bruit d'une fuite précipitée. C'était le complice de l'infortuné bandit qui prenait la fuite. Les deux hommes le virent jeter son tromblon et prendre le chemin d'une vallée annexe, en une course éperdue.

« Merci Seigneur » fit Cronfestu, et il se signa. Ne sachant plus, bouleversé par ce qu'il venait de vivre, Norbert se signa aussi et recommanda son âme à la Vierge Marie, comme on le lui avait appris à Marseille.

L'état de Cronfestu s'était brusquement aggravé. Le vieil homme était maintenant incapable de s'alimenter et refusait les tisanes que Norbert confectionnait pour lui. Il venait à peine d'accepter de rejoindre le lit qu'on lui avait préparé. Tandis qu'il était allongé, les yeux rivés au plafond, Norbert lui tamponnait les lèvres desséchées d'un linge humide, qu'il trempait dans une décoction de consoude.

À l'arrière-plan, les paysans silencieux contemplaient l'agonie, serviteurs zélés et curieux qui tentaient de prévenir les besoins du moribond ou les demandes de l'accompagnant. Cette sollicitude agaçait Norbert, qui en savait l'origine dans la promesse de les munir d'or. Il se serait bien vengé de la mort prochaine de son ami en les passant un par un par le fil de l'épée, ces Rebuffat, individus rapaces et bornés dont la disparition ne susciterait sans

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

doute que peu d'émotion. Un haussement d'épaules, tout au plus. Qui les regretterait ?

Cronfestu allait mourir. Norbert ne pouvait rien y faire. Il entendait son ami délirer sans parvenir à le calmer. Dans son tourment, Cronfestu s'abîmait en reproches incessants, qui ébahissaient Norbert, comme s'il eût livré toutes ses pêchés dans l'oreille d'un confesseur complaisant, avide de nouvelles turpitudes. Le jeune homme se serait bien passé de ces aveux confus, décousus, où il avait du mal à distinguer le vrai du faux, l'ironie du remords, l'histoire de la légende, le passé du présent.

Cronfestu s'accusait de tous les maux de la terre, se disait maudit et, dans la même phrase, sauvé. Il était l'instrument de la rédemption, le purificateur, celui qui avait connu Sodome et qui avait livré Gomorrhe aux flammes !

- Comprends-tu, Norbert, comprends-tu, Dieu m'a envoyé dans cette abbaye du diable, je n'étais que l'instrument de sa volonté. C'est lui qui a allumé la torche, tandis que ces suppôts se laissaient aller à toutes les ignominies !

-Calme-toi, Augustin, pour l'amour de Dieu, calme-toi. Il faut te reposer.

-Des signes, des signes ! C'est le combat du jour et de la nuit ! »

D'un geste tremblant, Augustin Cronfestu, savant apothicaire, pirate repenti, humaniste inavoué, sybarite assumé, tendait une main crispée vers le plafond. Entre les lattes disjointes du plancher du fenil, des touffes de paille semblaient être les racines d'un monde céleste.

Les herbages envoyaient l'odeur de l'été ; des mouches bourdonnaient; le soleil faisait luire la rivière, chauffait les ardoises. Cronfestu, revenu dans la pièce, s'endormait doucement, bercé par le bruit métallique de la pluie. Les

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

gouttes de l'orage finissant semblaient égrener des secondes distendues, à la manière d'une horloge ralentissant à la fin de la course du balancier. Des coups de cloche le réveillèrent ; on devait sortir des vêpres et, quelque part, un cortège se mettait en branle, accompagné par le son du glas. Le délire de Cronfestu tomba. En songeant à la funèbre procession, il la sentait sur ses talons, comme s'il l'eût précédé de quelques pas et, comme un cerf traqué par la meute, il jetait de fréquents coups d'œil en arrière. Il vit bientôt la colonne spectrale.

Tous les forbans anonymes, les paysans retors, les bourgeois hypocrites et les aristocrates dévoyés qu'il avait croisés sur sa route marchaient sur les flancs. De là provenait le sourd martèlement, tandis qu'au milieu s'avançaient premièrement: l'équipage du *Hardi*, armés de leurs couteaux et mousquets, parés à l'abordage, le curé Meslier, bedeau d'enfer brandissant une croix enflammée qui ondulait au rythme de la marche, un chef indien questionné sur les côtes du Venezuela, dont le teint cuivré était rehaussé par les coulées de sang qui ruisselaient de ses yeux crevés, lequel chef à grande plumes était escorté de trois éphèbes nus, aux cheveux blonds et bouclés, qui jetaient dans l'air des feuilles de roses; Veyrand, les bras écartés, semblait organiser la musique des tambours; et deux encenseurs se retournaient à chaque pas vers le Saint-Sacrement, que portait, sous un dais de velours ponceau tenu par quatre boucaniers, Michel de Grammont dans sa belle redingote.

Un flot de monde se poussait derrière, occupant toute la largeur du pont d'un vaisseau qui lui semblait être la *Sémiramis* ; et le cortège s'avança encore, prêt à le submerger. Une sueur froide mouillait les tempes de Cronfestu. Norbert l'épongeait avec un linge, en se disant qu'un jour il lui faudrait passer par là.

Le murmure de la foule grossit, fut un moment très fort, s'éloignait.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Une fusillade ébranla la masure. C'étaient des soldats espagnols saluant le cortège. Cronfestu roula ses prunelles, et il dit, le moins bas qu'il put : « Des signes, il n'y a que des signes, et nous ne les voyons pas ». Il lui semblait que le timbre de sa voix ne lui appartenait plus, et ces inflexions nouvelles se confondaient avec celles de Coco, le perroquet de Tape-à-Gaille. Sortant de nulle part, le volatile l'effleurait maintenant de ses ailes crissantes, voletait de ci de là dans la pièce, se posait au pied du lit et remontant vers lui, lui picotait le corps tandis qu'il répétait, presque imperceptiblement : « Dieu est amourrr, Dieu est patience, Dieu est justice »; Cronfestu reprit l'antienne dans un tremblement de panique.

Son agonie commença. Un râle, de plus en plus précipité, lui soulevait les côtes. Des bouillons d'écume venaient au coin de sa bouche, et tout son corps tremblait. Bientôt, il distingua le chœur des moines de Saint-Bernardin, les voix claires des enfants, la voix profonde des hommes, la stridulation des insectes ailés, le chant des lavandières. Tout se taisait par intervalles, et le battement des pas, que des flaques de sang amortissaient, faisait le bruit d'une progression dans un marécage, bouche avide et sanglante dans laquelle les hommes abandonnaient sans ciller leurs membres inférieurs.

Campêche parut à l'horizon. Cronfestu haussa le col pour apercevoir, au fond de la baie bleue, l'objet de toutes les convoitises. « Eh bien mon garçon, nous y sommes » dit alors Ninon, qui parlait avec la voix de Grammont.

Le cortège s'avançait encore, montait comme une inondation. Au milieu de ce vomissement d'unijambistes, Cronfestu s'aperçut lui-même, nu au milieu d'un transept baroque, comme magnifié sur un ostensoir. Installé à quatre pattes, l'anus ignoblement offert à la concupiscence d'une troupe d'hommes hilares – Veyrand, Dikke Bart, Norbert et quelques inconnus – qui tenaient leurs sexes en main et l'inondaient de leurs semences extatiques. Derrière cette petite troupe, la robe de bure relevée, quelques-uns des moines de Saint-Bernardin pratiquaient les plaisirs buccaux, profanant de leurs giclées

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

indignes les guirlandes vertes qui pendaient depuis l'autel, orné d'un falbala en point d'Angleterre. Il y avait au milieu un petit pot de moutarde enfermant des reliques, deux orangers dans les angles, et, tout le long des flambeaux d'argent et des vases en porcelaine, d'où s'élançaient des tournesols, des lis, des pivoines, des digitales, des touffes d'hortensias. Ce monceau de couleurs éclatantes descendait obliquement, du premier étage jusqu'au tapis se prolongeant sur les pavés ; et des choses rares tiraient les yeux. Un coffre ouvert scintillait de mille fulgurances : c'était là des lapis, des vermeils, rubis, émeraudes, topazes beiges, sequins dorés, thalers grisâtres, des monceaux d'argenteries, des colliers de perles, des bagues grosses comme des bousiers figés par les griffes de l'orfèvre. Coco, caché parmi des roses, ne laissant voir que son front bleu, pareil au profond d'un vitrail, déféquait sur cette collection.

Les pirates, les Nieuportois et des enfants de chœur se rangèrent sur les trois côtés de la cour. Grammont gravit lentement les marches, et posa sur la dentelle son grand soleil d'or qui rayonnait. Tous s'agenouillèrent.

Il se fit un grand silence. Et les encensoirs, allant à pleine volée, glissaient sur leurs chaînettes. Une vapeur d'azur monta dans la pièce. Cronfestu avança les narines, en la humant avec une sensualité mystique ; puis ferma les paupières. Ses lèvres souriaient. Les mouvements de son cœur se ralentirent un à un, plus vagues chaque fois, plus doux, comme une fontaine s'épuise, comme un écho disparaît ; et quand il exhala son dernier souffle, il crut voir, dans les cieux entrouverts, un perroquet gigantesque, planant au-dessus de sa tête.

Ainsi mourut le vicomte René de Triviers, alias Augustin Cronfestu, confiant dans la rémission de ses péchés.

Ici s'achève la légende. Oncques ne se perdit un pareil herboriste.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

EN RÉSUMÉ, LA FIN DU LIVRE PREMIER

(pour qui aurait quelque retard ou qui confondrait encore Augustin Cronfestu et René de Triviers, Marie-Caroline de Jussieu-Fronsac et Ninon-la-Mort ou encore Lazare et Norbert , Antoine et Henri, Rastreins-Vallée et Tech-Tudons)

Nous commençâmes l'ultime partie de ce livre premier au Grand Morne. On y vit Marius Veyrand guetter un nègre du nom de Congo, endroit d'où il fut arraché. Congo est un homme libre (Grammont l'ayant affranchi), mais c'est un homme à la peau noire, ce qui suffit pour le désigner aux yeux clairs et rétrécis comme un esclave. Congo dispose d'un parchemin sur lequel un étrange et sibyllin message est écrit. Nul doute que s'il creuse, c'est parce qu'il est à la recherche du trésor de Grammont : la cachette est indiquée sur le parchemin.

La fouille est vaine, il faut chercher ailleurs. Patelin, Veyrand propose à Congo de partager le butin. Le pauv'nèg' n'a pas le choix : un tromblon dans la main du pirate l'incitant à ne point trop discuter. Mais dès qu'il a le dos tourné, Veyrand fait feu et le tue.

C'était un retour en arrière. À présent, Veyrand, qui veut enlever Antoine, est dans les Provinces-Unies en compagnie de gendarmes ayant mission de l'épauler, lui le brigadier du Secret du Roy, persuadés qu'il faut récupérer l'héritier d'un chef camisard sans faire trop de vagues (traduisez par sans tuer personne).

Le coup de main réussit et l'enfant est dérobé à l'affection paternelle, tel qu'en notre moderne Justice. Cependant, Lazare, Cronfestu et Mafumba se libèrent de leurs liens et suivent les traces des ravisseurs, qui les conduisent à un moulin où les ravisseurs se trouvent parfaitement immobiles - et pour cause : ils sont morts. (La raideur des

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

gendarmes est depuis ce jour pour ainsi dire devenue légendaire.) Antoine est là ; Lazare entre ; Veyrand se présente comme le sauveur du garnement.

Les cinq s'en vont vers La Haye. Cronfestu, alias René de Triviers, a naturellement reconnu Marius Veyrand. Mais celui-ci, d'un regard, lui fait comprendre qu'il faut faire mine de ne pas se connaître.

Le plan de Veyrand est simple : échanger Antoine contre un parchemin que possède Ninon-la-Mort en se présentant à elle comme celui qui a récupéré son fils Henri jadis disparu, prétendument aux mains du pirate La Buse et en lui laissant en prime Lazare et Cronfestu, désigné comme celui qui a trahi. Ninon tend le parchemin (auparavant bien évidemment copié) à Veyrand. Celui-ci s'esbigne après avoir planqué le document dans son pourpoint.

Les deux malheureux otages, piégés par Mafumba qui les a ligotés, vont passer un très mauvais quart d'heure dans une cave. Marie-Caroline de Jussieu-Fronsac, marquise de Montmaur, nom sous lequel elle est connue dans le monde, dispose des services redoutables d'un sicaire gigantesque et puissant, le dénommé La Pogne, lequel va pouvoir se divertir comme il l'aime, soit assez cruellement, il faut bien l'admettre.

Mais les baffes généreusement distribuées auront un curieux effet : Lazare sort de son amnésie et se sait désormais Norbert Lachassaigne. Ninon, à qui Cronfestu – mais le croit-elle ? – apprend dans l'intervalle qu'Antoine n'est pas Henri et que Veyrand l'a roulée, veut aussi sec filer au port où le pirate, qui a maintenant les deux parchemins en sa possession, a déjà largué les amarres selon toute vraisemblance vers Hispaniola, car il est toujours à la recherche du trésor de Grammont.

Avant de décaniller vers les quais, Ninon a chargé La Pogne de terminer le travail. Mais Cronfestu les sauve de la mort en faisant observer à La Pogne qu'il

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

s'apprête à occire le médecin qui lui a jadis sauvé la vie à Nieuport, comme en témoigne le médaillon qu'il (La Pogne) lui a laissé et que lui (Lazare, enfin, Norbert, vous suivez ?) a gardé sur lui. Craignant d'être maudit pour l'éternité, le superstitieux géant les laisse filer. Pour la première fois, La Pogne a désobéi à Ninon, mais elle comprendra, imagine-t-il.

Ninon décide de rentrer à Montmaur en compagnie du rétif Antoine (Henri, quoi !) qui passe son temps à essayer de s'échapper. Heureusement, à Liége, comme on écrivait alors, elle dispose d'un interlude musical qui la calme pour un moment. Rien de tel que les mains habiles d'un organiste de renom, maître de chapelle du prince-évêque, j'ai nommé le fameux Didier Kerkignoul, pour tout oublier l'espace d'un instant. Ce qu'elle ignore, et qu'elle n'a donc nul besoin d'oublier, c'est qu'elle est suivie par Norbert (ex-Lazare) et Cronfestu (ex-Triviers), lesquels font une halte à Étrépigny, où un ancien pirate se cache astucieusement sous les traits de Tape-à-Gaille, que bien des paroissiens prennent pour un benêt.

À propos de paroissiens, à Étrépigny, vit ou plutôt se meurt un étonnant curé, Jean Meslier, auteur d'un manuscrit où il détaille les méfaits des religions et où il s'étend sur l'inexistence de Dieu. Comme toujours Celui-ci se venge de l'athée en le laissant trépasser à la fin de sa vie, preuve incontestable que notre Tout-Puissant est le maître de toute chose Meslier se meurt, Meslier est mort, une fête est organisée, Norbert s'impatiente un peu mais les voilà repartis, le manuscrit avec eux. Direction Montmaur, certes, mais c'est encore loin, surtout sous cette pluie terrible qui file le bourdon à Cronfestu, soudain pris d'une angoisse existentielle qui s'en va combattre son agnosticisme tranquille. L'ambiance se dégrade, entre l'apothicaire qui s'interroge et le médicastre qui se hâte.

Une étape les mène à Beaune chez un fournisseur de l'apothicaire. Là, les bons soins de Lazare (c'est-à-dire de Norbert, mais quand il a retrouvé la mémoire, il n'a pas perdu ses compétences médicales) sauvent le fils du moutardier, lequel s'écrie

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

que c'est un miracle. Cronfestu s'en persuade aisément. Le manuscrit est planqué chez ce brave Tistet Giboulot, va savoir si ce n'est pas ce brûlot qui courrouce le Très Haut… Allez, tout ira mieux !

Le soleil d'ailleurs est revenu ; les deux comparses décident de couper au plus court. Ils s'engoncent dans la Dombes, boueuse, marécageuse, fangeuse et dangereuse, la voie de la Saône étant impraticable à cause des pluies récentes. Cronfestu donne tous les signes d'une superstition grandissante et semble s'en remettre à Dieu sait quelle grâce (la Sienne, peut-être) tandis que seule l'amitié et la reconnaissance de Norbert lui permettent de placer un couvercle sur la marmite bouillante de son exaspération. L'apothicaire déniche, quelque part entre Rastreins-Vallée et Tech-Tudons, une abbaye vouée à Saint-Bernardin dans laquelle le duo rincé, épuisé, harassé, fatigué, crevé, bref, fatigué, passera une bonne nuit de repos.

Ce sera le cas de Norbert. Les yeux clos, il rêve quand soudain son ami le secoue : il faut fuir, Saint-Bernardin est en feu ! L'abbaye s'embrase ; les moines se défenestrent, suivant dans la chute leur abbé, le père Eugène-Pacôme de Ramponneau ; les pèlerins rôtissent dans le brasier (décidément, il est écrit qu'il n'y a jamais de miracle pour les pèlerins) – et voilà nos deux héros cheminant à nouveau vers Montmaur, l'ancien toujours plus mal en point, voyant des signes divins partout, et le jeune ne voyant son fils nulle part mais se rendant compte qu'il est temps de faire halte pour reconstituer tant soit peu les forces effacées de Cronfestu, dont les intestins partent en grève du zèle.

C'est l'heure d'une de ces haltes obligées. L'orage s'annonce, et plus encore que la vidange des tripes du vicomte de Triviers, ce qui soudain les menace, c'est un bandit armé d'une lance qu'il brandit et tient bien haut. Cronfestu (le vicomte, donc, faut-il vous le répéter une dernière fois ?) le maudit et jure que les feux du ciel vont se déchaîner sur le malandrin – et de fait, anticipant d'un demi-siècle l'invention de Benjamin Franklin dont il emprunte le futur rôle, le brigand est foudroyé par un

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

éclair qui l'emmène en enfer, son complice détalant de ce plateau inculte et désolé où il leur faut s'arrêter.

Le hameau le plus proche entoure le mas Rebuffat, duquel il porte par conséquent le nom. Quelques bicoques forment le village où Cronfestu, qui se sait sauvé, notamment grâce à son dernier bienfait, la punition de Saint-Bernardin, passe de l'autre côté sur les ailes d'un perroquet géant dans une apothéose dont la description est appelée à rester à la postérité comme une page immortelle de la littérature française, laissant seul parmi tous ces Rebuffat, dont je vous épargne le portrait tant ils sont antipathiques, un Norbert Lachassaigne autant désemparé par la perte de son ami que par la perspective peu réjouissante de n'avoir plus aucune chance d'un jour revoir son fils.

Ainsi finit le livre premier.

Maintenant, s'il y a un livre premier, belle lectrice, gentil lecteur, tu t'en doutes, il y aura un livre second, tourne la page pour t'en assurer…

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020